

Rascal DOES NOT DREAM of His First Love

Hajime
Kamoshida

Illustration by
Keji Mizoguchi



Rascal DOES NOT DREAM of HIS First Love



Hajime
kamoshida

Illustration by
keji MIZOGUCHI



Chapitre 1 : Les teintes délavées d'un paysage désolé

Chapitre 2 : Avant que la neige ne s'arrête

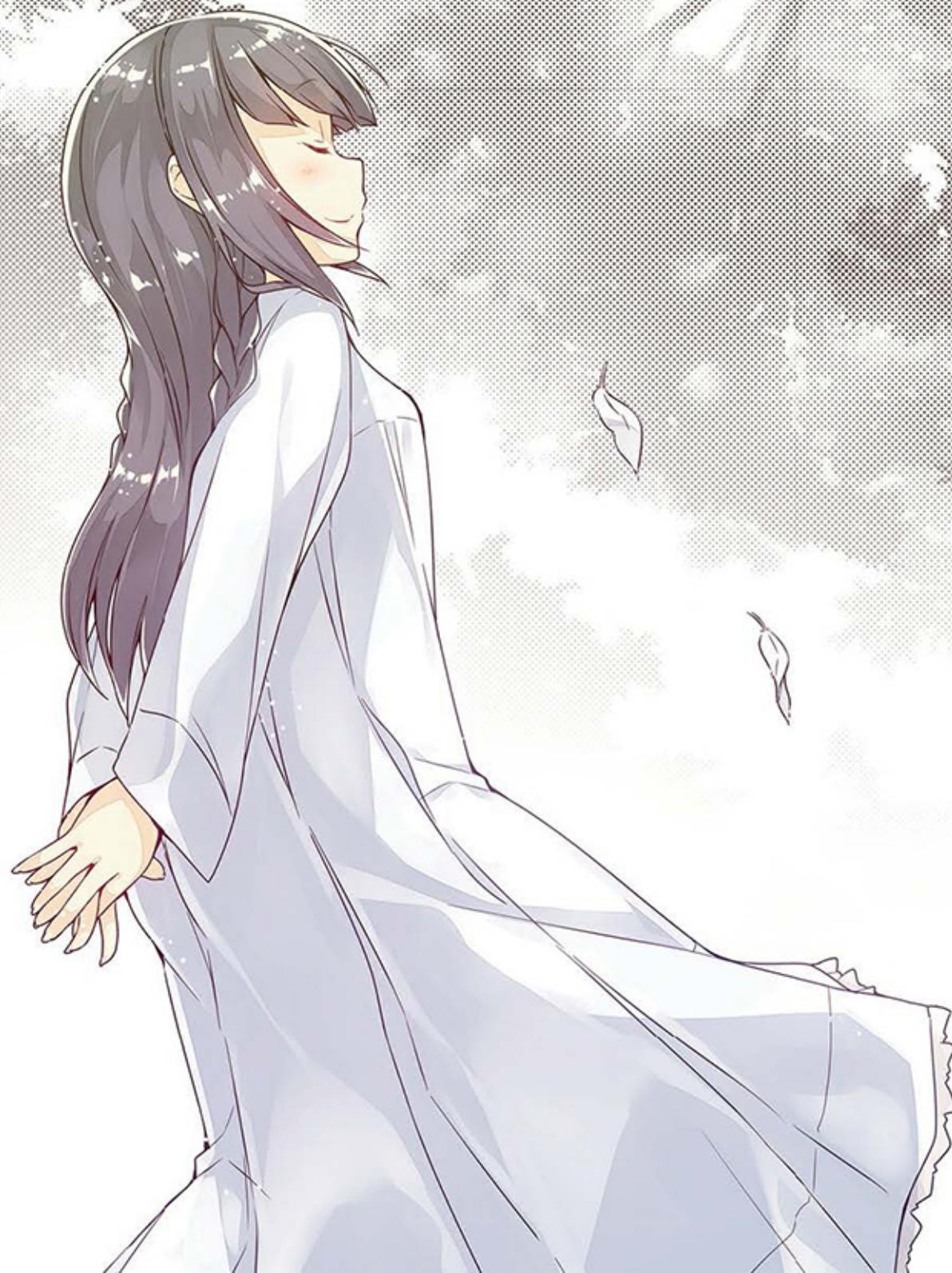
Chapitre 3 : Aucun rêve de son premier amour

Chapitre 4 : De la gentillesse, et une main offerte avec bonté



Mai était là, et moi aussi.
Notre quotidien normal...
Plus précieux que tout.

Je vis ma vie avec l'objectif
d'être une personne de plus en
plus douce. Chaque jour, j'essaie
d'être un peu plus gentille que le
jour d'avant.



Rascal DOES NOT DREAM of His First Love

Hajime kamoshida

Illustration by
keiji Mizoguchi



New York

Rascal DOES NOT DREAM of HIS First Love



RASCAL DOES NOT DREAM OF...

Écrit par KAMOSHIDA Hajime
Illustrations de MIZOGUCHI Keiji

SEISHUN BUTA YAROU WA...

青春ブタ野郎は

青春ブタ野郎シリーズ

青春期笨蛋不做

Hội chứng tuổi thanh xuân

Traduction

C1 : Lk

C2 : Coco

C3 : Inelac

C4 : Coco

Correction &
mise en page
Coco



Traducteurs Indépendants

Diffusion & Design
J-Garden.fr

SI LA SÉRIE SORT EN FRANCE, ACHETEZ-LA POUR SOUTENIR L'AUTEUR

Les flocons de neige tombaient abondamment.

Chapitre 1

Les teintes délavées d'un paysage désolé

Chapitre 1 : Les teintes délavées d'un paysage désolé.

1

Sakuta Azusagawa ne parvenait pas à comprendre ce que disait le médecin.

— Nous avons fait tout ce que nous pouvions. Toutes mes condoléances.

Il n'avait pas de problème à entendre ou à comprendre ce que le médecin avait dit. L'homme d'une quarantaine d'années qui sortit de la salle d'opération parlait clairement et dans le silence de l'hôpital, même les voix chuchotées semblaient fortes.

— Qu'est-ce... que vous avez fait... ?

Sa voix était rauque. La parole lui échappa.

Mais l'homme en blouse chirurgicale verte ne répondit pas. Il ne s'adressait même pas à Sakuta. Non, l'attention du docteur était entièrement tournée vers une femme en costume de luxe, aux cheveux longs, qui semblait avoir la quarantaine. Sakuta pouvait voir en elle une ressemblance avec une fille d'un an de plus que lui au lycée. Celle qui comptait le plus pour lui, sa petite amie : Mai Sakurajima.

Plus précisément, Mai ressemblait à la femme en costume. Cette femme était tout simplement la mère de Mai. Sakuta ne l'avait vu qu'une seule fois. Le fait qu'il se souvint de son visage lors de cette rencontre montrait à quel point elles se ressemblaient.

— Alors ma fil... Mai... elle est vraiment...

Les mots s'échappèrent un à un de ses lèvres, les yeux rivés sur le visage du médecin.

— Quand elle est entrée ici, il était déjà trop tard.

Il s'inclina profondément.

Sakuta était tout simplement incapable de comprendre tout cela. Il savait que le docteur parlait la même langue que lui, mais rien de ce qu'il disait

n'avait de sens. Son cœur et son corps refusaient de comprendre, d'accepter cette vérité.

Tous les bruits s'atténuaient peu à peu. La seule chose qu'il entendait était le bourdonnement dans ses oreilles. Le médecin parlait toujours, mais rien de ce qu'il disait ne lui atteignait.

Ses oreilles hurlaient. Coupé du monde, Sakuta fut frappé d'un vertige soudain. Il avait perdu son équilibre et ne pouvait plus distinguer l'avant de l'arrière, le haut du bas. Essayant de se ressaisir, il fixa ses yeux sur un seul point devant lui.

Puis lui vint une douleur soudaine, brûlante et fulgurante, qui traversa sa joue. La sensation de picotement le ramena au présent. Il entendit l'écho persistant d'un claquement.

— Rends-la moi !

Une voix tordue par la colère lui hurla dessus. Il pouvait lire dans ces yeux une douleur atroce. Elle n'avait versé aucune larme, mais Sakuta le voyait bien.

Une deuxième et une troisième claque retentirent dans le couloir. Ce ne fut qu'à ce moment-là qu'il réalisa que la douleur provenait d'une gifle qu'on lui avait assénée.

— ... Rends ma Mai !!!

Une autre gifle.

Sakuta n'avait pas la force de les éviter. Il laissa les coups de la jeune femme atterrir là où ils pouvaient.

— S'il vous plaît, madame, calmez-vous.

Des médecins et les infirmières intervinrent pour éloigner la mère de Mai.

— Rends-la moi ! Rends ma fille !

Ses hurlements le transperçaient comme des coups de couteau. Il avait le goût du sang. Ce n'était pas son imagination, la gifle lui ouvrit la lèvre.

Une infirmière remarqua la blessure et posa une main sur son épaule.

— Allons soigner ta blessure, *dit-elle*.

Elle lui donna une légère poussée, lui suggérant clairement qu'il ne devrait pas être ici.

Il n'avait aucunement la force de lutter contre elle. Il s'exécuta docilement, avançant comme un somnambule.

— Rands-moi Mai ! Ramène-la !

Les sons de la douleur d'une mère résonnèrent dans son sillage. Sakuta fut seul dans une salle d'attente, la lèvre rafistolée.

— ...

Il s'était assis sur le premier siège d'un banc de cinq places.

Les lumières étaient éteintes et la seule illumination provenait du vert de la sortie de secours.

Cette salle était généralement utilisée uniquement s'il y avait tellement de personnes en attente d'être vues qu'ils manquaient de chaises, mais il était là, au milieu de la nuit, bien en dehors des heures de visites normales. Le silence lui rappelait la fois où il s'était faufilé dans l'école après la tombée de la nuit.

Puis le silence fut rompu par des bruits de pas. Quelqu'un se précipitait dans le couloir. Sa respiration était lourde.

Dans quelques instants, ses pas atteindront Sakuta.

Repérant ses cheveux blonds, avec une queue de cheval qui rebondissait familièrement, Sakuta avait immédiatement reconnu Nodoka Toyohama.

Elle travaillait en tant que chanteuse dans un groupe d'idols et venait de terminer un concert de Noël. Elle avait dû arriver directement du lieu sans même enlever son maquillage de scène et son costume. Il pouvait l'apercevoir scintiller sous son manteau.

Lorsque Sakuta leva la tête, ses yeux se fixèrent sur elle.

— Sakuta... ?!

Les pas s'arrêtèrent. Son visage était tendu, effrayé. Elle lui lança un regard suppliant, comme si elle espérait que tout ceci ne fût qu'une erreur.

Sakuta comprit instantanément ce qu'elle voulait et détourna délibérément le regard.

Les espoirs de Nodoka ne seraient pas exaucés. Et il ne voulait pas regarder.

— ...

— Sakuta... ?

Sa voix tremblait.
Il ne dit rien. Il n'y avait rien qu'il pût dire.

— Je t'en supplie, Sakuta...

Sa main était sur son épaule, le secouant.

— Dis quelque chose !

Elle le secoua plus fort.

— Pourquoi tu ne dis plus rien ?!

— ...

— Dis-moi pourquoi !

Il ne pouvait tout simplement pas s'y résoudre. Et c'était toute la confirmation dont Nodoka avait besoin.

— Ce n'est... pas possible. *Sa voix tremblait.* Pas ça...

— ...

— Dis-moi que ce n'est pas vrai !

Son cœur battait la chamade dans le silence.
Sakuta força sa gorge desséchée à s'animer.

— Le médecin a dit que... lorsqu'elle est arrivée à l'hôpital, il était déjà trop tard.

Ces mots étaient dénués de sens. Et maintenant encore, ils n'en avaient toujours pas. Il ne faisait que répéter des sons sans signification.

— ... Non.

Sa voix baissa comme si l'air s'échappait d'elle.

— C'est... ce que le médecin a dit.

— Non !

— Je ne... sais vraiment pas ce que ça veut dire.

— Ma sœur est vraiment... ?!

Ses mains étaient sur ses deux épaules, le secouant à nouveau.

— ...
— Il doit y avoir une erreur !
— ...
— Sakuta !
— ...
— C'est une erreur. Oui ça doit l'être. Dis-moi que c'est le cas !

Lorsqu'il releva enfin la tête, les larmes de Nodoka coulaient à flots. Son visage se tordit à force de pleurer.

— Quelqu'un avait crié mon nom, *dit-il*.

Nodoka renifla.

— Puis... d'un coup je me suis retrouvé au sol.
— ...
— Et Mai était allongée à côté de moi.

Il semblait presque délirer. Son esprit ne fonctionnait pas du tout. Il ne pouvait pas réfléchir. Les mots sortaient involontairement, comme un haut-parleur brisé, décrivant ce qu'il avait vu sans comprendre ce qu'il lui était arrivé.

— La neige.
— ...
— Elle est devenue rouge.
— ...

À cette heure-ci, rien dans cet hôpital ne l'empêchait de parler.

— Rouge tout autour de Mai.

Il eut beau parler lentement, de manière fragmentée, personne ne le pressa. Nodoka écoutait au travers de ses larmes.

— Seulement autour d'elle.
— ...
— J'ai tenté de lui parler, mais elle n'a pas répondu.
— ...
— Mai ne disait rien. Même quand je l'appelais par son prénom.

La peur de ce moment-là refit surface, et Sakuta commença à en trembler. La pièce n'était pas froide, mais son corps était gelé.

— L'ambulance est arrivée et nous sommes montés dedans, mais Mai ne m'avait toujours pas répondu. Elle n'a jamais bougé. Elle ne... respirait pas.

Sakuta avait prié pour qu'ils atteignent rapidement l'hôpital. C'était tout ce qu'il pouvait faire. Il espérait que les médecins pourraient la sauver. Il avait cru qu'ils le feraient. Il le fallait. Il n'y avait pas le moindre doute dans son esprit.

— Pourquoi...

Un murmure s'échappa des lèvres de Nodoka.

— ...

— Pourquoi...

— ...

— Pourquoi tu ne l'as pas protégée ? *Des yeux larmoyants le fixaient.*
Pourquoi tu n'as pas protégé Mai... ?

— ...

— Pourquoi... pourquoi...

— Je...

— Pourquoi tu n'as pas réussi à la rendre heureuse ?

— ?!

Les mots qui voulaient sortir de sa bouche s'arrêtèrent d'une traite. Le fait que Nodoka s'emportait le laissa vide d'esprit. Il n'était même pas sûr de ce qu'il s'apprêtait à dire.

— Pourquoi... pourquoiii ?

Nodoka s'effondra sur le sol en sanglotant. Elle n'avait plus la force de faire autre chose que de pleurer.

Elle commença à basculer, mais elle se rattrapa en s'appuyant sur le genou de Sakuta.

— Pourquoi...

Elle lui gifla le genou.

— Pourquoi...

Puis un coup de poing.

— Pourquoi, pourquoi, pourquoi ?!

Encore et encore. Il ne ressentait aucune douleur. Ses coups étaient trop faibles et ne portaient aucune force réelle. Chacun était plus faible que le précédent.

— Pourquoi... pourquoi... ?

Sa voix s'affaiblit elle aussi. Il pouvait à peine l'entendre.

— Désolé. Je...

Mais les mots qu'il voulait dire s'évaporèrent avant d'être entendus. La dernière parcelle de raison à laquelle il se raccrochait l'arrêta.

J'aurais dû mourir à sa place.

Dire cela serait facile. Mais Sakuta ne pouvait pas.

Son corps rejettait physiquement cette idée même. Sakuta était ici à cause de Mai.

C'était grâce à elle qu'il continuait d'exister. Il était en vie grâce à ce qu'elle avait fait.

Comment pourrait-il dire quoi que ce soit qui pût diminuer cela ?

Il étouffa donc la bile qui montait, serrant les dents jusqu'à ce que la vague d'émotions le submergeât. Il savait pertinemment que ces sentiments ne disparaîtraient jamais. Il n'y avait aucun salut à trouver, peu importe où il allait.

Tout ce qu'il pouvait faire, c'était attendre que le temps passât. Il n'y avait rien d'autre à faire.

C'était la seule chose qu'il comprenait.

Il n'avait aucun souvenir d'avoir marché quelque part.

Personne ne sut à quelle heure il quitta l'hôpital.

Mais avant que le soleil ne se levât, il était devant son appartement, sortant la clé de sa poche et ouvrit la porte.

— Je suis rentré... *dit-il par habitude.*

Sa voix était sèche et rauque. Elle résonnait dans l'intérieur silencieux. Il n'y avait pas de réponse. Il vivait avec sa sœur, Kaede, mais celle-ci était actuellement chez ses grands-parents.

—

Pourtant, alors que Sakuta enlevait ses chaussures, il attendait une réponse. Il avait espéré qu'il y en aurait une. Depuis un mois, quelqu'un d'autre vivait avec eux... et il s'était habitué à sa présence.

— ...

Il attendit, mais aucune réponse ne vint. Il n'entendit aucun pas de chaussons dans le couloir. Personne ne vint l'accueillir à la porte.

Ce sourire ouvert n'était plus là.

— ... Oh. C'est vrai, ce ne serait pas...

Il s'en était enfin rendu compte.

L'accident aurait dû coûter la vie à Sakuta. Une fois déclaré en état de mort cérébrale, son cœur aurait été donné à la petite Shôko. La greffe dont elle avait besoin. Le ticket d'entrée pour l'avenir de la grande Shôko. Mais Sakuta était là, vivant.

Ce n'était pas seulement l'avenir de Mai qui était perdu. La petite Shôko avait perdu sa seule chance d'obtenir une greffe... alors comment la version future d'elle pouvait-elle encore être là ?

— ...

Le trou dans sa poitrine s'élargit. Le vide béant le rongeait.

— ... Qu'est-ce que... ?

Il s'agenouilla à l'entrée et eut l'impression de ne plus pouvoir respirer. Instinctivement, il serra sa poitrine, et lorsqu'il eut fait, quelque chose ne lui semblait pas normal.

— ... ?

Ce n'était pas normal. Différent de la veille. Il toucha à nouveau sa poitrine, et ce n'était définitivement pas la même chose.

— ...

Poussé par le doute, Sakuta glissa un doigt à l'intérieur de son col et jeta un coup d'œil sur le devant de sa chemise.

— ... !

Il se raidit à cette vue. Le changement était évident et l'ébranla. Une vague d'inquiétude l'envahit de la tête aux pieds.

— ... Oh. J'avais raison.

D'un certain point de vue, cela s'expliquait. Bien sûr que cela arriverait.

Les trois marques de griffes allant de son épaule droite à son côté gauche...

... avaient complètement disparu.

Pas « guéries » ou « estompées ». Il n'en restait tout simplement aucune trace, comme si elles n'avaient jamais existé. Juste une peau intacte de haut en bas.

Et la vue de ce changement avait anéanti le dernier faible espoir qui restait à Sakuta.

L'absence de cicatrices prouvait que la grande Shôko n'était plus là. C'était maintenant une réalité pour lui. Il y avait peut-être encore une petite chance que la petite Shôko reçût sa greffe de cœur. Mais la grande Shôko avait survécu parce qu'elle avait reçu le cœur de Sakuta, elle n'existeait donc plus. Toutes ces fois où elle l'avait sauvé... et maintenant, elle était partie. Elle n'existeait plus dans ce monde, ni dans le monde à venir. Les cicatrices manquantes le prouvaient. L'existence continue de Sakuta le prouvait.

— Je ne peux pas...

Il ne pouvait protéger rien du tout. Tout avait disparu.

— ... C'est un rêve, n'est-ce pas ?

Ce murmure lui échappa.

Les images que ses yeux enregistraient, les sons que ses oreilles entendaient, les sensations que sa peau ressentait, les pensées qui traversaient son cerveau, rien de tout cela ne semblait réel. Aucun d'entre eux ne semblait convaincant. Il n'arrivait pas à y croire.

Il voulait que tout cela ne fût qu'un rêve.

C'était la seule façon de donner un sens à tous ces évènements.

Une réalité aussi dure et inéluctable devait être un cauchemar.

Lorsqu'il se réveillerait le lendemain matin, rien de tout cela ne se serait produit.

C'était la seule façon dont les choses auraient un sens.

Sakuta s'accrochait à cette idée. À ce moment-là, du moins, cela semblait bien plus crédible.

2

L'instant d'après, le ciel à l'ouest était rouge. Le froid de la nuit était sur le point d'engloutir les derniers rayons du soleil.

Le rouge du coucher de soleil se mêlait au noir de la nuit, et lorsque Sakuta jeta un coup d'œil depuis la fenêtre, il eut l'impression que c'était la fin du monde.

— C'est peut-être mieux...

Il n'avait pas parlé depuis des heures, et le son de sa propre voix lui rappelait qu'il était toujours là. Il ne se souvenait plus de ce qu'il avait fait. Avait-il dormi ? S'était-il contenté de rester assis ? Depuis qu'il était rentré chez lui, il ne se souvenait de rien.

Il était par terre, et il y avait quelque chose sur ses genoux. Un chat tricolore.

Nasuno.

Il pouvait sentir sa chaleur et la douceur de son pelage. Les parties de lui qui touchaient Nasuno étaient les seules qui semblaient réelles.

Leurs yeux se croisèrent et Nasuno miaulait.

Elle devait probablement demander de la nourriture, puisqu'elle n'avait pas été nourrie depuis hier.

Sakuta essaya de se lever, mais se sentit étourdi. Il s'agrippa au *kotatsu* pour se soutenir et parvint de justesse à éviter de tomber. Il avait dû rester assis sans bouger pendant un long moment. Toutes ses articulations lui faisaient mal.

Il ne semblait plus avoir beaucoup de force. Comme Nasuno, Sakuta n'avait pas mangé depuis au moins un jour. Il était déshydraté, et tout son corps semblait léthargique, comme s'il avait une légère fièvre.

Sakuta lâcha prudemment le *kotatsu* et se leva. Nasuno se frottait à ses pieds, et il se dirigea vers la cuisine pour répondre à sa demande.

Il sortit le sac de croquettes de l'armoire et en versa dans le bol de Nasuno. La quantité était un peu plus grande que d'habitude. Nasuno se détacha de ses pieds et commença à manger.

Sakuta caressa le dos. Le pelage était doux. Il pouvait sentir sa chaleur contre sa paume. Mais c'était tout. Il n'y avait aucun réconfort pour lui ici. Il ne se ressentait pas attiré par la tendre sensation comme il le ferait normalement un autre jour d'hiver.
Cela n'atteignait pas du tout son cœur.

Il y avait un vide dans sa poitrine, et il était insensible au monde. Rien d'autre que le vide flottait à l'intérieur. Sakuta n'était même pas sûr que cette sensation lui appartînt.
Il caressa le chat pendant un moment et, au bout d'un certain temps, il entendit un bruit à l'extérieur.
L'interphone sonna.

Son corps ne réagit pas du tout. Au contraire, Nasuno cessa de manger et leva les yeux.

— ... Ce n'est pas fermé à clé, *fit une voix au loin*.

Non, elle ne l'était probablement pas si loin.
Il ne pouvait pas le dire exactement. Et honnêtement, il s'en fichait.

— Kunimi, on ne peut pas partir comme ça...
— Sakuta ! Tu es là ? J'entre.

Il entendit deux séries de pas. L'un piétinait dans le couloir et l'autre suivait au petit trot. Ils traversèrent le couloir et arrivèrent dans le salon.

— Sakuta.
— Azusagawa...

Ses invités le trouvèrent agenouillé à côté de Nasuno, et tous deux l'appelèrent par son nom.

Il avait déjà entendu leurs voix quelque part. Elles lui semblaient familières. Il leva les yeux, un peu hébété. Deux personnes se tenaient au-dessus de lui. Un grand garçon, Yuuma Kunimi, et une petite fille à lunettes, Rio Futaba. Ils étaient ses amis.

Yuuma le regarda et sembla momentanément soulagé. Ce soulagement fut bientôt remplacé par une expression de chagrin. Comme s'il peinait à se contenir.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? *demanda Sakuta, distrait*.
— ... Nous avons vu les nouvelles. À propos de l'accident, *expliqua Rio*.

— Nous étions inquiets. On a essayé de t'appeler toute la journée, ajouta Yuuma.

— Oh.

Il regarda le téléphone et la lumière clignotait sur le répondeur. Il y avait des messages en attente.

Nasuno décida que ses visiteurs n'étaient pas très intéressants et retourna à son repas. Sakuta se leva et se dirigea vers le téléphone.

Il appuya sur le bouton situé à côté de la lumière clignotante.

— Vous avez quatre messages, annonça le téléphone d'un ton très robotique.

Le premier avait été laissé ce matin-là, à 7h03. Il s'agissait de son père (Naturellement, ils ne vivaient pas toujours ensemble). Il parlait calmement, se contentant simplement qu'il avait vu les nouvelles et était inquiet. Sakuta pouvait entendre Kaede parler en arrière-plan, exigeant une chance de dire quelque chose.

Leur père avait dû lui passer le téléphone.

— Sakuta, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Ça ne peut pas arriver... Pas à Mai !

Kaede était toute bouleversée. Il était évident qu'elle n'avait toujours pas accepté la nouvelle. Elle continua de parler jusqu'à ce que les émotions la submergeassent. Les mots lui manquèrent et elle fondit en larmes. Elle sanglotait et reniflait, comme un enfant qui faisait une crise.

Au bout d'une minute, son père reprit le téléphone.

— Sakuta, si tu reçois ce message, rappelle-nous. Peu importe ce que tu dis, donne-nous de tes nouvelles. Nous attendrons.

Il raccrocha. Son père ne lui avait jamais demandé s'il allait bien. Il savait très bien que Sakuta n'allait pas bien. Son père n'était pas du genre à poser des questions inutiles.

Le deuxième message avait été laissé à 10h11. De Rio.

— Azusagawa, où es-tu ? interrogea-t-elle, manifestement en train de contenir ses émotions. Kunimi et moi sommes inquiets. Nous viendrons plus tard.

Le troisième message arriva une minute plus tard, de Yuuma.

— Sakuta ? Je sais que Futaba vient d'appeler, mais nous arrivons, alors fais-nous savoir si tu as besoin de quelque chose. Si tu veux parler pour quelque raison qui soit, n'attend pas, appelle-moi.

Le quatrième appel eut lieu cet après-midi-là. L'heure indiquait 14:32. Il avait également reconnu cette voix. Il s'agissait d'une étudiante de première année de son école qui travaillait dans le même restaurant que lui : Tomoe Koga.

— C'est Koga. Senpai... tu peux me parler. Je ne sais pas si je serai d'une grande aide, mais... je peux t'écouter.

Plus elle parlait, moins sa voix était stable. Son inquiétude était évidente. Il pouvait voir qu'elle essayait de ne pas pleurer.

— Je rappellerai. Parlons-en alors si tu te sens capable. Son nez sembla bouché à la fin de son message.

— Messages terminés, *annonça le répondeur*.

Un silence mortel s'installa dans le salon.

Sakuta avait fixé le bouton pendant tout ce temps. Il appuya à nouveau dessus. Il n'y avait que quatre messages, mais l'historique de la machine avait enregistré beaucoup plus d'appels. Dix en tout. La moitié provenait du numéro de son père. Le reste provenait de Rio et de Yuuma.

— Désolé, *dit-il*. À cause de moi, vous vous êtes tous inquiétés.

Il n'avait pas consciemment décidé de dire cela. Son cœur n'y était pas. C'était simplement une réponse automatique à la situation présente. Yuuma lui saisit le bras d'une poigne ferme.

— Arrête d'être stupide. Allez, viens.

Il tira Sakuta vers la porte.

— Aller où ?

— Il y a des tonnes de photos et de vidéos de l'accident en ligne, *expliqua Rio*. Tu apparais dans beaucoup d'entre elles.

— Oh.

Sakuta avait l'air convaincu, mais son esprit ne suivait pas. Peu importe ce qu'ils disaient, son cœur ne répondait pas, et il ne fit aucun effort pour réfléchir.

— Tout le monde dit que Sakurajima était rendez-vous avec son petit ami quand c'est arrivé, grogna Yuuma, fixant le sol d'une colère non dissimulée. Ils t'accusent d'en être responsable.

— Pour le moment, tu restes avec moi, Azusagawa. Les médias et les gens vont affluer cet endroit en un rien de temps.

Rio ne prenait pas en compte une réponse négative.

— ... D'accord.

Une fois de plus, il répondit sans vraiment comprendre. Il n'avait tout simplement pas l'énergie pour argumenter.

Sakuta avait complètement perdu la capacité à penser par lui-même, ou d'exprimer son désaccord.

Il se contenta de faire ce qui lui semblait le plus facile et laissa les choses se dérouler comme elles le voulaient.

— Mais je devrais rappeler Kaede et Koga...

Le dernier fil de conscience qui lui restait lui arracha ces mots.

— Je vais parler à Koga, dit Yuuma.

Il porta son téléphone à l'oreille. Elle avait dû décrocher tout de suite.

— Koga, c'est Kunimi. Ouais, je suis chez lui. Ne t'inquiète pas, il est avec nous. Mmh.

Il s'éloigna en parlant.

Rio était en train de charger Nasuno dans une caisse de transport pour chat. Elle avait également emballé son sac de nourriture et sa gamelle.

Quand tout fut prêt, elle annonça :

— Je serai dans ta chambre, et disparut sans attendre de réponse.

Quelques minutes plus tard, elle revint avec un sac fourre-tout rempli de vêtements de rechange.

Rio avait séjourné ici un certain temps pendant l'été, elle semblait donc savoir où tout se trouvait.

— Appelle ta famille en route, *dit Yuuma en raccrochant*.

Il empocha le téléphone et prit la cage de Nasuno et le sac en plastique rempli d'affaires de chat.

— Allons-y.

Il poussa Sakuta en direction de la porte. Sakuta suivit comme si quelqu'un tirait ses ficelles.

Ils mirent leurs chaussures pendant que Rio vérifiait que toutes les fenêtres étaient fermées et verrouillées. Elle prit la clé de la porte à Sakuta, puis celui-ci sortit avec Yuuma.

Le ciel était sombre.

La nuit avait déjà pris le dessus.

3

Lorsqu'ils étaient arrivés chez Rio, elle lui rassura :

— Ne t'inquiète pas, mes parents ne rentreront pas avant le Nouvel An.

Fidèle à sa parole, les jours suivants, il n'y eut aucun signe de ses parents. Son père travaillait à l'hôpital universitaire, il avait donc une chambre louée à proximité où il pouvait s'installer. Sa mère tenait un magasin de vêtements qui travaillait avec de nombreuses marques étrangères, elle était donc souvent en voyage en Europe.

Cela signifiait que Sakuta pouvait rester chez Rio sans se soucier de ce que quiconque pensait. Il avait passé le temps dans un état d'hébétude.

La seule chose qu'il avait réussi à accomplir était cet appel à son père et à Kaede. Il leur avait dit où il se trouvait et les avait prévenus que les choses pourraient mal tourner autour de leur appartement, et que Kaede devrait rester avec leurs grands-parents pour le moment. Rio était à ses côtés, lui rappelant ce qu'il devait dire.

Et ils l'avaient cru sur parole.

Il s'avérait que les craintes de ses amis étaient justifiées, car le lendemain, plusieurs camionnettes de presse étaient garées devant chez lui. Yuuma était allé vérifier.

— Cela pourrait durer quelques semaines, *dit-il lorsqu'il était venu vérifier l'état de Sakuta.*

Sakuta était dans un coin de l'immense salon de Rio, écoutant comme si c'était le problème de quelqu'un d'autre. Il était sur le tapis près des fenêtres, observant distraitemment à travers les vitres. Il avait passé la plupart de son temps ici depuis son arrivée. Il lui semblait inutile de s'asseoir ailleurs.

Il ne savait pas quand il dormait et quand il était éveillé. Il se put qu'il n'eût pas dormi du tout. Il regardait simplement dans le vide, réagissant occasionnellement aux stimuli extérieurs. Dans ces brefs moments, les lambeaux d'esprit et de conscience qui lui restaient lui permettaient de retrouver une certaine notion d'identité, de se souvenir de son propre nom.

Le reste du temps se passait comme dans un rêve, piégé dans un monde de fiction où tout le monde savait jouer leur rôle. Sakuta, seul, restait à l'écart, sans rien faire.

Rien de tout cela ne semblait réel.

Aucune partie de ce monde ne pouvait être réelle.

Rio n'essayait pas de le remonter le moral. Elle ne lui disait jamais de fausses niaises. Elle se contentait que des choses ordinaires, des choses qu'on disait tous les jours.

- Azusagawa, qu'est-ce que tu veux manger ?
- Le bain est prêt. Tu peux y aller en premier.
- Tu devrais peut-être te reposer un peu.
- On dirait qu'il fera beau demain.

Même s'il ne répondait pas, son attitude ne changeait jamais. Elle ne s'était jamais énervée et elle faisait de son mieux pour le soutenir.

Et elle assuma à la tâche la moins agréable.

La nuit du vingt-septième. Après le dîner.

— Apparemment, la veillée a eu lieu ce soir. Mais c'était seulement pour la famille, *expliqua Rio, l'air sombre.* Il y aura un service dans un funérarium en ville demain.

— ...

Il n'avait pas réussi à répondre. Ses épaules s'étaient peut-être légèrement contractées.

- L'école nous emmène tous là-bas en bus.
- ...
- Je vais avec Kunimi.
- ...

Elle hésita :

- Tu viens ? *demande-t-elle.*

Elle pensait qu'il était important pour lui de réfléchir à cela, peu importe à quel point c'était difficile pour elle de le dire.

— Moi... Non.

Cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas parlé que les mots ne semblaient pas venir de lui. La voix était robotique, ne contenant aucune trace d'émotion.

— D'accord. On dirait qu'il y aura beaucoup de travail pour les collègues de l'équipe. Ce qui signifie des tonnes de caméras, donc...

Ce n'était pas pour cette raison qu'il avait refusé. Il pensait que Rio le savait. Mais elle offrait une explication différente précisément parce qu'elle comprenait. Elle évitait soigneusement la vraie raison.

— Mais tu..., *commença-t-elle*. Puis elle s'interrompt. Non, laisse tomber.

— ...

— ...

Pendant un moment, elle resta à côté de lui, sans rien dire.

Le 28 décembre. Le matin des funérailles de Mai. Il faisait froid et nuageux. Une couche après l'autre, des nuages fins obscurcissaient le soleil.

Yuuma était venu chercher Rio juste après midi, en uniforme. Rio portait également le sien. Sakuta avait l'habitude de les voir dans ces tenues, mais cela lui semblait étrange. Probablement car malgré tout cela, Sakuta se souvenait que c'était les vacances d'hiver.

— Hum, Azusagawa..., *dit Rio avant de partir*.

— ...

Finalement, elle décida de ne pas aller au bout de sa pensée. Comme hier soir. La seule différence, c'est que cette fois-ci, elle avait hésité à réessayer.

— Azusagawa...

Sakuta prit la parole, lui coupant la sienne.

— Faites attention à vous dehors.

Il choisit une phrase qui indiquait clairement qu'il ne viendrait pas. Il cracha les mots, comme s'il se bouchait les oreilles, déterminé à ne plus rien entendre de ce qu'elle pourrait dire.

— D'accord, répondit simplement Yuuma.

Rio et lui s'en allèrent. Sakuta les regarda partir, se sentant légèrement soulagé.

Lorsqu'ils furent hors de vue, il referma la porte. Puis il retourna promptement à sa place dans le salon.

— ...

Sakuta savait ce que Rio essayait de dire. Son cœur recommençait lentement à fonctionner. Plus le temps passait, plus le monde réel essayait de le rappeler. C'est pourquoi il pouvait dire ce que Rio n'avait pas pu.

Tu devrais lui dire au revoir.

Quelque chose comme ça en tout cas.

Même le simple fait de penser à ces mots fut comme un cri strident qui lui transperçait le cerveau. C'était physiquement révoltant. Son sang semblait bouillir. Il ne pouvait plus respirer.

Il sentait sa bile monter alors que quelque chose le rongeait de l'intérieur. Sakuta haussa le ton en signe de dénégation.

— Je ne veux pas... ! *cria-t-il pour se protéger.*

— Pourquoi diable le ferais-je ?!

Rejeter l'idée même l'aida à repousser les émotions qui menaçaient de le submerger. Il s'accroupit défensivement et se recroquevilla sur lui-même, se retirant davantage dans sa coquille.

Il rentra ses épaules, son dos, son cou et ses genoux. Même ses doigts étaient repliés en boule. Ils étaient si serrés que ses poings lui faisaient mal. Ses ongles s'enfoncèrent dans ses paumes, laissant des marques rouges.

C'était la seule façon pour lui de résister à l'angoisse qui s'abattait sur lui.

Il resta ainsi, endurant, jusqu'à ce que le moment passât. Des secondes, des minutes, peut-être même des heures.

Un gémissement inintelligible s'échappa de sa gorge.

— J'aurais dû...

... mourir dans cet accident.

Il en était à mi-chemin de sa pensée lorsqu'une voix féminine l'interrompit.

— C'est là que se déroulent les funérailles.

Ce n'était pas une voix forte. Elle était douce, comme une conversation dans une bibliothèque.

Le haut-parleur était sur la télévision du salon. Nasuno jouait avec la télécommande sur la table.

— Arrête...

Sakuta le lui arracha. Son doigt se dirigea vers le bouton vert, essayant d'éteindre la télévision, mais... il ne le pressa pas dessus. Il n'en fut pas capable.

La fille qu'il voulait voir plus que tout était à l'écran.

— En cet après-midi pluvieux, la foule se presse aux funérailles de Mai Sakurajima.

Pendant que le journaliste parlait, la caméra montrait la mère de Mai tenant sa photo commémorative. Les yeux de Sakuta s'arrêtèrent sur le visage de Mai.

D'innombrables fleurs étaient déjà placées sur le support. Des blanches. Il ne savait pas comment elles s'appelaient.

La caméra recula, montrant l'ensemble de la salle. L'espace était grand, mais il était déjà rempli de rangées de personnes en deuil. On aurait dit que des milliers de personnes étaient venues.

Un homme en costume d'enterrement s'avança devant la tribune. Un célèbre réalisateur de films, que même Sakuta reconnaissait au premier regard.

La voix tremblante, il commença à lire un discours commémoratif.

— Mai Sakurajima. Mai, je peux t'appeler, mais tu ne te tourneras plus jamais vers moi avec un sourire. Nous nous sommes séparés en attendant la prochaine fois que nous travaillerions ensemble, et cela me fait plus de peine que je ne peux l'exprimer que ce soit ainsi que nous nous retrouvons. Tu avais seulement six ans lorsque nous nous sommes rencontrés pour la

première fois. Même à cette époque, tu étais déjà une actrice. Je ne l'oublierai jamais.

Il ne s'arrêtait pas de s'interrompre, luttant contre ses émotions. Il avait bien passé la soixantaine, mais sa voix était étouffée par les larmes. À la fin de son discours, les larmes coulèrent sur son visage. Il ne voulait pas dire au revoir. Chaque partie de lui le montrait clairement.

Et ce n'était pas seulement le réalisateur.

Toute la salle avait été submergée par le chagrin de cette perte inattendue et beaucoup trop précoce. Il n'y avait aucun réconfort à trouver. C'était évident, même à travers l'écran de télévision.

Le discours suivant était celui d'une actrice vétérane, qui avait joué le rôle de la mère de Mai dans un feuilleton matinal lorsque Mai était encore une enfant. Le temps qu'elle atteignît le micro, elle sanglotait déjà, et délivrer des remarques cohérentes à ce moment-là était bien au-delà de ses forces. Des acteurs accoururent pour la soutenir. Tout le monde pleurait, disant adieu à Mai.

Sakuta regardait tout cela comme s'il s'agissait d'un film.

Il essaya de se convaincre que c'était juste quelque chose qui se passait de l'autre côté de l'écran et qui n'avait rien à voir avec lui.

Après avoir diffusé le service en direct pendant un certain temps, la télévision était revenue au studio.

Le présentateur, un homme dans la quarantaine, surveillait solennellement l'émission sur un moniteur. À ses côtés, une femme faisait office de coprésentatrice. Une rangée de commentateurs culturels et d'anciens hommes politiques observaient en silence, sans pouvoir s'exprimer.

Le présentateur soupira doucement. La caméra captura un soupçon de larmes dans ses yeux.

Il prit une longue inspiration, se tourna vers les caméras et commença à parler.

— Je suis sûr que la plupart d'entre vous le savent déjà, mais il y a quatre jours, le 24 décembre, Mai Sakurajima est décédée dans un tragique accident. Elle était actrice depuis sa plus tendre enfance et n'avait que dix-huit ans.

Le coprésentatrice prit le relais.

— Mai Sakurajima s'est d'abord fait connaître pour la première fois dans le feuilleton matinal Kokonoe. Elle a été félicitée pour son talent d'actrice et a ensuite joué dans de nombreux films et émissions de télévision. Je suis sûr que tous nos téléspectateurs la connaissaient.

— Elle était une célébrité, *approuva un homme du plateau*.

— Elle l'était certainement, *acquiesça la coprésentatrice*.

À ce moment-là, Sakuta avait finalement reconnu qu'il s'agissait de Fumika Nanjou, une journaliste qu'il avait déjà rencontrée à plusieurs reprises. Généralement, elle portait des couleurs plus vives. Mais en cette occasion, elle était vêtue d'un costume bleu marine.

— Comme notre couverture du service l'a confirmé sans aucun doute, elle était adorée tant par ses pairs de l'industrie que par ses fans.

— C'est tout à fait vrai, *déclara le présentateur*. J'ai rencontré Mai pour un autre programme pendant le tournage de son dernier film, dans les jours qui ont précédé l'accident. Le tournage a eu lieu à Kanazawa, dans la préfecture d'Ishikawa...

Il marqua une pause, leva les yeux et cligna plusieurs fois. Puis il mit ses doigts à ses yeux, comme s'il luttait contre quelque chose. Sentant le regard de Fumika braqué sur lui, il s'exprima :

— Je vais bien, *et se reprit*.

— Mes excuses. C'était vraiment... une jeune fille si gentille, *poursuivit-il*. Bien que ces séquences aient été filmées pour un autre programme, mais nous avons décidé de changer nos plans et de vous les montrer maintenant, ainsi que les moments forts de la carrière de Mai Sakurajima. Si vous le voulez bien ?

À ce signal, l'écran devint noir.

Puis, on découvrit une scène du feuilleton matinal qui avait permis au monde de découvrir Mai Sakurajima. Elle n'avait que six ans et souriait d'une oreille à l'autre. Elle jouait une enfant précoce qui éclipsait régulièrement les adultes autour d'elle. Elle était espiègle, mais jamais agaçante, et les gens ne pouvaient s'empêcher de l'aimer pour cela.

Dans les interviews réalisées à l'époque où elle était une enfant actrice, elle répondait toujours aux questions des adultes avec un aplomb que l'on n'attendait pas de quelqu'un qui était encore à l'école primaire. Il y eut un sondage demandant aux mères quels étaient les enfants acteurs qu'elles

voulaient le plus avoir comme enfant, et Mai était arrivée première à une écrasante majorité. Lorsqu'ils l'interrogèrent à ce sujet, Mai avait plaisanté :

— Maintenant, je ne peux vraiment plus faire de bêtises.

Les adultes avaient tous ri.

Le clip suivant faisait un grand bond en avant.

C'était plusieurs années plus tard, et Mai était maintenant au collège. Son visage avait mûri, ne laissant aucune trace de l'enfant actrice derrière elle. La scène fut tirée d'un film d'horreur que Sakuta avait déjà vu. Elle y jouait le rôle d'une jeune fille mystérieuse et fragile. Des images des coulisses montraient le réalisateur disant :

— Elle peut sourire rien qu'avec ses yeux.

C'était vrai, scène après scène. Mai pouvait captiver le public par son seul regard. Ce film avait lancé la deuxième phase de la carrière de Mai.

Il s'agissait d'instantanés de la vie de Mai à une époque où Sakuta ne l'avait jamais rencontrée. À l'époque où il ne la connaissait que sous le nom de la célèbre actrice Mai Sakurajima.

D'autres clips racontèrent comment elle avait commencé à travailler comme mannequin de mode et comment le premier livre de photos qu'elle avait publié s'était vendu comme des petits pains.

Et puis elle choqua le monde en annonçant un hiatus.

Elle n'avait repris le travail que cette année.

Elle s'était attaquée aux émissions de télévision, aux films, aux publicités, au travail de mannequin, et tout le monde avait pensé que ce n'était qu'un avant-goût de ce qui l'attendait.

Alors que la narration touchait à sa fin, ils commencèrent à diffuser des images de Mai filmées. Quelques jours auparavant. Il s'ouvrit sur l'expression ouverte de sa joie de retrouver des habitants de Kanazawa qu'elle avait rencontrés sur place.

— Oh, Mai ! Je ne pensais pas vous revoir de sitôt ! *dit la femme corpulente qui tenait la boutique de thé.*

Elle avait un sourire chaleureux et amical.

— Je sais ! *répondit Mai.*

Elle offrit ensuite une explication qui lançait une petite pique sur l'homme qui l'accompagnait.

— D'habitude, nous filmons ces choses plus près de la sortie du film, ce qui en fait un joli petit voyage dans le passé, mais nous voilà ici, même pas un mois plus tard.

— Excusez-moi, *dit l'homme*.

C'était le présentateur du journal télévisé.

— On nous a dit que c'était le seul crâneau dans votre emploi du temps et, bien sûr, notre équipe a sauté sur l'occasion.

Sans perdre de temps, il avait déclaré que l'équipe de production était responsable du timing quelque maladroit. Mai et le présentateur se préparaient pour le tournage dans la maison de thé.

Des scènes comme celle-là ne survivaient généralement pas au montage final, mais aujourd'hui, ils utilisaient tout. Il y avait même des séquences où elles discutaient de qui devait s'asseoir où. On y voit Mai dans son état naturel, avec un sourire sincère.

Lorsqu'ils s'étaient assis enfin, ils se firent face.

— Vous veniez régulièrement ici pendant le tournage ?

— Au moins trois fois par semaine.

— Aussi souvent que ça ?

— Le réalisateur est un grand amateur pour les sucreries. Il aimait beaucoup le thé vert *anmitsu* ici, mais il était trop gêné pour venir seul, alors il m'invitait toujours. Il faisait semblant de me tenir compagnie. *Elle rit joyeusement*. Alors je lui ai demandé de payer l'addition.

— En parlant de sucreries, on dirait qu'ils ont un certain nombre de gâteries pour nous aujourd'hui.

La femme corpulente servit le fameux thé vert *anmitsu*. Celui de Mai était de taille normale, mais le présentateur eut droit au genre de bol habituellement réservé aux *ramens*. Quand il parut choqué, Mai dit :

— C'est la grande taille. Le préféré du réalisateur.

Ils commencèrent à manger, tout en discutant.

— Cela fait plusieurs mois que vous avez repris le travail, est-ce que quelque chose vous semble différent cette fois-ci ?

— Je pense que je suis plus disposé et capable d'apprécier chaque travail à sa juste valeur.

— Vous n'en profitiez pas avant ?

— Je ne voulais pas dire... Vous savez bien que si ! C'est simplement que je n'étais pas capable de me détendre et de m'amuser comme je le fais maintenant. Je me mettais trop de pression.

Mai réfléchit à cela pendant une minute.

— Je suppose que le temps a passé. La vraie raison pour laquelle j'étais si stressée à l'époque était que je me disputais constamment avec ma mère, qui était aussi mon manager. Je lui en suis reconnaissante aujourd'hui. C'est grâce à son travail acharné que j'ai eu toutes ces opportunités et que j'ai pu rencontrer tant de personnes extraordinaires.

— Et ta mère ?

— Je ne suis pas prête à le lui avouer en face, alors... cela devra suffire, *dit-elle en se tournant délibérément vers la caméra*.

— Nous verrons ce qu'en pense notre réalisateur, *déclara le présentateur en riant*.

— En parlant du fait de ne plus avoir de pression...

— Oui ?

— Pensez-vous que vous appréciez davantage votre travail en raison d'un élément nouveau dans votre vie ?

— ...

C'était une question suggestive, et Mai lui jeta un coup d'œil avec méfiance. Mais il regardait commodément ailleurs lorsqu'il aborda le sujet.

— Je veux dire, qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? Vous voyez ce que je veux dire, n'est-ce pas ? *demanda-t-il, presque avec un clin d'œil*.

— Bien sûr que cette personne m'est très spéciale !

Mai baissa la tête, soudainement très formelle.

— J'ai certainement causé beaucoup de problèmes à tout le monde, *dit-elle*.

La nouvelle de son petit ami avait provoqué une frénésie médiatique. L'émission du présentateur en avait parlé en détail.

— Vous ne pouvez pas nous reprocher de faire notre travail, *déclara le présentateur*.

— Non, bien sûr que non, *lui assura Mai. Son sourire était poli, sans plus.*

Normalement, ce sujet aurait été clos. Peu de gens osaient d'approfondir la question lorsqu'ils étaient confrontés à la colère de Mai.

Mais ce présentateur ne se laissa pas intimider aussi facilement.

— Pensez-vous que le fait d'avoir quelqu'un comme ça vous a changé ? *demandait-il.*

Au lieu d'esquiver la question, Mai admit :

— J'ai l'impression que cela a en fait causé plus de problèmes.

— Oh ? Comment cela ?

— Je l'ai dit lors de la conférence de presse. C'est tout nouveau pour moi, alors... je ne suis jamais sûre de moi.

— Vraiment ? Mai, je sais que vous le tenez à ta merci.

— Vous avez des idées très étranges à mon sujet.

— Vous êtes une actrice formidable, vous êtes encore plus belle en personne. Je pense que je suis loin d'être le seul à penser que vous emmenez ce garçon là où vous le voulez.

— Eh bien, c'est le cas.

— C'est bien ce que je pensais !

— Mais je pense que c'est moi qui suis follement amoureuse ici.

Elle dit cela comme si de rien n'était... et rougit un instant plus tard.

— Qu'est-ce que... ?

Le présentateur faillit recracher le morceau, mais se retint au dernier moment en toussant.

Mai retrouva son calme et s'adossa à sa chaise. Comme si elle se souvenait des caméras, elle se tourna vers elles.

— Il faut absolument l'utiliser, *déclara-t-elle. Probablement au directeur assis hors champ.*

Son sourire était sincère.

Un sourire plein de vie.

Et avec cela, l'écran s'estompa en blanc.

Rien que du blanc.

Les mots « À la mémoire de » étaient apparus, puis l'écran devint noir. Aussi noir que si Sakuta avait éteint la télévision.

Puis un visage en pleurs était apparu à l'écran.

Ce n'était pas un acteur.

Pas une coupure de publicité.

La télévision était restée dans l'obscurité.

Il reconnaissait le visage qui lui faisait face.

Comment aurait-il pu ne pas le reconnaître ?

C'était le reflet de Sakuta.

Les larmes coulèrent de ses deux yeux, le long de ses joues... S'égouttèrent tranquillement sur ses genoux.

Il n'avait versé aucune larme après l'accident, à l'hôpital, ou lorsqu'il apprit les résultats de l'opération. Pas une seule lorsque la mère de Mai s'en était prise à lui, ou lorsqu'il avait entendu les sanglots de Nodoka. Même lorsqu'il était seul, Sakuta n'avait pas pleuré. Il n'en avait pas été capable.

Quatre jours s'étaient écoulés, et ce n'était que maintenant qu'il était touché. Ce n'est que maintenant qu'il fut rattrapé.

Le fait de voir Mai agir si normalement l'obligeait à regarder la vérité en face. Il n'avait pas d'autre choix que d'admettre à quel point ces moments étaient précieux et qu'il ne les retrouvera plus jamais.

Il devait enfin reconnaître ce qu'il avait refusé d'accepter.

Nous avons fait tout ce que nous pouvions. Toutes mes condoléances.

Il l'avait su dès que le médecin avait prononcé ces mots. Cette connaissance était en lui depuis le début. Il était parfaitement conscient de ce qui tentait de s'extirper de lui.

Il savait comment cela s'appelait.

Sakuta le savait.

Tout le monde le savait.

Chaque personne vivante le savait.

C'était le chagrin.

Elle montait lentement, le confrontant.

Il avait essayé de ne pas la voir, mais il s'étendait et menaçait de l'engloutir.

Alors Sakuta s'écria à haute voix :

— Va-t'en !

Il se leva d'un bond et se détourna. Il se boucha les oreilles pour l'ignorer. Mais ce n'était pas suffisant. Il sortit en courant du salon et se dirigea vers le couloir, manquant de faire une chute dans l'entrée, mais il se chaussa et sortit.

Il n'osait pas affronter ce chagrin. Il ne pouvait même pas admettre son existence. Il était hors de question de l'affronter de front.

Le reconnaître reviendrait à admettre que Mai était morte. En niant l'existence de son chagrin, Sakuta essayait de réfuter le fait de la mort de Mai. De faire en sorte que sa mort n'existe pas.

Il devait fuir.

Aussi loin que possible, loin de la maison de Rio, hors de son quartier. Il y avait encore de la neige sur les bords de la route.

La neige qui était tombée ce jour-là.

Cela raviva les souvenirs de l'accident et déclencha une tempête déferler dans sa poitrine.

Un râle sans voix lui échappa.

Il balaya ses larmes et continua à courir, essayant de laisser son chagrin derrière lui.

Sa respiration était haletante.

Ses poumons criaient.

Ses pieds menaçaient de céder.

Mais Sakuta continua de courir aussi vite qu'il le pouvait.

Si le chagrin le rattrapait, tout serait fini.

Si elle s'emparait de lui, Mai disparaîtrait à jamais.

Cette seule conviction le poussait à aller de l'avant.

Tant qu'il n'acceptait pas sa mort, alors Mai vivait encore.

C'est ce qu'il voulait penser.

Plus que tout, il souhaitait que cela fût vrai.

S'accrocher à cette illusion était tout ce qui lui restait. Il n'y avait pas d'autre option. Il devait faire ce qu'il pouvait pour la protéger.

Mais il savait que rien de tout cela n'était réel.

Parce qu'il le savait, il devait le nier.

Parce qu'il le savait, il devait fuir.

Le sable saisit ses pieds et le fit tomber. La plage le rattrapa doucement.

Il ne se souvenait de rien de la course.

Mais il reconnaissait ces vagues, l'odeur salée et la brise marine.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il se trouva sur la plage de Shichirigahama.

Il avait parcouru cette plage avec Mai.

Il l'avait vue par la fenêtre tous les jours.

Tant de souvenirs dans ces sables.

— ...

Les larmes qu'il avait retenues recommencèrent à couler.
Il devait s'enfuir, mais il était trop fatigué pour rester debout. Trop épuisé.
Il cherchait de l'air. La situation ne semblait pas s'améliorer.
Il était pathétiquement, horriblement triste.

— ... À l'aide, *croassa-t-il*.

Sa voix était remplie d'émotions brutes.

— Quelqu'un, n'importe qui...

Il grelottait de froid. C'était la fin du mois de décembre et la brise marine le glaçait jusqu'aux os. Il ne portait que son survêtement de sport. Bien trop fin pour le protéger des éléments.

— Que quelqu'un sauve Mai !

Ignorant le froid, Sakuta hurlait contre l'océan.

— S'il vous plaît !

Suppliant.

— Sauvez-la !

Exprimant tout ce qu'il ressentait.

— Je ferai n'importe quoi ! Sauvez juste Mai ! Sauvez-la ! S'il vous plaît... s'il vous plaît !

Mais personne ne répondit. Personne ne vint.

— Sauvez-la... Aidez-la... Je vous en supplie...

Il savait que personne ne pouvait exaucer ce souhait. Mais c'est tout ce qu'il pouvait faire.

— Je ferai... je ferai n'importe quoi ! Ramenez-moi juste Mai !

Le chagrin avait rattrapé Sakuta, et maintenant il l'étouffait. Il était entraîné de plus en plus profondément dans un tourbillon de ténèbres qui lui broyait le cœur. Il avait tout perdu. Sakuta pouvait sentir qu'il se brisait.

Épuisé.

Il ne restait plus qu'une coquille vide.

Aucune lueur d'espoir.

Le désespoir était tout ce qu'il voyait.

Il ne fallut pas longtemps avant qu'il ne pût même plus voir cela.

Mais il entendit un son.

Des pas sur le sable.

Ils se rapprochèrent et s'arrêtèrent devant lui.

— Lève-toi, Sakuta, *appela une voix douce.*

— ...

Au début, il n'en crut pas ses oreilles.

— Sauver Mai est ton devoir.

Cela ne pouvait pas être réel.

— Tu sais que j'ai raison.

Ce ne pouvait pas être. Ce n'était pas possible.

Mais son inconscient connaissait la vérité et, malgré la fatigue, il releva la tête.

Sa robe flottant dans la brise.

Son sourire chaleureux.

— ... C-comment ?

La brise emporta son chuchotement.

— Comment tu es là, Shôko ?

Il ne comprenait pas. Cela n'avait pas de sens, mais tout son corps tremblait.

Pas à cause du froid ou du chagrin. Mais parce que la grande Shôko était là.

Ce simple fait le faisait trembler de joie. Les larmes recommencèrent à couler.



— Oh ! Tu ne l'as pas encore appris.
— Appris quoi... ?

Pour que la petite Shôko survive à son état, elle devait subir une greffe. Mais Sakuta était censé être le donneur et il n'était pas mort. Il avait supposé que cela condamnerait aussi l'avenir de Shôko... mais elle était là, devant lui. Elle existait toujours.

— Ceci... *dit-elle en posant ses mains sur la poitrine comme si elle tenait quelque chose de précieux...* est le cœur de Mai.
— ?!
— Cela n'a pas été annoncé officiellement, mais... le jour de l'accident de Mai, par pur hasard... elle est devenue ma donneuse.
— ... Mai est ta...
— Oui.
— Elle avait aussi une carte ?
— Elle en avait une, *acquiesça Shôko*.
— M-mais alors... le futur a changé ?

À l'origine, il s'agissait du cœur de Sakuta.

— ...

Sur ce point, Shôko ne répondit pas. Il ne pensait pas qu'elle le pouvait. Si cette Shôko existait grâce au cœur de Mai, alors c'était une Shôko différente de celle qui avait reçu celui de Sakuta et qui avait mené une vie différente. Pouvait-il même dire qu'il s'agissait de la même personne ? Mais avant qu'il n'eût pu poser la question, Shôko lâcha une bombe :

— Viens. Nous devons sauver Mai.
— ... Venir... où ?
— Évidemment, dans le passé !
— ... Nous-

Avant même qu'il pût finir de dire « Nous ne pouvons pas », celle-ci répondit par « Nous pouvons ».

Elle le regarda droit dans les yeux.

— À qui parles-tu, Sakuta ?

Bien sûr, elle trouva ça amusant. Elle avait tout à fait raison, bien sûr. La présence de Shôko prouvait que le voyage dans le temps était possible, sous une forme ou une autre. Sa présence attestait de la véracité de ses dires.

— Ne t'inquiète pas. Laisse-moi faire.

Elle tendit la main, comme si elle venait de penser à la meilleure farce qui soit.

Sakuta secoua la tête.

Puis il se leva de son propre chef.

— C'est mon Sakuta !

Il essuya ses larmes.

— Viens maintenant avec moi, *dit Shôko*.

Son sourire semblait pleinement satisfait.

4

Il avait beaucoup de questions pour Shôko.
Ou du moins, il avait l'impression qu'il devait en avoir.
Mais lorsqu'il tenta de les formuler, rien ne sortit.

— ...

Incapable de rompre le silence, il se contenta de garder les yeux rivés sur le dos de Shôko.

Ils marchèrent le long des plages de Shichirigahama pendant plusieurs minutes. Puis Shôko s'éloigna des vagues et monta un escalier. Il l'avait suivie jusqu'à la route côtière 134.

Elle appuya sur le bouton pour traverser et ils attendirent que le feu changeât. Les voitures circulaient dans les deux sens, en provenance de Fujisawa et de Kamakura, en nombre égal. Le trafic passait en trombe devant eux.

Enfin, le feu passa au vert. Shôko se mit à marcher, Sakuta la suivit. À trois pas derrière.

— Ça te dérange si je m'arrête au magasin ? *demande Shôko, qui se dirigeait déjà vers l'entrée.*

Sakuta attendit à l'extérieur, et elle ressortit une minute plus tard, un sac en plastique à la main.

De là, ils suivirent une légère pente ascendante et traversèrent une voie ferrée.

— Nous y sommes, *dit Shôko en levant les yeux vers un grand bâtiment.*

— ...

Sakuta s'arrêta avec elle, le même spectacle se reflétant dans ses yeux. Un spectacle qu'il voyait presque tous les jours.

Ils se trouvaient devant l'école de Sakuta, à l'entrée du lycée de Minegahara.

— Okay ! *dit Shôko.*

Sakuta se contenta de rester là pendant qu'elle se mettait du cœur et poussait la grille.

Elle l'ouvrit suffisamment loin pour qu'une personne pût s'y glisser, et dit :

— Viens, et pénétra dans l'enceinte de l'école, comme si elle ne faisait rien de mal.

— ...

Incapable de se résoudre à l'arrêter, il la suivit.

— Ne t'inquiète pas, tout ira bien, *lui rassura-t-elle*.

— ...

— La cérémonie de Mai a lieu aujourd'hui, donc l'école est vide.

Il n'avait rien demandé, mais elle avait quand même répondu.

— Et si quelqu'un nous voit, eh bien... tu es étudiant ici ! Et je suis une ancienne élève. Notre présence ici n'est pas un problème.

Elle semblait sûre d'elle.

Selon Shôko, elle devait passer l'examen d'entrée à Minegahara, fréquenterait le lycée ici et finir par obtenir son diplôme. Mais tout cela était dans le futur. Rien de tout cela n'était encore produit.

Si quelqu'un les surprenait et qu'elle dévoilait quelque chose à ce sujet, cela ne ferait que la rendre encore plus louche.

Il était certain que Shôko en était bien consciente, mais elle ne sembla pas hésiter. Elle regardait droit devant elle, se dirigeant vers son objectif. Il n'avait toujours aucune idée de l'endroit où ils se rendaient. Mais après une minute, il devint clair que leur destination était à l'intérieur du bâtiment de l'école.

Ils contournèrent le bâtiment pour atteindre la cour, puis Shôko ouvrit la fenêtre du laboratoire de science de l'extérieur et grimpa à l'intérieur.

Rio lui avait déjà parlé de la fenêtre dont la serrure était cassée.

Portant leurs chaussures, ils se dirigèrent vers les couloirs vides.

Les lumières étaient éteintes.

Un peu de lumière se faufilait de l'extérieur, mais la lueur de l'ampoule rouge au-dessus de l'alarme incendie semblait anormalement brillante.

C'était troublant. Inhabituel. Les couloirs qu'il arpentaient tous les jours lui semblaient désormais profondément inconnus. Et la présence de Shôko à ses côtés, trois pas devant lui, ne faisait que renforcer cette impression. Une partie de lui-même était convaincue qu'il rêvait.
Il avait du mal à croire que Shôko était réelle.
Mais l'autre moitié savait que tout cela se passait réellement.

Ses sentiments ne suivaient pas. Ses émotions étaient à la traîne sur sa conscience. Trois pas derrière. Comme la distance qui les séparait.
Il pourrait la rattraper s'il essayait.
Shôko ne marchait pas si vite. Combler l'écart serait facile.
Mais Sakuta ne le fit pas. Il ne pouvait pas.

— ...

Il avait peur de la voir disparaître s'il la quittait des yeux. Il se contenta alors de suivre son rythme, les yeux rivés sur son dos.
Leurs pas résonnaient. Sakuta ne savait pas où ils allaient. Il la suivait simplement, comme un enfant suivant le joueur de flûte dans un conte de fées.

Cela ne dura pas longtemps.

Sakuta s'arrêta net.
Consciemment, mais pas par choix.
Shôko s'était arrêtée, alors lui aussi.

— Sakuta, *fit-elle en se tournant vers lui.*

Elle semblait mécontente.

— Quoi ?
— Pourquoi es-tu si loin derrière ?
— Tu m'as dit de te suivre.

Elle poussa un long soupir.

— Normalement, j'aurais pris ça pour une de tes blagues, mais es sérieux ?

Ses yeux étaient empreints d'un doux reproche. Un regard qui disait : « Reprends-toi, Sakuta. »

— J'ai encore l'impression de rêver, *marmonna-t-il*.

Une vieille excuse.

— ...

— Tu es vraiment là, Shôko ?

Ce n'était pas qu'il doutait de sa vue.

Et ce n'était pas qu'il ne croyait pas ce qu'elle avait dit. Mais cela ne suffisait pas à dissiper ses craintes. Il n'arrivait pas à se défaire de l'impression qu'elle allait disparaître en un clin d'œil. Et cela l'angoissait profondément. Il ne savait que trop bien comment les choses qui comptaient vraiment pour lui pouvaient lui échapper... et la perspective d'une nouvelle perte le terrifiait.

— Est-ce que je ne semble pas réelle ?

— ... Je ne suis pas sûr que tu le sois.

— Compris.

Ce qu'elle avait compris, il ne le savait pas.

— Vas-y, *dit Shôko en écartant les bras*. Assure-toi que je suis là.

— ...

Sans un mot, il fit un pas vers elle, puis un autre. Et il l'enlaça de ses bras, comme si c'était la chose la plus naturelle au monde.

— !

Shôko rayonna d'une surprise muette.

Sakuta n'était pas en état de réagir. Il la sentait se presser contre lui. Ses bras s'enroulaient autour de son corps mince. Elle semblait si fragile.

Mais elle n'était pas un mirage et ne disparaîtrait pas à son contact. Il pouvait sentir son poids. Elle était solide et tangible. Maintenant qu'il l'avait enlacée, il ne voulait plus jamais la lâcher.

— Il ne faut pas prendre les blagues au sérieux, *croassa-t-elle*.

— Je n'ai aucun sens de l'humour aujourd'hui.

Il prenait conscience de sa chaleur. La douceur de sa peau. Le battement régulier de son pouls... de la vie que Mai lui avait donnée.

— Ça ne te ressemble pas du tout, Sakuta.

— C'est quand même moi.

— C'est inquiétant.

— ...

— Sakuta, que faisons-nous maintenant ? *interrogea-t-elle d'une voix ferme.*

— Sauver Mai... ?

— Faux, *dit-elle avant qu'il n'eût pu terminer.*

— Faux comment ? *demanda-t-il en resserrant ses bras par réflexe.*

— Ok, Sakuta, si tu serres encore plus fort, ce sera officiellement considéré comme de la triche !

Elle prit le ton exact que l'on utilise pour gronder un petit enfant, et Sakuta finit par lâcher prise. Il recula d'un pas.

— Faux comment ? *répéta-t-il à nouveau.*

Il était vaguement conscient de paraître boudeur. Encore une fois, comme un petit enfant.

Il avait dit la seule chose qui comptait.

Ils allaient sauver Mai. Sakuta avait suivi Shôko dans ce but, pour accomplir cette seule chose.

— C'est complètement faux. Tout.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ?

Il commençait à s'échauffer un peu. Peut-être que ses émotions endormies reprenaient vie. Sakuta était légèrement surpris de découvrir qu'il en avait encore autant en lui. Mais il ne pouvait pas s'y attarder maintenant.

— Sakuta...

— ...

— Tu vas rencontrer celle que tu aimes.

— ... !

— Tu vas rendre heureuse celle que tu aimes.

— ...

Il ne pouvait pas parler. La surprise disparut rapidement. Tout ce qui restait, c'était la compréhension, qui s'infiltrait en lui comme l'eau dans une éponge.

— Et si tu n'as aucun sens de l'humour, peux-tu rendre Mai heureuse ?

— ...

Les mots de Shôko allaient droit au cœur du problème, et c'est pourquoi il ne pouvait pas répondre.

C'était ce que sauver Mai signifiait vraiment. Ce qu'il voulait vraiment faire. Cela ne se limitait pas à lui sauver la vie. Ses objectifs étaient beaucoup, beaucoup plus éloignés. Et Shôko l'avait formulé cela en des mots que même un enfant pouvait comprendre.

Alors, il ne pouvait pas perdre de temps à paniquer. Ni d'avoir peur. Il devait être calme et serein. Être prêt à tout.

C'était plus facile à dire qu'à faire. En réalité, c'était tout le contraire de la facilité.

Mais il ne pouvait pas dire que c'était impossible. Dire « *je ne peux pas* » n'était pas une option. Car il connaissait une fille qui avait réussi à le faire et qui l'avait fait avec un sourire.

Et elle se tenait juste devant lui.

Shôko était la preuve vivante que, quelle que soit la difficulté du chemin à parcourir, on pouvait s'en sortir. La chaleur de son sourire l'avait sauvé à maintes et maintes fois. Et c'est ce qu'elle fit en ce moment même.

Grâce à elle, il ne pouvait pas prétendre que c'était impossible.

— Tu es incroyable, Shôko, déclara-t-il en essayant d'afficher un sourire à la hauteur de ses attentes.

Il avait encore du mal avec ça. Les derniers jours avaient laissé ses joues aussi rigides que du béton.

Shôko prit un air amusé :

— Hahaha tu passes le test ! s'exprima-t-elle. De justesse.

— En notant sur la courbe du sourire.

— J'ai toujours été tendre avec toi. C'est nouveau ?

— Non, je le savais bien. Depuis notre première rencontre.

Le sourire de Shôko fut un peu vacillant. La Shôko dont il parlait était une autre Shôko, celle d'une autre temporalité.

Sa réaction confirmait que le futur avait bel et bien changé. Un rappel douloureux que l'avenir qui les attendait était un avenir où Mai n'existant pas. Mais cette douleur était très motivante.

— Alors, où est-ce qu'on va ?
— On y est déjà.

Shôko leva les yeux vers le panneau au-dessus d'eux. On pouvait y lire « INFIRMERIE ».

Naturellement, la salle était vide.

Les lampes fluorescentes étaient éteintes. Ils durent se fier aux lumières des voitures sur la route 134, aux lampadaires, aux lumières des maisons et à la faible lueur de la lune.

— Pourquoi ici ? *demanda-t-il*.

Shôko faisait le tour du bureau, explorant. À un moment donné, elle jeta un coup d'œil dans une vitrine remplie de fournitures médicales.

— Ce que nous faisons nécessite un lit.
— ...
— Ah ! Ton esprit a pensé à quelque chose de macabre ? *le taquina-t-elle avec un sourire malicieux*.

Elle s'approcha du lit.

— Pas vraiment d'humeur... *marmonna Sakuta*.
— Ce n'est pas drôle ! *répondit Shôko, sans vraiment le vouloir*.

Elle s'assit sur le lit. Et posa les boissons qu'elle avait achetées au magasin sur la table de chevet. Puis elle sortit des gobelets en papier et versa la boisson dans deux verres.

Sakuta restait toujours immobile au milieu de la pièce, elle lui fit signe en tapotant le lit à côté d'elle.

C'était une invitation évidente à s'asseoir.

— Le lit n'est pas la machine à remonter le temps, n'est-ce pas ? *demandait-il en s'asseyant à côté d'elle.*

— Tu es enfin redevenu toi-même, *dit-elle en riant*. Non, ce n'est pas le cas. Malheureusement, il n'y a pas de machine à remonter le temps.

Elle lui tendit un gobelet en papier. Il avait beaucoup couru et pleuré, il avait donc très soif. Il accepta la boisson et la but d'un trait. Il goûta la prune, accompagnée d'une sensation de brûlure.

— ?! Shôko, c'est...

— Un soda à la prune pour adultes, *dit Shôko en souriant*.

Elle cacha la canette vide dans le sac en plastique. Il ne vit pas la nécessité d'insister. Il l'avait déjà avalée et, compte tenu des circonstances, ce n'était guère plus qu'une farce inoffensive. Sakuta avait des choses bien plus importantes à penser. Il avait tant de choses à demander. Il commençait enfin à se calmer. Ils devraient probablement aborder le vif du sujet.

— Alors, comment puis-je aller dans le passé ?

S'il voulait accomplir quelque chose, il devait d'abord régler ce problème. Il ne pouvait pas sauver Mai ou la rendre heureuse sans d'abord remonter le temps.

— Le passé est toujours juste à nos côtés.

— ...

— Par ci, et par là, *désigna Shôko en pointant du doigt*.

Pas spécifiquement en particulier. Mais Rio lui avait déjà dit quelque chose de très similaire auparavant, alors il ne l'avait pas remis en question.

— Mais en général, on ne peut pas le voir ou le toucher, *ajouta-t-elle*.

— Je peux te voir et te toucher, Shôko.

Elle laissa passer cela sans commentaire.

— Normalement, c'est tout ce que nous pouvons faire pour percevoir le présent. Nous ne réalisons pas que le passé et le futur sont tout autour de nous.

— ...

— Et il est difficile de voir quelque chose dont on ne remarque pas la présence.

Mais c'était précisément ce que faisait Shôko. Elle l'avait fait tant de fois auparavant.

— Mais tu le sais déjà, Sakuta. Tu sais que le passé et le présent ne sont jamais loin, et que je viens du futur.

Il le savait. Il connaissait tout cela. Mais le simple fait de le savoir ne permettrait pas de voyager dans le temps. Sinon, n'importe qui connaissant la vérité pourrait le faire.

— Tout ça est spécifique à toi, n'est-ce pas ? *dit-il*. Le Syndrome de l'Adolescence rend tout ça possible.

C'était la base de tout cela.

Shôko avait rejeté le futur, et son Syndrome de l'Adolescence lui avait, ironiquement, permis d'atteindre ce futur. Son désir de ne jamais grandir avait ralenti le monde qu'elle percevait.

Mais en termes de relativité, le temps était d'autant plus lent que l'on va vite et par conséquent, la Shôko qui ne voulait pas grandir avait grandi plus vite que la Shôko qui voulait grandir.

— C'est vrai. Je pense que c'est exact. Mais même ainsi... cela n'explique pas pourquoi je suis ici.

— Ça ne l'explique pas ?

— La petite moi a développé le Syndrome de l'Adolescence à cause de ses peurs pour l'avenir. Après tout, elle était physiquement incapable de grandir sans une greffe du cœur.

Ses yeux étaient fixés sur lui, lui disant quelque chose.

— Alors... la toi de maintenant, est-ce qu'elle a déjà eu son opération ? *demandait-il*.

Si c'était vrai, alors elle avait raison. Il n'était pas logique que la future Shôko d'être ici à ce moment précis.

— Oui, elle l'a eue.

Ses yeux le confirmèrent. Elle parla lentement, comme si elle essayait de lui faire comprendre.

— Après l'opération, je me suis réveillée... le matin du vingt-sept décembre.

— ...

Il n'avait pas besoin de regarder l'horloge. C'était déjà le 28 décembre. Et c'était après le coucher du soleil. Les craintes de la petite Shôko pour l'avenir auraient dû être résolues avec le succès de sa transplantation. La cause sous-jacente de son Syndrome de l'Adolescence aurait dû être éliminée.

— Alors pourquoi tu es là ?

Si la petite Shôko n'était plus atteinte du Syndrome de l'Adolescence, la logique dictait que la grande Shôko ne devrait être plus là. Pourtant, c'est bien le cas.

— Je crois que ce que toi et moi percevons comme « le présent » est en fait « le futur ».

— ...

Il lui fallut du temps pour comprendre ce qu'elle avançait.

— En ce moment, toi et moi sommes dans le futur, *lâcha Shôko*. Nous sommes peut-être en train de parler, mais nous ne sommes pas dans le présent.

— Ce n'est pas possible...

— Et la cause de tout ça... c'est toi, Sakuta.

Incapable de comprendre cela, il la regarda bouche bée.

— ... Shôko, que... ?

Cela devait sûrement s'agir d'une blague de mauvais goût. Mais Shôko avait l'air totalement sérieuse.

Aucun signe de ses taquineries habituelles. Elle soutenait son regard et parla patiemment.

— Ça ne te dit rien ?

— ... Comment ça se peut...

Il s'interrompit. Nier tout ça aurait dû être facile. Mais ce n'était pas le cas actuellement. Peut-être qu'une partie de lui le savait déjà.

— Comme la petite moi, une partie de toi rejette l'avenir.

Il n'y avait qu'une seule raison qui pourrait le faire.
Et Shôko l'y conduisait doucement.

La lueur de la réponse brilla devant lui.
Loin devant.

Au plus profond de son cœur.
Il plissa les yeux et tout ceci commençait à prendre forme.
Elle avait raison.

Il avait rejeté l'avenir.
De toutes ses forces.

Il savait exactement quand.
À l'instant où il avait appris que c'était son cœur dans la grande Shôko.
Et quand Mai l'avait découvert...

_____ *Choisis un futur avec moi.*

Quand elle avait dit ça...

_____ *Reste avec moi.*

Quand elle s'était effondrée en larmes dans la gare.

_____ *Je veux vivre.*

Quand il parlait à la grande Shôko et qu'il laissa la vague d'émotions prendre le dessus.

Sakuta avait espéré que le 24 décembre, le jour fatidique, n'arriverait jamais. Il savait qu'il devait trouver une réponse, mais pendant tout ce temps, il avait lutté contre sa propre réticence à le faire.

Il avait essayé de faire face à la partie de lui qui refusait de faire un choix, et il pensait y être parvenu... mais ce n'était manifestement pas le cas.

Et si c'était la cause qui l'avait conduit à manifester les mêmes symptômes du Syndrome de l'Adolescence que Shôko...

— ...
— Tu as compris maintenant ?
— ...

Il ne dit rien. Sa dernière once de raison rejettait l'idée de s'exposer ainsi.

— Je comprends que tu ne veuilles pas l'admettre, mais nous allons avoir besoin de toi. Tu dois faire face à ta faiblesse intérieure, la partie de toi qui a rejeté ce que l'avenir lui réservait.

— Shôko.

— Croire en cette faiblesse est le premier pas pour admettre que l'on est dans le futur. Et si c'est le futur, alors tu peux revenir au présent. Revenir en arrière et sauver Mai.

—

Il prit une profonde inspiration.

Il regarda la tasse vide.

Admettre sa propre faiblesse.

En se remémorant ces mots, il se mit à rire. Enfin, c'était plutôt une respiration sifflante.

— Sakuta ?
— Cette partie-là est facile.

Il ne faisait pas semblant, ne mentait pas, ne plaisantait pas. Il le pensait vraiment. Il l'avait trouvé en lui-même. Il s'imagina s'accrocher au fond de la tasse.

— Impossible que je sois d'accord avec tout ça. Il est bien plus logique de penser que ça m'a poussé dans mes retranchements.

Cette idée était beaucoup plus convaincante. Il pensait qu'il gérait les choses mieux qu'il ne le pensait, et le fait d'apprendre que ce n'était pas le cas le soulageait un peu.

— Ce côté de toi, c'est vraiment quelque chose, Sakuta.
— Tu es bien placée pour dire ça, Shôko, *dit-il en riant*. Mais comment je peux revenir au présent exactement ?

— Le bon sens veut que tout ce que l'on voit soit le présent. Tant que tu es prisonnier de cette idée, tu ne peux pas voyager vers d'autres époques, aussi proches soient-elles.

— Alors... on abandonne toute logique ?

— Tu dois te débarrasser de toute logique ou raisonnement qui tente de limiter ta perception du « ici et maintenant ».

— Maintenant, tu parles comme Futaba.

— Eh bien, oui, j'ai tout cela d'elle. *Shôko bomba sa poitrine avec fierté.* C'est Futaba du futur qui a émis cette hypothèse.

— Donc, même dans le futur, elle propose des consultations sur le Syndrome de l'Adolescence ?

C'était une idée hilarante. Il l'adorait.

— Ok, alors comment je me débarrasse de la logique ?

Il pensait que le bon sens s'accrochait à le collerait à la peau, qu'il y pensait inconsciemment ou non. Ce n'était pas comme s'il été possible d'appuyer sur un interrupteur dans son esprit pour s'en débarrasser. Croire que le passé et l'avenir sont constamment à portée de main allait à l'encontre de tout bon sens et semblait intrinsèquement impossible.

— Je te l'ai déjà dit.

Clairement, elle voulait qu'il réfléchît par lui-même. Elle devait faire référence au moment où ils avaient atteint l'infirmerie. Ils n'avaient pas vraiment beaucoup parlé avant d'arriver ici.

Qu'avait-elle dit exactement ? Il essaya de se souvenir.

— ...

Son cerveau était encore engourdi, mais la première chose qui lui vint à l'esprit ressemblait à une blague.

— Tu veux dire... dormir ?

— Exactement ! Le meilleur moyen d'abandonner le bon sens est de le faire dans un rêve.

— D'où l'infirmerie.

Il regarda le lit en dessous de lui. C'était bien le seul endroit de l'école à en avoir un.

— Mais... Shôko...

— Pas de mais !

Elle lui agita l'index. Sakuta secoua la tête et continua.

— Même si je peux remonter le temps...

S'il sauvait Mai, cela signifiait très probablement que Shôko n'aurait pas d'avenir. Le fait que Mai eut pu remplacer Sakuta en tant que donneur était déjà astronomiquement improbable. Un avenir dans lequel il aurait sauvé Mai de l'accident et y aurait survécu lui-même... comment Shôko s'en sortirait-elle dans ce scénario ?

Il voulait dire tout cela à voix haute, mais il n'avait pas pu.

Shôko ne le lui permettait pas.

Elle tendit la main et lui pinça la joue.

— Pas de mais.

— ...

— Tu ne peux pas te dégonfler maintenant !

Elle le réprimandait à nouveau. Les lèvres serrées. Mais ses yeux étaient rivés sur autre chose : sa main gauche, qui lui pinçait la joue. L'éclat de son doigt. Une simple bague en argent. Toute son attention s'était immédiatement portée dessus.

— Oh ! s'exclama Shôko, remarquant son regard.

Elle retira rapidement sa main et mit son autre main par-dessus, la cachant presque. Ses doigts touchèrent la bague. Elle la fit tourner sur place, comme pour se rappeler ce qu'elle ressentait.

La grande Shôko était apparue plusieurs fois auparavant, mais jamais avec une bague. Mais la Shôko du futur où il avait survécu ? Elle en avait une. La signification de cela ne lui échappait pas. Et bien sûr, s'il changeait les choses maintenant, ce futur changerait également. Tout comme cette Shôko avait le cœur de Mai au lieu du sien.

— Ta bague...

— J'ai toujours voulu me marier à l'université.

Elle sourit, comme si elle essayait de dissimuler un moment gênant. Et ce sourire trahissait le bonheur de sa vie, comme la chaleur du soleil de printemps. Mais derrière, il percevait une note de tristesse.

— Ce que je veux, Sakuta, *dit-elle en regardant l'océan par la fenêtre*, c'est que celui que j'aime soit heureux. Je veux le voir sourire. Même si ce n'est pas pour moi.

— ... Shôko.

À son nom, elle se retourna et lui sourit de nouveau.

— Je suis très persévérante.

— ...

— Jusqu'à ce que tu sois heureux, je reviendrai de n'importe quel futur pour t'aider. Peu importe le nombre de fois qu'il faudra le faire.

Derrière ce sourire espiègle se cachait de la détermination. Elle n'était pas dominante, mais elle dégageait une force indéniable. Une force qui transparaissait à travers ses paroles et son attitude.

— Alors arrête de résister et sois heureux.

Quelle phrase impitoyable. Mais en même temps, c'était Shôko tout craché.

— ...

— ...

Il y eut un bref silence, ponctué par le bruit des voitures qui passaient sur la Route 134. Il n'avait jamais remarqué ce son lorsque l'école était ouverte, mais en l'absence d'autres bruits, cela attirait sûrement son attention.

— Shôko, *dit-il en se décidant*.

— Quoi, Sakuta ?

Elle lui donna l'espace dont il avait besoin. Alors il n'hésita pas à dire le reste.

— Je rendrai Mai heureuse.

Les mots sortirent facilement.

— Oui, j'en suis sûre.

— ...

— Seul toi le peux.

— Il y a quelque chose que je dois te dire.

— ...

À ce moment-là, Shôko secoua la tête. Ses yeux indiquaient que ce n'était pas nécessaire.

Mais Sakuta n'allait pas se laisser dissuader.

Shôko lui avait fait réaliser quelque chose.

Et il avait pris sa décision en conséquence.

Alors, il se devait d'expliquer sa décision à Shôko.

Remonter le temps ne lui apporterait que ce temps-là. Il trouverait peut-être un moyen d'empêcher Mai de se faire renverser par cette camionnette, mais s'il y parvenait, Shôko perdrait son donneur.

Et s'il voulait rendre Mai heureuse, Sakuta ne devait pas non plus se faire renverser par une camionnette. Perdre Mai lui avait fait prendre conscience du chagrin que sa propre mort lui infligerait.

Et il ne pouvait pas lui faire ça.

Il devait donc le dire.

— Je t'ordonne de vivre, Shôko.

Sa voix calme remplissait l'infirmérie.

— Du fond du cœur, j'espère que Makinohara recevra la greffe dont elle a besoin.

— D'accord.

— Je prie pour toi.

Un peu à la fois.

— Je fais un vœu sur chaque étoile.

Il lui dit ce qu'il ressentait vraiment.

— Je sais, *dit-elle*.

— Mais je ne suis pas médecin.

— ...

— Et je n'ai pas de capacités ou de pouvoirs spéciaux.

— ...

— Je ne suis qu'un lycéen.

— Tu as beaucoup plus de cran que la plupart d'entre eux.

Un petit rire lui échappa. Il pensa que cela facilitait un peu la tâche à tous les deux. Mais quand il eut fini, il poursuivit. Il mettait tous ses sentiments en mots.

— C'est tout ce que je peux faire pour rendre Mai heureuse.

— ...

— Et je n'ai même pas pu faire ça correctement.

Il s'interrompit, les émotions étouffant sa voix. Il sentait les larmes lui monter aux yeux, mais il ne lui semblait pas correct de pleurer devant Shôko. Alors il les repoussa. Il leva les yeux, attendant que la chaleur derrière son nez disparaîsse. Il resta ainsi pendant une bonne dizaine de secondes.

— Alors, *ajouta-t-il*. Cela ne signifie qu'une chose, Shôko.

— Oui.

— Je ne peux rien faire pour toi.

Il la regarda droit dans les yeux en disant cela.

C'était le chemin qu'il avait choisi.

Peut-être que certains diraient que c'était un choix égoïste.

Peut-être que certains l'accuseraient d'avoir commis une erreur.

Peut-être que certains maudiraient son manque de morale.

Mais Sakuta était d'accord avec tout cela.

Égoïste, erroné ou immoral, ça lui allait très bien.

S'il pouvait rendre Mai heureuse, cela en valait la peine.

— Sakuta, c'est ainsi que ça devrait être.

Elle arborait son sourire habituel. Il n'y avait juste une seule différence : ce sourire sans faille était humide de larmes.

— ... Shôko ?

— Mmh... ?

Elle venait juste de s'en apercevoir.

— Pourquoi... je suis... ?

Elle essuya ses larmes avec ses doigts.

— J'avais juré de ne pas...

— ...

— Je suppose que l'entendre à haute voix... m'a quand même beaucoup touchée.

Shôko s'excusa, apparemment consternée par ses larmes.

Elle insistait sur le fait qu'elle allait bien, comme si elle s'inquiétait de la façon dont il allait le prendre. Elle n'a jamais eu l'air triste. Juste un peu gênée par ses pleurs.

Elle essayait de jouer les dures pour lui, et il avait eu envie de dire quelque chose, de lui dire ce qu'il ressentait.

— ...

Il ouvrit la bouche pour le faire, mais ne dit finalement rien de plus. Il ne pouvait rien faire d'autre pour elle.

Il avait déjà dit tout ce qu'il avait à dire. Il ravala donc ses excuses et sa gratitude et se contenta de regarder, attendant que Shôko s'en remît.

Les larmes sur ses doigts scintillaient au clair de lune.

La bague en argent brillait à son annulaire gauche.

— Une dernière chose, *dit Sakuta, malgré lui.*

— Oui ?

— Quand tu retourneras dans le futur, transmet un message au futur moi.

— ...

— Dis-lui : « Fait de ton adorable mariée la personne la plus heureuse du monde ».

— ... !

L'espace d'un instant, Shôko fut prise au dépourvu. Cela lui disait tout. Il s'en était douté, mais maintenant il en était sûr. Il ne parlait pas à Shôko Makino hara. Il parlait à Shôko Azusagawa.

— ... Je m'assurerai qu'il l'entende, *dit Shôko, souriant doucement à travers ses larmes.*

Elles coulaient sur ses joues, et elle n'essayait plus de les essuyer. Cette fois, c'étaient des larmes de joie.

Shôko se leva.

— Il est temps de t'allonger, Sakuta.

Pour remonter le temps, il devait renoncer au bon sens. Et cela ne pouvait se faire qu'en rêve. C'est ce qu'elle venait de lui expliquer.

— Depuis que c'est arrivé... je n'ai jamais été sûr d'être réveillé ou non.

Il n'était pas sûr de s'endormir.

— J'ai peur que...

Mais un bâillement l'interrompit.
Ses paupières étaient lourdes.

— Tu vas t'en sortir, *annonça Shôko.*

Il leva les yeux vers elle.

— Comment peux-tu... ?

Shôko devenait floue. Sakuta avait l'impression d'avoir bafouillé ses mots. Ce n'était pas normal.

— Il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

Sa voix semblait lointaine. Elle était juste à côté de lui, mais elle n'en avait pas l'air.

— Shôko... ?

— Je me suis assuré de doser ta boisson.

Elle tenait dans sa main un paquet de somnifères.

— Oh... d'accord... ça explique tout...

Ses yeux se fermèrent et le monde s'assombrit.

— Bonne nuit, Sakuta.

Ayant l'impression que cela lui était déjà arrivé, Sakuta sentit son esprit dériver vers le monde des rêves.

— *D'abord, cherche quelqu'un qui peut te trouver.*

Réfléchissant à la signification des dernières paroles de Shôko, Sakuta entreprit un voyage à travers le temps.

Chapitre



2

Avant que la neige ne s'arrête

Chapitre 2 : Avant que la neige ne s'arrête

1

Un vent glacial passait sur ses joues.

Une brise d'hiver qui portait le léger parfum de la mer.

Cet air froid ramena Sakuta à la conscience.

— ...

Ses yeux s'ouvrirent brusquement.

La première chose qu'il vit fut un plafond blanc. Un blanc à motifs, avec des marques grises éparses ici et là. Il le reconnut comme étant le plafond de l'école, mais il ne l'avait jamais regardé en étant allongé sur le dos auparavant, donc l'expérience lui semblait nouvelle.

Il était allongé sur le lit de l'infirmerie.

Il se redressa lentement. Le lit grinça sous lui, comme le cri d'une bête sauvage.

Attiré par le courant d'air froid, Sakuta écarta les rideaux et regarda dehors.

— ...

Le spectacle qui l'accueillit le fit s'arrêter net.

Il y avait de la neige dehors. Depuis l'école, il pouvait voir la neige tomber sur les eaux de Shichirigahama. Tombant doucement mais abondamment.

Le ciel était couvert de lourds nuages, sans aucun signe de soleil.

Les yeux de Sakuta vagabondaient, cherchant, jusqu'à ce qu'il repérât une étagère près du lit. Il y avait une horloge numérique dessus.

L'affichage indiquait : 13h25.

Ainsi que la date : 24 décembre.

— Je suis... vraiment de retour ?

Il n'en avait jamais douté. Ce n'était pas qu'il n'y avait pas cru. Naturellement, c'était ce qu'il avait voulu du fond du cœur.

Mais maintenant que cela se produisait réellement, il ne pouvait s'empêcher d'être stupéfait. En même temps, sous le choc de ce moment, une conviction grandissait. Il avait l'impression que l'air froid sur sa peau en était la cause.

Il se souvenait de ce froid.

Le souvenir s'était gravé dans ses os.

L'air glacial, chargé de neige.

L'air qu'il avait ressenti ce jour-là. Ce jour du 24 décembre.

La blancheur de la neige faisait mal à sa poitrine. La vue du sang de Mai tachant cette neige était encore gravée sur ses paupières.

Mentalement, il savait que cela se trouvait dans le futur, mais une vague de panique montait de la plante de ses pieds, qui s'enroulait autour de son

corps, le laissant à peine capable de respirer. Il avait l'impression de décoller du sol.

Il était rassuré d'être revenu avant l'accident.

Mais cela apportait du stress, cette fois-ci, il ne pouvait vraiment pas échouer. Il devait empêcher Mai de se faire heurter par cette camionnette glissante. Et ce besoin le paralysait.

Alors, il regarda l'horloge de nouveau.

13h28.

— J'avais raison sur l'heure.

Sakuta était sûr qu'il reviendrait à ce moment précis. C'était quand il était à l'hôpital. L'hôpital de Shôko.

Et sa mère avait arrangé pour qu'il vît la petite Shôko en soins intensifs.

Il se souvenait l'avoir regardée à travers la vitre. Une salle propre, remplie du bourdonnement des machines. Un lit entouré d'appareils médicaux. Une jeune Shôko dormait là-dessus et s'accrochait désespérément à la vie.

Sakuta n'était là que depuis cinq minutes.

Il ne se souvenait pas vraiment d'être parti. Le prochain souvenir réel qu'il avait était de ce soir-là.

Il était resté assis immobile sur une chaise à l'hôpital, incapable de décider quoi faire. Il voulait un avenir avec Mai et voulait que Shôko en ait un aussi, mais il n'y avait aucun moyen d'avoir les deux, alors il avait simplement cessé de penser complètement.

S'il avait manifesté le Syndrome de la Puberté à un moment donné, c'était sûrement à ce moment-là. Rien d'autre n'avait de sens. Et tout cela avait conduit Sakuta à remonter dans le temps.

— La neige s'accumule vraiment...

Une voix résonna dans le bureau. Ce n'était pas celle de Sakuta. Une voix de femme venait de quelque part à proximité.

L'infirmière se tenait près d'une fenêtre ouverte. Une femme d'une trentaine d'années vêtue d'une blouse blanche. Elle était à seulement trois mètres de lui.

— Je vais devoir laisser ma voiture, *dit-elle en fermant la fenêtre.*

Puis ses yeux se tournèrent vers lui.

— ...

Sakuta se raidit instinctivement. Il n'avait aucune idée de combien de temps il avait dormi ici. Ou de sa perception des événements. S'il était juste apparu sur le lit sans qu'elle le sût, elle pourrait paniquer.

Il lui faudrait une bonne explication. Il ne pouvait pas très bien lui dire qu'il venait du futur. Elle ne croirait jamais cela. Il serait inquiet si elle y croyait.

Le mieux était d'attendre et de voir comment elle réagirait. S'il devait inventer une explication, il valait mieux suivre son exemple.

Mais ses plans tombèrent à l'eau.

— ...

L'infirmière ne dit aucun mot.

Sakuta était à quelques mètres à peine, mais elle ne semblait même pas le remarquer.

— ...?

Cela ne semblait pas si étrange au début. Mais lorsqu'elle se déplaça pour s'assurer que toutes les fenêtres étaient verrouillées, elle se rapprocha beaucoup plus, et ses inquiétudes montèrent.

Elle se tenait juste à côté de lui et tendait la main vers le verrou de la fenêtre. Elle devait presque le frôler pour y accéder. Puis elle passa une seconde fois tout près de lui, retournant à son bureau et au radiateur.

C'était clairement bizarre. Son absence totale de réaction n'était pas normale.

— Infirmière ? *formula-t-il, abandonnant le silence.*

— ...

Elle ne semblait pas l'entendre du tout. Elle écrivait quelque chose dans le journal de bord du bureau.

— Infirmière ! *s'écria-t-il.*

Il essaya à nouveau, plus fort. Cela résonnait dans la pièce.

— ...

Mais elle ne se tourna toujours pas vers lui.

Il ne semblait pas qu'elle l'ignorait. Tout indiquait qu'elle ne pouvait vraiment pas l'entendre. Il s'approcha et mit sa main sur son épaule et l'appelait de nouveau.

Elle ne le vit toujours pas. Ne se tourna pas vers lui et ne répondit pas du tout. Elle ne sembla pas sentir le poids de sa main sur son épaule.

— Qu'est-ce que... ?

Cette vague de surprise venait de ses propres sensations. Sa main reposait sur l'épaule de l'infirmière, mais il ne pouvait pas la sentir. Ni la texture de sa blouse blanche, ni la chaleur de son corps, ni la douceur de sa peau en dessous.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il essaya de quitter le bureau pour comprendre.

Et juste à ce moment-là, la porte s'ouvrit.

— Infirmière, il s'est coincé un doigt.

C'était son ami Yuuma Kunimi. Il portait un short et un t-shirt malgré la neige. Cela devait être pour l'entraînement de basket. Il était avec un garçon plus jeune qui tenait son doigt.

— Kunimi ! *s'exclama Sakuta.*

— Mettons une compresse sur ça, *dit l'infirmière.* Asseyez-vous.

Yuuma ne réagit pas non plus. Personne ne le fit.

Ce n'était pas seulement l'infirmière qui ne pouvait pas voir Sakuta.

Ni Yuuma ni son coéquipier ne pouvaient entendre la voix de Sakuta.

Personne ne pouvait le voir.

Personne ne pouvait l'entendre.

Personne ne remarquait son toucher.

Sakuta était vraiment en difficulté ici.

Pourquoi cela lui arrivait-il ?

Tandis qu'il cherchait des réponses, ses yeux se tournèrent vers la fenêtre.

— ... ?

C'est alors qu'il découvrit que quelque chose d'autre n'allait pas.

Chaque fois que Yuuma ou l'infirmière bougeaient, leurs reflets bougeaient également. Mais pas Sakuta.

Sakuta n'avait pas de reflet du tout.

Il se leva et se toucha. Il pouvait se voir. Voir et toucher. Il pouvait sentir son propre corps.

Mais personne d'autre ici ne l'avait remarqué. Si c'était le cas, au moins l'un d'eux aurait dit : « *Qu'est-ce que tu fais ?* » Il se comportait assez bizarrement pour le justifier.

Confronté à ce dilemme, deux pensées lui vinrent à l'esprit.

Premièrement, juste avant qu'il ne revînt... Les mots que Shôko avait dit alors qu'il dérivait :

— *D'abord, cherche quelqu'un qui peut te trouver.*

Il n'avait aucune idée de ce qu'elle voulait dire par là ou pourquoi elle l'avait dit. Mais maintenant, il pouvait en toute sécurité supposer qu'elle faisait référence à cela.

Deuxièmement, les événements mémorables du printemps dernier. Mai, le dernier jour de la Golden Week, le jour où il avait rencontré une *bunny girl* sauvage.

L'incident qui l'avait rapproché de Mai, et celui causé par le Syndrome de l'Adolescence de Mai. Elle portait un costume de *bunny girl* parce que personne d'autre ne pouvait la percevoir, exactement comme Sakuta maintenant.

Rio l'avait aidé à l'époque. Comment l'avait-elle expliqué ? Il tira sur le fil de ses souvenirs. La première chose dont il se souvenait était le chat à moitié mort, à moitié vivant dans une boîte. Le chat de Schrödinger.

Il se souvenait d'une chose étrange concernant la survie du chat, qui n'était déterminée que lorsqu'on ouvrait la boîte pour vérifier. Apparemment, à un niveau quantique, microscopique, les particules existaient de manière probabiliste, et leurs positions exactes dans l'espace n'étaient pas fixées. Et la seule façon de déterminer leurs emplacements était de les observer.

Cela semblait parfaitement décrire l'état actuel de Sakuta. À moitié dans le futur et à moitié dans le présent, n'existant qu'en termes de probabilité. Jusqu'à ce que quelqu'un le détectât, il n'existerait pas réellement dans cette chronologie. C'était en tout cas l'application la plus probable du concept.

Il avait l'impression de maîtriser les choses maintenant. Mais qui exactement serait capable de le détecter ? Ce n'était certainement pas l'infirmière ou même son ami ici. Aucun des deux ne pouvait le voir.

— Yo, Kunimi ! *tenta-t-il à nouveau, juste pour être sûr.* Je vais rentrer.

Yuuma n'avait clairement aucune idée que Sakuta était là. Il ne lui jeta même pas un coup d'œil. Ce n'est pas comme s'il choisissait consciemment de l'ignorer, non plus. Le secouer par les épaules et le secouer ne servit à rien.

Rien de ce que Sakuta faisait ne passait. Et rien de ce que Yuuma faisait n'affectait Sakuta.

Yuuma quitta simplement la pièce comme si rien ne s'était passé. Il n'y avait pas de raison de rester ici.

Sakuta suivit son ami dans le couloir. Yuuma se dirigea vers le gymnase, mais Sakuta prit l'autre direction. À travers les couloirs sombres et silencieux, les cours étaient terminés pour la journée. Personne ne se retournait pour crier : « Pas de course dans les couloirs ! »

Ce n'était qu'une course d'une centaine de mètres.

Probablement ne prenait qu'une douzaine de secondes environ. Il s'arrêta devant la salle de sciences.

— Futaba ! *cria-t-il en poussant la porte.*

Il espérait voir un regard de mépris. Que Rio se retourna et lui lança un regard méprisant brièvement, pour aussitôt retourner à son expérience. Puis soupirer et dire : « Encore des ennuis ? »

Mais aucun de ces souhaits ne se réalisa.

— ...

Le seul son dans la salle de sciences était le clapotis de l'eau dans un bécher.

Avec cette neige, il n'y avait personne dans la cour. Pas de cris des équipes de baseball ou de soccer.

Mais les lumières de la pièce étaient allumées, alors Sakuta entra et ferma la porte derrière lui. Il eut l'impression que l'ambiance devenait encore plus calme. Il entendit quelque chose dans le silence. Un autre son, quelque part dans la pièce.

Il s'approcha de la table d'expérience près du tableau noir et mit le couvercle sur la lampe à alcool, éteignant la flamme. L'eau bouillante se calma et ne laissait que le bruit de la respiration lente de quelqu'un.

Rio dormait profondément sur la table. Pendant qu'elle utilisait ses bras comme oreiller, sa tête penchée doucement sur le côté. Il ne pouvait voir que la moitié de son visage.

Elle avait l'air fatigué. Il y avait des traces de larmes sur ses joues. Il savait exactement pourquoi. La réponse était sur le tableau devant lui, derrière Rio.

Une formule compliquée et un graphique mystérieux. Les noms Azusagawa et Shôko et les mots présent et futur.

Elle avait clairement effacé et recommencé encore et encore. Il y avait une tonne de marques à moitié effacées sur le tableau, et il était beaucoup plus clair que sa teinte habituelle, vert foncé. Et il y avait un énorme X à travers la théorie de travail qu'elle avait là maintenant.

Éparpillés sur la table autour d'elle se trouvaient des livres de l'école et des bibliothèques publiques.

— ...

Cela lui coupa le souffle.

Ce n'était pas pour l'une des expériences du club de Rio.

Elle avait cherché une issue.

Elle essayait de trouver un moyen de sauver à la fois Sakuta et Shôko.

Elle devait travailler là-dessus depuis qu'elle avait appris que c'était le cœur de Sakuta à l'intérieur de la grande Shôko. Elle avait probablement passé des jours sans beaucoup dormir et travaillait sur le problème.

Sakuta avait été trop concentré sur son propre désordre pour même remarquer à quel point Rio travaillait dur. Elle souffrait aussi et luttait contre le destin avec lui. Et refusait d'abandonner jusqu'à ce qu'elle fût trop fatiguée pour attendre son café.

Néanmoins, elle n'avait pas trouvé la réponse qu'elle voulait.

— Merci, Futaba.

Il contourna derrière elle et trouva son manteau près de son sac. Il le lui mit sur les épaules.

— ...

Elle ne se réveilla pas. Si cela avait suffi à la réveiller et à la faire remarquer, elle l'aurait fait quand il était entré.

Quand il posa sa main sur l'épaule de Rio, il ne ressentit rien. Pendant qu'il la touchait, toutes les sensations disparurent de son corps. Pas seulement le toucher, mais aussi son sens de la taille, de la chaleur et du poids de son corps. Tout disparu.

— Même pas le droit de s'amuser alors qu'on est un homme invisible.

Il ne parlait à personne en particulier. C'était juste une plainte à propos de toute cette fichue situation. Le commentaire fugace était formulé dans l'espoir que dire quelque chose empêcherait la montée de la panique.

Sakuta devait trouver un moyen de se faire percevoir par quelqu'un. Et comme il ne pouvait pas demander l'aide de Rio, il devrait le faire seul.

Son regard se posa sur le sac de Rio. Et sur le téléphone dans la poche de celui-ci.

— Je vais emprunter ça une seconde, *dit-il machinalement*.

Il commença à composer un numéro, mais son doigt se mit soudain à trembler.

Ces onze chiffres étaient le numéro de portable de Mai. S'il appuyait sur le bouton d'appel, il pourrait entendre sa voix. L'anticipation le submergea et envoyait des tremblements de la tête jusqu'aux orteils.

Il parvint à appuyer sur le bouton et à porter le téléphone à son oreille.

— ... ?

Il ne fallut pas longtemps pour réaliser que quelque chose n'allait pas.

Il n'entendait rien.

Il vérifia l'écran. L'appareil montrait un appel en cours.

Mais lorsqu'il le porta à son oreille, il n'y avait aucun son de sonnerie, aucune voix à l'autre bout. Aucun léger grésillement d'un appel décroché.

Il composa de nouveau.

— ...

Même résultat.

Il essaya un autre numéro. Celui de l'appartement qu'il partageait avec sa sœur, Kaede. Une ligne fixe.

La grande Shôko était avec eux. Elle aurait dû être là. Elle venait du futur, donc il espérait qu'elle pourrait le voir et l'entendre. Il avait beaucoup d'espoirs placés dans cet appel.

Mais tout comme le numéro de Mai, ça ne sonnait même pas. L'appel ne se connectait pas. Peu importe le nombre de fois qu'il essayait, le résultat restait le même.

— Bon, donc les téléphones ne sont pas une option.

Il ouvrit la liste de contacts de Futaba, cherchant l'entrée de Mai. Il savait que Mai et Rio s'envoyaient parfois des mails, et il trouva son adresse répertoriée sous : « Sakurajima-senpai. » Il tapota : « C'est Sakuta », et appuya sur envoyer.

— ...

Il n'y eut aucune réponse. Le téléphone ne bougea pas du tout.

La logique lui faisait défaut ici, mais il était clair que sa voix et ses mots ne parvenaient à personne. Il était contraint d'accepter cela comme un fait même s'il ne comprenait pas pourquoi.

Peut-être était-il vraiment le chat dans la boîte.

Le couvercle était fermement fermé et verrouillé. Frapper contre les parois n'accomplissait rien. Aucune vibration ou aucun son ne parvenait au monde extérieur.

Il n'avait aucun moyen de dire à quiconque qu'il existait. Tout ce qu'il pouvait faire était d'attendre que quelqu'un ouvre la boîte.

Il avait l'impression que Mai aurait une clé. Il n'y avait pas de véritable base pour lui faire croire ça, bien sûr. Juste la foi qu'elle serait capable de détecter sa présence.

Mais Mai n'était pas là. Le 24 décembre, elle était dans un studio en ville, tournant des scènes intérieures pour son film. Et Sakuta n'avait aucune idée où se trouvait ce studio.

Si les téléphones et les mails étaient exclus de l'équation, il n'avait aucun moyen de lui demander lui-même.

— Donc je suis dans de beaux draps, hein ?

Sakuta pensa que c'était une évaluation calme et précise de sa situation.

Le seul moment et endroit où il était sûr de pouvoir rencontrer Mai était juste avant l'accident. Il savait avec certitude qu'elle serait là devant le pont Benten à six heures. Pour sauver le Sakuta de cette ligne temporelle...

— ... Mais ce n'est pas une option non plus.

C'était trop incertain. Même s'il parvenait à trouver Mai dans la foule de Noël, que se passerait-il si elle ne pouvait pas le voir ? Il ne pouvait pas laisser les choses au dernier moment.

Et pire encore, s'il intervenait pour la sauver à ce moment-là, il n'y aurait rien pour arrêter le Sakuta de cette ligne temporelle, le Sakuta du présent.

D'après ce que Rio lui avait dit auparavant, la façon dont fonctionnaient les choses de quantiques signifiait que le Sakuta du futur et le Sakuta du présent ne se rencontreraient jamais.

En d'autres termes, lui, le Sakuta du futur, ne pouvait pas être celui qui arrêterait son lui du passé, le Sakuta du présent. Il ne pouvait pas courir vers lui-même, se frapper au visage et l'empêcher de se rendre sur les lieux de l'accident. Il devait supposer que ce n'était pas une option.

Sa meilleure chance était de trouver un moyen de dire au Sakuta du présent et à Mai ce qui allait se passer avant que cela ne se produisît.

Mais pour cela, il avait besoin que quelqu'un ouvrît la boîte, perçût la présence de Sakuta dans cette ligne temporelle.

La question était : *Qui ?*

Qui d'autre pourrait avoir une clé ? Shôko ? La Shôko du futur, qui avait reçu son cœur lors d'une transplantation. Émotionnellement, il semblait logique que si elle avait pu le percevoir, elle pourrait le percevoir.

Il avait une idée où elle pourrait être. Il savait qu'elle avait passé la matinée du vingt-quatre dans l'appartement de Sakuta. Elle l'avait vu partir à la porte alors qu'il se rendait à l'école. Il se souvenait de son sourire.

— C'est mon meilleur pari.

Une partie de lui pensait que compter à nouveau sur elle était assez triste, surtout étant donné que ce qu'il essayait de faire couperait court à son avenir. Il ne devrait pas la forcer à aider avec ça. Il y a quelques jours, cette pensée aurait suffi à le faire hésiter. Mais plus maintenant. Il avait pris sa décision.

— ...

Cela ne rendait pas la douleur moins intense. Mais il avait choisi cette voie. Il avait choisi de construire un avenir avec Mai. Et il ferait tout ce qu'il faudrait pour y parvenir, quoi qu'il en coûte.

Sakuta remit le téléphone de Rio dans son sac et se tourna pour quitter la salle de sciences. Il avait l'intention de rentrer directement chez lui dans l'espoir de trouver la grande Shôko.

Mais alors qu'il ouvrait la porte, il s'arrêta. Il avait entendu un mouvement derrière lui.

Il fit demi-tour.

— J'étais... ? marmonna Rio, en se redressant.

Encore à moitié endormie. Le manteau qu'il lui avait mis sur les épaules tomba par terre.

— ...

Rio fixa le manteau, perplexe. Puis elle le ramassa, le dépoussiéra et le posa sur son sac.

Elle jeta un coup d'œil autour de la table de laboratoire. Il y avait encore de la vapeur qui s'élevait du bécher sur le support. Mais le couvercle était sur la lampe à alcool en dessous. Rio posa une main dessus et examinait la chaleur.

— ... Encore chaud, murmura-t-elle.

Elle regarda autour de la pièce et fronçait les sourcils.

— Futaba ? appela Sakuta, s'approchant.

Peut-être qu'elle l'avait remarqué. Elle lui donnait de l'espoir.

— Je suis juste là ! crie-t-il.

— Le professeur est sûrement passé... conclut Rio.

— Non, c'était moi ! protesta-t-il, une once de désespoir dans sa voix.

Mais ses yeux ne se focalisaient jamais sur lui. Il était juste en face, mais Rio ne pouvait pas le voir. Elle regardait à travers lui et fixait le plafond au-delà. Même si elle pouvait le voir, ses yeux ne se focaliseraient jamais là.

— Futaba, tu m'entends ! Je suis juste devant toi !

Il agita une main devant son visage. Il lui prit même les joues à un moment donné.

En vain.

Rio lui tourna simplement le dos, son attention se portait de nouveau sur le tableau noir. Elle prit la craie et commença à écrire quelque chose.

Sakuta contourna la table et écrivit :

— Regarde-moi, Futaba ! *en énorme caractères*.

Rio ne se retourna pas. Elle ne pouvait pas voir ce qu'il avait écrit. Elle gribouilla sa formule directement sur ses lettres, sans se soucier de l'illisibilité des résultats.

— J'imagine que je ne peux vraiment pas compter sur toi cette fois, hein ?

Face à sa situation, il n'y avait personne avec qui il voulait parler davantage. Ne pas avoir cette option était terrifiant. Elle l'avait toujours aidé auparavant... Mais en même temps, il se souvenait encore de tout ce qu'elle lui avait dit jusqu'à présent.

Rio lui avait parlé du chat potentiellement mort, et cela l'aidait à faire face à son imperceptibilité.

Comprendre les principes sous-jacents faisait beaucoup pour apaiser la confusion d'une situation vraiment bizarre.

Cela lui donnait une direction, une idée de ce qu'il devait faire et accomplir. Il devait trouver quelqu'un qui pouvait le détecter.

Et ce sont les mots de Rio qui lui ont donné un indice sur qui cela pourrait être.

— J'aurais peut-être dû faire un peu plus attention...

Trop tard pour regretter cela maintenant.

Alors qu'il mettait hors de son esprit, il se dirigea de nouveau vers le couloir. Il devait rentrer chez lui immédiatement.

Mais en chemin vers la sortie, il s'arrêta net.

Devant le bureau des professeurs...

... quelque chose attira son attention.

Un rack de costumes utilisés pour les festivals culturels ou sportifs. Ils venaient probablement d'être livrés par les nettoyeurs. Chacun était dans un sac en plastique avec une étiquette numérotée.

Et l'un d'entre eux était un costume de *bunny*.

Sakuta se souvint du jour où il rencontra Mai.

La *bunny girl* sauvage dans la bibliothèque de Shonandai.

— Prenons exemple sur Mai.

Sakuta attrapa le costume de *bunny*.

2

— Ce n'est pas si mal en fait.

Sakuta était revenu du futur en uniforme de scolaire, donc le costume de *bunny* offrait une bonne protection contre la neige et le froid.

Il avait également laissé ses chaussures dans le futur. Le costume l'aidait aussi contre cela.

Le costume avait une coiffe complète, mais il devait voir, alors il la portait sous son bras.

Il se dirigea d'abord vers la gare de Shichirigahama.

Il n'avait ni sa carte de train ni l'argent pour acheter un billet, mais puisque personne ne pouvait le voir, il entra simplement et monta dans un train en direction de Fujisawa.

Il se plaça près de la porte et observa la voiture.

Elle était bondée de passagers qui venait de la région de Kamakura, mais personne ne semblait le regarder ni remarquer son costume. Si quelqu'un l'avait vu, il aurait sans doute entendu beaucoup de chuchotements.

— N'est-ce pas dingue ?

— Il est fou.

— Tellement fou.

Et beaucoup de ricanements étouffés. Mais personne ne fit cela. Pas une personne ne croisa son regard pour se détourner rapidement.

C'était comme s'il était fait d'air.

Le printemps dernier, lorsque Mai luttait contre son Syndrome de l'Adolescence, c'était sûrement ce qu'elle ressentait.

C'était très différent de l'ostracisation typique.

Si les gens ignoraient quelqu'un, cette personne se ressentait d'être ignoré, mais Sakuta ne ressentait même pas cela.

Il ne ressentait... rien.

Cela lui donna une nouvelle compréhension de la raison pour laquelle Mai avait choisi de se promener dans un costume de *bunny* osé. C'était juste à quel point elle voulait désespérément que quelqu'un la voyait.

Les tenues pouvaient les rendre ridicules, mais être imperceptible était tout simplement terrifiant, pour Sakuta maintenant, et pour Mai à l'époque. Il était prêt à s'accrocher à n'importe quel espoir.

— J'ai toujours son costume de *bunny*.

Quand tout cela serait terminé, il devrait lui demander de le porter de nouveau.

Il jeta un coup d'œil par les fenêtres alors que le train entrait en gare d'Enoshima. La moitié des passagers descendit, mais autant montèrent.

Aucun des nouveaux arrivants ne pouvait voir Sakuta non plus. Il se tenait près de la porte, en plein dans leur champ de vision, mais personne ne le regarda.

Sans que personne ne le remarquât, il atteignit la gare de Fujisawa, le terminus.

Il descendit en premier, se dirigea vers les portiques de sortie et se retourna pour scruter le quai. Puis il leva les deux bras costumés.

— Est-ce que quelqu'un peut me voir ?! *cria-t-il, suffisamment fort pour résonner dans la gare.*

Il se sentait très idiot, mais une centaine de personnes passèrent devant lui, en passant leurs cartes dans les portiques, sans se rendre compte de ses pitreries.

Personne ici ne voyait Sakuta. Personne ne remarquait que leurs épaules le heurtaient. Sakuta ne sentait pas l'impact, donc il était certain qu'eux non plus.

Il ne se laissait pas cela le décourager, il se tourna et quitta la gare.

En passant par la gare JR, il rangea la tête du costume dans un casier. Il y avait bien dix minutes de marche jusqu'à son appartement, peut-être cinq s'il courait. La grande tête ne ferait que le ralentir.

Il utilisa le même casier où Mai avait gardé son costume de *bunny*. Il se trouvait qu'il était vide, alors il choisit celui-là.

Il n'avait pas de pièce pour le verrouiller.

— Ça ira.

En ce moment, Sakuta avait une barrière d'invisibilité impénétrable. S'inquiéter de la tête d'un costume semblait être une perte de temps totale.

Les bras libres, il courut dans la neige. L'air froid lui déchirait les poumons et lui faisait mal au nez.

Cinq minutes plus tard, à bout de souffle, il se trouvait devant l'immeuble où lui et Kaede habitaient. Kaede était partie la veille pour rester chez leurs grands-parents, donc si quelqu'un était là, ce serait la grande Shôko—and bien sûr, leur chat calicot, Nasuno.

Sakuta se tenait à l'entrée, regarda à travers les portes à verrouillage automatique.

Il n'avait pas ramené sa clé du futur, donc il n'avait aucun moyen d'entrer chez lui.

Il essaya l'interphone.

Il composa le numéro de leur appartement et appuya sur le bouton d'appel. C'était étonnamment difficile. Il vivait ici, donc il ne l'avait jamais utilisé. Il utilisait toujours sa clé.

— Ça sonne ?

Il n'était même pas sûr.

Pour être sûr, il recomposa le numéro de leur appartement et essaya encore une fois.

— ...

Il attendit, mais aucune réponse ne vint.

Il espérait que Shôko répondrait.

Il voulait essayer la porte de l'appartement ensuite, mais sans clé, il devait attendre que quelqu'un entre ou sorte.

Alors qu'il pensait que faire les cent pas ne ferait que l'épuiser, il s'assit et s'adossa contre le mur. Il travaillait contre la montre, et rester immobile n'a aidait pas sa santé mentale. Il pouvait sentir l'impatience monter en lui.

Lorsqu'il reprit son souffle, il se remit debout.

Tandis qu'il espérait se distraire, il regarda dans leur boîte aux lettres.

Et trouva quelque chose d'inattendu.

— ... Hein.

Il y avait une clé à l'intérieur.

Elle lui semblait familière.

Il était sûr que c'était la clé de son appartement. Le double qu'il avait donné à Shôko pendant qu'elle restait chez eux.

C'était un défi de ramasser la clé avec le costume, mais il y parvint.

Cela prit également un temps exaspérant pour la mettre dans la serrure et ouvrir la porte d'entrée.

Il prit l'ascenseur jusqu'au cinquième étage.

Il courut dans le couloir jusqu'à son appartement. La porte était verrouillée, alors il l'ouvrit.

— Shôko ! appela-t-il, déjà certain qu'elle n'était pas là.

Toutefois, il devait s'en assurer.

Aucune réponse ne lui parvint.

Personne ne vint l'accueillir.

— Shôko ! hurla-t-il en entrant dans le salon.

Il fut accueilli par le silence particulier d'un appartement vide. Seul le bruit du radiateur en marche se faisait entendre.

Aucun signe de Shôko dans la chambre de Sakuta, dans la chambre de Kaede, dans les toilettes, dans la salle de bain, ni dans le placard.

La pièce était propre et bien rangée. L'évier de la cuisine était aiguisé et brillant, sans une goutte d'eau nulle part. Même la vaisselle habituellement laissée sur le séchoir avait été rangée dans les placards. Le *futon* du *kotatsu* avait été redressé. On aurait dit une maison témoin dans un projet immobilier, comme si personne n'y avait jamais vécu.

Shôko avait effacé toute trace de sa présence.

La clé trouvée dans la boîte aux lettres était la seule chose qu'elle avait laissée derrière elle.

Elle lui avait promis de le rencontrer à six heures pour un rendez-vous. Près des lanternes dragon devant le pont de Benten.

Et il découvrait seulement maintenant à quel point elle était partie tôt. Il n'avait aucune idée qu'elle avait nettoyé si soigneusement et s'effaçait de cette manière. Son esprit était trop occupé par Mai pour remarquer l'état de la pièce.

— ...

De retour dans le salon, il s'arrêta net, jusqu'à ce que quelque chose saute sur le *kotatsu*. Leur chat, Nasuno. Elle était la raison pour laquelle ils laissaient le chauffage allumé toute la journée.

Nasuno semblait le fixer du regard.

— Nasuno ? *dit-il, et elle détourna le regard, se grattant le cou avec une patte arrière.*

Puis elle se cacha de nouveau sous le *kotatsu*.

Il avait cru qu'elle pouvait le voir, mais ce devait être son imagination.

— ... Je suis foutu.

Le dire à voix haute semblait provoquer une réaction physique, un frisson lui parcourut l'échine.

D'abord, il n'avait pas trouvé Mai, maintenant Shôko.

Kaede était chez leurs grands-parents, trop loin pour être atteinte à temps. C'était deux heures dans chaque sens, et le voyage aller-retour prendrait jusqu'à après six heures. Sans garantie qu'elle pouvait même le voir, ce n'était pas un risque à prendre.

— Je pense que je devrais trouver une foule.

Peut-être que quelqu'un le verrait. Cela ressemblait à parier sur un miracle, mais au moins ce serait plus productif que de rester dans le salon à fixer un chat.

Abandonner n'était pas une option.

Ce choix n'existe pas.

Il ouvrit le frigo et sortit une bouteille avec une étiquette bleue. La boisson énergétique pour laquelle Mai faisait des publicités. Une grande bouteille de deux litres. Elle était remplie à un tiers, mais il but le tout d'une traite.

Réhydraté, il laissa tomber la bouteille vide sur le comptoir et sortit de la porte d'entrée l'instant d'après.

Sakuta était de retour à la gare de Fujisawa.

Au cœur d'une ville de quatre cent mille habitants.

La plupart des habitants passaient par ici tous les jours.

Trois lignes de train s'arrêtaient à cette station : JR, Odakyu et Enoden. La zone était bondée à toute heure.

Il était juste après deux heures et demie, et il y avait beaucoup de collégiens et de lycéens en uniforme. Beaucoup de groupes universitaires et de couples aussi. Ils allaient tous à Enoshima pour profiter de Noël comme les jeunes aiment le faire. Beaucoup d'entre eux étaient excités par la légère couche de neige.

À l'autre extrémité du spectre se trouvaient les jeunes gens d'affaires, nombreux à porter des costumes et des cravates. Ceux-là regardaient le ciel avec des expressions encore plus moroses que les nuages au-dessus. La plupart ouvraient des parapluies avant de quitter l'auvent de la station.

Sakuta errait sans but à travers ces foules.

Pas de parapluie, mais toujours habillé en costume de lapin.

Personne ne lui prêtait attention.

Alors qu'il dégageait la neige de ses épaules, il entra dans la station. Il sortit la tête du casier et la mit, mais cela n'attira aucune attention.

Ils étaient toujours complètement inconscients de sa présence. Pire encore, il n'avait pas de présence. Ils ne le percevaient même pas en premier lieu.

Sakuta n'existe pas.

Mais il appelait, espérant contre tout espoir que quelqu'un là-bas l'entendrait.

— Est-ce que quelqu'un peut me voir ?!

Il claqua les mains de son costume ensemble en sautant de haut en bas.

— Allez ! Regardez-moi !

Toutes les quelques minutes, un train arrivait, apportant un nouveau flot de personnes. Sakuta faisait face aux portes JR. Un autre flot arrivait derrière lui de la ligne Odakyu Enoshima et de l'Enoden.

Il semblait y avoir encore plus de monde que d'habitude. Probablement à cause des fêtes. Beaucoup de gens allaient à Enoshima pour des rendez-vous de la veille de Noël.

— Bonjour !

Beaucoup trop de gens pour compter. Des centaines ne suffiraient pas. Il y avait des milliers de personnes qui le dépassaient.

Mais aucun d'eux ne pouvait voir Sakuta. Ou entendre ses cris.

Moins de vingt minutes de cela, et sa voix cessa de fonctionner. L'épuisement le rattrapa, et il ne pouvait tout simplement pas rassembler l'énergie nécessaire.

Au bout de trente minutes, Sakuta remarqua une émotion grandissante en lui.

La peur se répandait comme une vigne, ses vrilles envahissaient chaque parcelle de son être, s'enroulait autour de son cœur et l'immobilisait son corps sous son emprise.

Il ne pensait pas d'abandonner.

Mais... et s'il ne pouvait rien faire ?

Cette possibilité grandissait en lui et le déchirait de l'intérieur.

— Pitié ! N'importe qui ! s'écria-t-il, tout en essayant de combattre la peur. Est-ce que quelqu'un peut entendre ma voix ?

Il regardait à gauche et à droite, observait les gens autour de lui. Des gens coururent pour attraper leur prochain train. Des gens s'arrêtèrent pour trifouiller leurs téléphones. Des gens appelaient des amis ou riaient avec ceux qu'ils attendaient.

Tous types de personnes, excepté le type qui pouvait voir Sakuta.

— S'il vous plaît, écoutez ! Quelqu'un peut m'entendre ?!

Le germe de la peur grandissait encore.

Il semblait soudain totalement possible qu'il fût encore en train de faire cela à six heures.

L'accident fatidique pourrait se reproduire.

Cette simple pensée le faisait trembler.

Il refusait de s'en rappeler.

La camionnette renversant le poteau indicateur.

Un minivan noir.

Une Mai recroquevillée à côté.

Son corps sur la neige. Immobile.

Et une mare de son sang changeant le blanc en rouge.

L'ambulance était arrivée et n'avait pas pu la sauver.

L'hôpital où ils l'avaient emmenée... n'avait pas pu la sauver.

— Quand elle est entrée ici, il était déjà trop tard.

Les mots du médecin, après l'opération, résonnaient encore dans les oreilles de Sakuta. Il essayait de les repousser, mais ils revenaient à la moindre provocation, consumant son cœur et le comprimant. Depuis lors, il était enchaîné par des chaînes invisibles qui l'empêchaient de faire quoi que ce soit.

Et ce futur horrible pourrait se répéter une fois de plus.

Si Sakuta ne le changeait pas.

Et si c'était le présent, cette fois-ci il ne pourrait pas réessayer.

Il ne pouvait absolument pas échouer. L'échec n'était pas une option. Il n'y aurait pas de prochaine fois.

— Hé ! Écoutez-moi ! Entendez-moi !

Sa voix devenait de plus en plus désespérée alors que Sakuta essayait de contenir sa peur.

— Il doit bien y avoir quelqu'un !

Il ne craignait pas que quelqu'un le voit.

— Il doit y en avoir un !

Il ne craignait pas d'être seul.

— Allez !

En revanche, il avait peur de perdre Mai.

— Pitié !

Il avait peur de ne pas la sauver.

— Est-ce que quelqu'un peut me voir ?

Il trouva un homme les yeux rivés sur son téléphone et lui attrapa l'épaule.

— Tu peux me voir ?

Il tira le bras d'un agent de gare.

— S'il vous plaît ! J'ai juste besoin d'une personne !

Il s'agrippa à un policier qui passait.

— Retrouve-moi !

Mais il n'y avait personne. Tant de gens remplissaient la gare à ras bord, et pourtant, personne ne pouvait voir Sakuta.

— Donnez-moi une chance de sauver Mai...

Il articula ces mots avec difficulté, une supplique sincère.

— Je vous en supplie.

Mais ses suppliques et ses cris restaient inaudibles. Pour eux, les prières de Sakuta n'existaient pas.

Le flux et le reflux de la foule semblaient sans relief et creux. Chaque personne dans cette foule avait un visage, mais ils se ressemblaient tous pour Sakuta. Il ne pouvait plus distinguer personne. Et une fois que cela s'était produit, sa vision se brouilla. Il se sentit étourdi. Il se retrouva par terre. Ses genoux avaient fléchi.

Il essaya de se relever mais manquait de force.

Il pensait encore tenir le coup émotionnellement, mais son corps avait instinctivement abandonné.

Ce cauchemar insensé était devenu insupportable.

Sakuta essaya encore, forçait les muscles de ses jambes.

Tout ce qu'il en tira fut le siffllement de l'air qui s'échappait de ses poumons.

Puis une ombre se projeta sur lui.

Tout ce qu'il pouvait voir, c'étaient les carreaux au sol, puis une paire de pieds s'arrêta devant lui. Des chaussettes bleu marine, des chaussures marron, typiques de la mode des lycéennes.

— Qu'est-ce que tu fais, senpai ?

Une voix l'appela d'en haut. Il la reconnut instantanément.

Même s'il ne l'avait pas reconnue, il n'y avait qu'une seule personne qui l'appelait « senpai. »

— Koga... croassa-t-il en levant la tête.

Devant lui se tenait une petite lycéenne vêtue d'un uniforme de Minegahara avec un manteau par-dessus. Un joli manteau marron. Elle avait à la fois des cheveux courts duveteux et un maquillage impeccable. Mais l'expression de son visage était tout sauf mignonne. Elle le regardait avec un mélange de dégoût, de confusion et d'inquiétude. Mais ses yeux étaient clairement rivés sur lui.



— ... Tu peux me voir ? *demandait-il, ses lèvres et sa voix tremblante.*
— De quoi tu parles ?

Elle semblait vraiment ne pas comprendre. Il se voyait reflété à travers ses yeux.

— ... Tu peux m'entendre ?
— Je peux t'entendre et te voir. Regarde, tout le monde nous regarde.

Tomoe jeta un coup d'œil à la foule autour d'eux, l'air embarrassé.

— Hein ?

Au moment où elle le disait, il sentit des regards sur lui. D'innombrables personnes le regardaient. Personne ne s'arrêtait de bouger, mais le flux de gens qui entraient et sortaient des portes le regardait tous en passant. Voir un garçon bizarre en costume de lapin assis par terre sortait de l'ordinaire.

— Ha...

C'était son opinion honnête sur la question. En un seul instant, il était passé d'être acculé à des horizons grands ouverts. Quelqu'un avait ouvert le couvercle de la boîte dans laquelle il était piégé. Il était soudainement vraiment là.

Et Tomoe avait fait ça pour lui. Elle l'avait trouvé.

— Senpai, t'as complètement perdu la tête ?

Il y avait un regard extrêmement méfiant dans ses yeux.

Elle pouvait vraiment le voir. Elle pouvait vraiment entendre sa voix.

Alors que cette réalisation s'infiltrait enfin en lui, ses mains atteignirent les jambes de Tomoe.

— Oh là là—Arrête ça !

Tomoe recula rapidement.

— Allez, ne t'enfuis pas.

— C'est toi qui fais le pervers !

— Qu'est-ce qu'il y a de mal avec les chevilles ?

— La dernière chose que j'ai besoin, c'est des remarques moqueuses sur mes chevilles potelées, *marmonna-t-elle*.

— Alors je me contenterai des mollets.

— C'est pire !

— Peu importe où, mais tu dois me laisser te toucher.

— ...

Tomoe le regarda bouche bée, les yeux mi-clos, clairement à court de mots.

— Tu as définitivement mal interprété ça, *s'expliqua Sakuta*.

— Je suppose que tu es une menace publique.

— Où puis-je te toucher ?

— Je ne veux pas que tu me touches du tout !

Cela ne menait nulle part.

— Très bien. Tu me touches à la place.

— ...

Tomoe fit exactement la même tête, comme si elle avait aperçu une saleté sur le trottoir.

— Garde ce fétichisme pour Sakurajima, *grogna-t-elle*.

— Non, ce n'est pas...

Il essaya de s'expliquer, mais ne trouva pas les mots. S'il racontait toute l'histoire, cela prendrait une éternité et même s'il le faisait, elle ne le croirait probablement pas. Et si elle le croyait, cela ne ferait que l'inquiéter. Toute cette situation était intrinsèquement préoccupante.

— Senpai, tu as pris des années depuis la dernière fois que je t'ai vu ? *questionna-t-elle, interrompant sa réverie*.

— Hein ?

— Tu as une sale tête, *précisa-t-elle*.

Elle s'était agenouillée et scrutait son visage.

— J'imagine.

— ...

Tomoe sembla déconcertée. Elle ne devait pas s'attendre à ce qu'il était d'accord avec elle.

— C'est bizarre.

— De quoi ?

— Normalement, tu dirais du genre : « Eh bien, tu es grosse ! Surtout tes fesses ! » Comme si tu aimais tellement me harceler.

— Bien sûr. Je ne fais pas ça.

— Si, tu le fais complètement ! Genre trois fois par semaine.

— J'aimerais que ce soit quatre.

— Tu vois ? Tu sais que tu le fais.

— Si ça te dérange vraiment, dis-le et j'arrêterai.

— ...

Se reculer sembla seulement rendre Tomoe encore plus mécontente. Elle fronçait carrément les sourcils maintenant.

— T'es vraiment bizarre aujourd'hui.

— Je suis toujours bizarre.

— Certes, mais...

Elle paraissait sceptique.

— Argh ! Bon, d'accord.

Elle tendit furieusement ses deux mains.

— Touche mes fichues mains, alors.

— C'était une façon de le dire.

— Oh, qu'importe ! Fais-le juste.

— Ne me dérange pas si je les touche.

Il posa ses pattes moelleuses sur les petites mains de Tomoe et les serra fermement.

— Un-deux-trois ! *dit-il, optant pour une acclamation à la Fukuoka.*

Il tenait toujours ses mains et savourait la sensation de ses paumes.

— Eh, lâche-moi !

Tomoe retira ses mains, devenant rouge écarlate.

Sakuta avait définitivement senti ses mains. Elles étaient petites mais absolument réelles. Son sens du toucher était de nouveau normal et il ne pouvait pas être plus heureux.

— N-rends pas ça bizarre, senpai.

— Je ne le rend pas bizarre.

— Si, tu le fais ! Je veux dire, mes mains... *hésita-t-elle.*

Alors il dit :

— Koga, j'ai besoin de toi.

— ... !

Elle devint encore plus rouge. Jusqu'aux oreilles. Ce n'était pas à cause du froid. Leurs yeux se croisèrent, et elle détourna rapidement le regard.

— J-je n'interprète pas trop ça, je te le jure, *expliqua-t-elle.*

Il n'avait encore rien dit.

— Alors, de quoi as-tu besoin de moi ? *demandait-elle, avec seulement une pointe de rancœur.*

3

Il marchait normalement jusqu'à l'hôpital, mais aujourd'hui ils prirent le bus. C'était difficile de marcher à travers toute cette neige, et le temps pressait. Sakuta se dirigea vers l'arrière et s'assit sur un siège pour deux, mais au lieu de s'asseoir à côté de lui, Tomoe prit un siège devant le sien. Le costume de Sakuta attirait beaucoup l'attention, et elle voulait clairement faire semblant de ne pas le connaître.

— Oh, au fait, Koga...

— ...

Elle l'ignora même lorsqu'il parla.

— Tu avais des plans ?

— ... Pour quoi ?

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et gardait sa voix basse.

— La seule raison pour laquelle tu serais là, c'est si tu prenais un train.

Tomoe l'avait trouvé aux portiques de la JR. C'était un peu à l'écart du chemin de la ligne Odakyu ou de l'Enoden, donc seules les personnes prenant la JR passeraient par là.

— Comme si j'avais des plans pour la veille de Noël, *grogna-t-elle*. Contrairement à toi, je ne sors avec personne.

Noël était manifestement un sujet sensible.

— Alors pourquoi tu étais là ?

— ...

Elle se tourna de côté et lui jeta un regard scrutateur.

Il ne voulait pas dire grand-chose par cette question, mais sa réaction suggérait qu'il y avait quelque chose derrière.

— Alors ?

— Pour rien, *fit-elle avec une moue.*

Elle poussa un long soupir, et lorsque le bus s'arrêta à un feu rouge, elle se leva.

Et s'assit à côté de Sakuta.

Quand le bus redémarra, elle déclara :

— Promets que tu ne riras pas.

— Je préférerais une histoire drôle, en fait.

Cela faisait longtemps que quelque chose ne l'avait pas fait rire. Trop de choses pas drôles s'étaient produites les unes après les autres.

— Alors je ne raconterai pas.

— Ne sois pas méchante.

— Tu as été méchant en premier.

— Non, je le pensais vraiment.

- Donc tu ne le pensais pas d'habitude ?
— Tu es drôle à taquiner, Koga.

Elle soupira, abandonnant.

- J'ai rêvé de toi la nuit dernière, *avoua-t-elle à contrecœur*.
— Vraiment ?
— Tu étais à la gare, en difficulté. Tu appelais tout le monde autour de toi... mais personne ne faisait attention. Je n'arrivais pas à comprendre ce que tu disais, mais tu semblais vraiment désespéré.

— ...

C'était exactement ce qui s'était passé avant que Tomoe ne le trouvait.

- Mais c'était un rêve, non ?
— Oui, mais... tu te souviens des bizarries de l'été dernier ? *mentionna-t-elle*.
— C'est vrai.

C'était le Syndrome de l'Adolescence de Tomoe. Assez bizarrement, elle avait créé une boucle temporelle qui avait duré jusqu'à ce qu'elle obtînt le futur qu'elle désirait. Ils en étaient arrivés à la conclusion qu'elle simulait simplement le futur dans ses rêves, mais Sakuta avait été entraîné dans ce rêve et forcé de boucler avec elle.

- Donc ce rêve m'a vraiment perturbée.
— C'est tout ?
— Je ne t'avais jamais vu comme ça.
— ...

- Je ne veux pas te voir pleurer et crier.
- Ouais...

Peut-être ce qu'elle avait vu était un futur après son arrivée. Il avait certainement été assez désespéré, mais pas au point de s'effondrer en larmes. Tomoe l'avait trouvé avant que cela n'arrivait.

Quand Sakuta était pris dans le Syndrome de l'Adolescence de Tomoe, Rio avait expliqué le concept d'intrication quantique. Quelque chose à propos de deux particules quantiques corrélées capables d'échanger des informations instantanément, peu importe la distance.

Et pour que ces particules s'entrelaçaient, il devait y avoir un stimulus puissant, du moins, il avait un vague souvenir de quelque chose comme ça.

- Tout le monde a besoin de quelqu'un avec qui ils ont échangé des coups de pied aux fesses.
- Sérieusement, oublie ça.
- Comme si je le pouvais.
- Force-toi.
- Je me souviens particulièrement quand tu as dit : « Plus fort ! »
- Tu es horrible.

Elle le regarda fixement, ses joues rouges. Ses mains étaient à nouveau posées sur ses fesses, ce qui ne le rendait pas du tout menaçant.

- Tu es particulièrement mignonne aujourd'hui, Koga.
- N-ne dis pas que je mignonne !

Alors qu'ils riaient de cela, Sakuta appuya sur le bouton pour l'arrêt suivant. Ils descendirent à l'arrêt près de l'hôpital où Shôko était hospitalisée. Le bâtiment blanc était juste en face d'eux.

— Tu as besoin de mon aide... dans un hôpital ?
— Ouais.
— On va visiter quelqu'un d'ici ?

Elle ouvrit son parapluie et fit quelques pas en avant... puis s'arrêta, réalisant que Sakuta était toujours à l'arrêt de bus.

— Senpai ? *appela-t-elle en se retournant. Elle était déjà à trois mètres de distance.* Tu ne viens pas ?
— Koga.
— Mmh ?
— J'ai besoin d'un service.
— ... Oui ?

Elle avait capté l'atmosphère sombre et prenait cela au sérieux.

— J'ai besoin que tu trouves l'autre moi.
— ...
— ...
— Quoi ?

Tomoe émit un son très bête.

Quelques minutes plus tard, Sakuta se trouvait dans un petit centre commercial non loin de l'hôpital. Un supermarché, une pharmacie, une librairie, entourés d'un grand parking.

Il était dans une cabine téléphonique à l'angle.

À côté du téléphone, il vérifiait la montre qu'il avait empruntée à Tomoe. Avant de se séparer, il lui avait promis de l'appeler dans dix minutes.

Pour une simple raison : pour pouvoir parler à l'autre Sakuta de cette ligne temporelle, le Sakuta actuel. Il devait le prévenir de ce que l'avenir lui réservait. Le Sakuta actuel devait savoir que ses actions coûteraient la vie à Mai.

Se rencontrer en personne aurait été plus facile, mais s'il comprenait correctement la leçon de Rio, il était impossible pour le Sakuta futur et le Sakuta actuel de se rencontrer en face-à-face.

Mais il connaissait aussi une exception. L'été dernier, lors de la crise du syndrome de l'adolescence de Rio. Rio s'était divisée en deux, mais ils avaient pu parler au téléphone.

Il vérifia à nouveau la montre. Les dix minutes étaient écoulées.

Sakuta leva le combiné et inséra une pièce de 100 yens, également empruntée à Tomoe. Il composa son numéro de téléphone portable à partir de la note qu'elle lui avait donnée.

Quelques instants après avoir composé le dixième chiffre, il l'entendit sonner. Rien que ça, était un soulagement.

— Senpai ?

La voix de Tomoe se fit entendre à l'autre bout du fil. Elle avait vraiment l'air secouée. Et la raison de cela était exactement pourquoi il appelait.

— Oui, c'est moi.

— Il y a vraiment deux de vous !

Aussi secouée qu'elle l'était, il pouvait dire qu'elle avait vraiment envie de le bombarder de questions. Sachant que cela devait être le Syndrome de l'Adolescence, il pouvait atténuer une partie du choc inévitable.

Quand Sakuta ne dit rien d'autre, Tomoe le relança :

— Senpai ?

Mais répondre à ses questions était plus qu'il ne pouvait supporter pour l'instant. Confronter à son lui du passé accélérerait son rythme cardiaque.

- Laisse-moi parler à l'autre moi.
- ... Tu ferais mieux d'expliquer plus tard.

Il pouvait dire qu'elle avait éloigné le téléphone de son oreille. Il pouvait entendre des voix parler à l'autre bout. Probablement en train de tenter en vain d'expliquer ce qui se passait au Sakuta actuel. Une tâche désespérée.

Mais ce ne fut pas long avant qu'il n'entende une respiration à l'autre bout du fil. Le Sakuta actuel avait probablement opté pour une approche directe.

Il y eut une brève inspiration. Puis...

- Es-tu vraiment moi ?

Est-ce que c'était vraiment ce à quoi Sakuta ressemblait ? Le Sakuta actuel ne cherchait même pas à cacher sa méfiance. Il se comportait comme un arrogant imbécile, mais ce n'était pas comme si Sakuta ne le savait pas déjà à propos de lui-même.

- Yep. Je suis toi, mais venant de quatre jours dans le futur, *lui lâcha-t-il.*

Il aurait pu y aller en douceur, se mettre dans le bain, mais il n'en avait pas envie.

- Quatre jours ?
- Ouais.
- Mais ça veut dire que...

— Je sais ce qui va se passer aujourd'hui.

— ...

Cela ressemblait à un hoquet.

— Et c'est pourquoi je suis là pour le changer.

— Attends.

La voix du Sakuta actuel devenait hostile.

Sakuta savait exactement pourquoi. Si le Sakuta du futur était réellement du futur, cela signifiait qu'il avait survécu. Le Sakuta actuel avait compris cela, et cela conduisait à la question évidente.

— Je n'ai pas eu d'accident ? *questionna le Sakuta actuel. Manifestement, étouffant ses émotions.*

— Non, *répondit Sakuta.*

— Alors Makinohara...

Sa voix tremblait. Il était clairement abattu, certain qu'il lui avait ôté son avenir.

— Ne t'inquiète pas. La greffe a été un succès.

— ... ?

Une question muette, exprimée uniquement par des souffles.

— Même si je n'ai pas eu d'accident ? *demandait-il lentement, choisissant ses mots.*

— C'est bien ça.

La réponse était silencieuse.

— ...

— Donc, il n'est pas nécessaire que tu te rendes sur les lieux.

— ... Ça n'a pas de sens.

Il semblait calme. Et très certain.

Le Sakuta actuel savait que cela ne tenait pas debout. Même cette courte conversation avait été plus que suffisante pour le lui faire comprendre.

Il avait espéré éviter de le dire clairement. Mais cela ne semblait pas être une option viable.

— Si mon avenir était assuré, pourquoi j'aurai remonté le temps ?
demandait-il.

— ...

— Quelqu'un d'autre prend ta place.

Même si Sakuta ne disait pas qui, il était sûr que cette possibilité traversait l'esprit du Sakuta actuel. Et le calme étrange dans sa voix le prouvait.

— Qui ?

Ce n'était pas vraiment une question, mais plutôt une confirmation. Il voulait vérifier si sa réponse était correcte. Peut-être qu'il espérait qu'elle était fausse.

Mais le Sakuta du futur ne pouvait pas répondre à la demande du Sakuta actuel. Seulement transmettre la vérité.

— Mai.

Rien que de le dire à haute voix ravivait ces souvenirs. Une force invisible faisait grincer son corps. Il pouvait à peine respirer. Il haletait, désespéré de trouver de l'oxygène, mais n'en trouvant pas.

Tout ce qu'il pouvait faire, c'était serrer sa main contre sa poitrine, en attendant que la vague de douleur et de chagrin le submergeait.

— Quoi... ?

— ...

— Où je m'étais trompé dans le futur ?

— Juste avant que la camionnette ne percute, Mai m'a poussé hors du chemin.

— ...

— C'est comme ça que j'ai survécu.

— ...

Le Sakuta actuel n'avait pas encore vécu tout cela, mais cela le laissait quand même sans voix. Quelle expression avait-il sur le visage, Sakuta ne pouvait pas le deviner. Il était difficile d'imaginer ses propres expressions, et essayer semblait inutile, alors il abandonna rapidement cette tentative.

— J'ai survécu grâce à Mai, *déclara-t-il, rendant les faits parfaitement clairs*. C'était l'avenir. Cela arriverait. À six heures du soir, le 24 décembre.

— Alors... quoi ? *balbutia le Sakuta actuel*.

Alors qu'il avait emprunté cette voie lui-même, Sakuta savait ce que c'était que de mettre des vies en balance. Se sacrifier pour sauver Shôko ? Ou survivre dans un avenir avec Mai ?

Il avait eu deux options.

Et avait été forcé d'en choisir une.

Il s'était creusé la tête jusqu'à en être malade de réfléchir à tout cela—et maintenant, voici le Sakuta du futur qui apparaissait à la dernière minute avec une troisième issue potentielle. Il n'était pas simple de saisir le concept, d'accepter la vérité et de trier ses sentiments. Devoir repenser toute la situation à ce stade lui donnerait envie d'insister sur le fait que cela ne pouvait pas être vrai.

Et il n'y aurait aucun moyen de savoir quel était le bon choix.

— ...

Le Sakuta actuel ne dit rien. Il n'était probablement même pas capable d'y penser.

Mais le Sakuta du futur était différent. Il avait déjà réfléchi à tout cela et trouvé sa réponse. Et parce qu'il avait fait son choix, il était revenu dans le temps. Pour forcer cette voie.

— Je suis là pour sauver Mai.

— ...

— Alors n'ose même pas aller la rencontrer.

— ... Mais...

— Si tu y vas, c'est Mai qui mourra.

— !

— Si tu vas à l'aquarium, Mai mourra.

Pendant qu'il prononçait ces mots, des larmes commencèrent à couler. À moitié de la phrase, sa voix se brisa, étouffée par les larmes. Mais il n'allait pas rester silencieux assez longtemps pour que ces émotions s'apaisent.

— Et je ne veux pas revivre ça !

Il devait transmettre ces sentiments d'une manière ou d'une autre. Il avait besoin que le Sakuta actuel sût à quel point c'était mauvais.

— Perdre Mai... n'est pas une option.

— ... Mais si je n'y vais pas, qu'est-ce qu'il va arriver à Makinozawa ?!

La question évidente. Les émotions qui l'accompagnaient étaient tout aussi intenses.

— ...

Mais Sakuta n'avait pas de réponse. Et ce silence en disait long.

— Qu'est-ce que tu as décidé ?

— J'ai fait mon choix.

— Tu es moi. Comment tu peux faire ça ? *Sa voix était basse. Il devait avoir réalisé ce que Sakuta était en train de faire.* Tu veux que je renonce à elle ?

Son ton était froid. Méprisant. Il rejettait catégoriquement et réprimandait Sakuta.

— Tu te fiches de ce qui va arriver à Makinozawa ?!

— Bien sûr que non !

Il se souciait certainement. Il le pensait. Mais il savait qu'il devait faire un choix. Ayant vécu la mort de Mai, le Sakuta du futur savait quel choix il devait faire.

— Tu l'as aussi vu. Makino hara, allongée dans cette unité de soins intensifs. Accrochée à la vie.

— ...

— Tout ce qu'elle a traversé... essayant de ne pas inquiéter quelqu'un, cachant sa propre souffrance, dissimulant ses peurs. Toujours souriante quand elle était avec toi.

— ...

— Et tu n'en as rien à faire de tout ça ? Tu es prêt à tout laisser tomber ?

Ce siflement bas faisait mal à Sakuta et le déchirait de l'intérieur. Visant là où ça faisait le plus mal. Ses jointures se serrèrent sur le combiné, mais son expression ne changea jamais.

Il avait fait son choix.

Et était venu du futur pour y parvenir.

— Je veux rendre Mai heureuse.

— Ce n'est pas une réponse !

— Je ne peux rien faire pour Makino hara.

— ! Tu es vraiment moi ?!

— Je suis vraiment toi.

— Tu as perdu la tête.

Il ne restait plus que du mépris.

— Peut-être.

— Tu es devenu fou.

Irritation et mépris.

— Je peux vivre avec ça.

— ...

Sakuta ne vacillait pas, et cela finit par faire taire son homologue.

— Si je vis et peux rendre Mai heureuse... c'est suffisant.

— Comment tu peux dire ça ?! Je préférerais me faire écraser que de rester là à regarder Makinohara mourir ! C'est ce qui est censé se passer !

— Même si cela fait pleurer Mai ?

— ! Assure-toi juste de l'arrêter.

Et avec cela, il raccrocha.

Le téléphone sur son oreille, Sakuta murmura :

— Je suis tellement têteu.

Quelle différence faisait quatre jours. À l'époque, il aurait fait le même choix. Les événements du 24 décembre l'avaient changé à jamais.

Il posa le téléphone. Puis il le reprit et appela de nouveau le même numéro.

— Oh, senpai ? répondit Tomoe.

— Qu'est-ce qui se passe avec l'autre moi ?

— Je ne sais pas. Il est parti quelque part, expliqua-t-elle. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je le savais.

— Je demande parce que regarder n'a pas aidé !

— Quelque chose est arrivé, et maintenant il y a deux moi. Ça arrive tout le temps.

— Ce n'est pas vrai !

— Vraiment ?

Les causes étaient différentes, mais entre Rio, Shôko et lui-même, c'était déjà la troisième fois de Sakuta. Tout événement se produisant aussi souvent ne pouvait vraiment plus être considéré comme rare.

— Est-ce vraiment toi à qui je parle, senpai ?

— Oh, ça me rappelle. Assure-toi que ce gars te rembourse les trois mille yens que j'ai empruntés.

— Peu importe, c'est définitivement toi.

Il ne savait pas pourquoi c'était cela qui l'avait convaincue, mais au moins elle le croyait.

— C'est le Syndrome de l'Adolescence, pas vrai ? *questionna-t-elle en baissant la voix.*

— Eh bien, ouais.

— Est-ce que je peux faire quelque chose ?

— Tu m'as déjà énormément aidé.

Honnêtement, il ne lui était jamais venu à l'esprit que ce serait Tomoe qui viendrait à sa rescousse.

— Mais il y a toujours deux de toi ! Et tu es toujours aux prises avec quelque chose de sérieux, non ?

— J'ai un plan pour ça, ne t'en fais pas.

— ...

Il n'avait pas besoin d'aide pour imaginer l'expression mécontente sur son visage.

— Ne boude pas.

— Je ne boude pas !

Elle boudait clairement.

— D'accord, laisse-moi te demander une autre chose.

— D'accord, quoi ?

— Si tu me vois demain ou après... sois juste toi-même.

— ... D'accord.

Elle ne comprenait peut-être pas entièrement, mais le ton sincère de Sakuta avait fait impression sur elle. Tomoe avait répondu de la même manière.

— Ça aidera beaucoup si je peux juste t'embêter comme d'habitude.

— Je devrais porter plainte.

— C'est l'esprit.

— Je suis vraiment inquiète ici !

Cela le fit éclater de rire. Ça faisait un moment qu'il n'avait pas ri.

Il ne cherchait pas à lui cacher des choses. Une fois que tout serait terminé, il prévoyait de lui dire ce qu'il pouvait. Mais tant que ce ne serait pas fini, spécifiquement après dix-huit heures, il ne pouvait pas être sûr de ce qui lui arriverait. Il ne voulait pas faire de promesses.

Sakuta avait été dans le futur à cause du Syndrome de l'Adolescence de Sakuta actuel. Que se passerait-il pour Sakuta futur si cela était résolu ? Retournerait-il dans le futur ? Ou lui et son futur cesseraient-ils d'exister ? Il ne savait pas. Il ne pouvait pas dire avec certitude tant que cela ne se serait pas produit.

— Je ne suis pas vraiment enchantée, mais d'accord. Senpai, tu es pressé, n'est-ce pas ?

— Ouais.

— Alors, on parlera plus tard.

— Yep. Plus tard.

Pourtant, le voilà en train d'accepter de parler à nouveau. Il rit de lui-même en reposant le combiné. Puis, se souvenant qu'il n'en avait pas encore fini, il saisit de nouveau le téléphone.

Il devait retrouver ce numéro enfoui au plus profond de sa mémoire. Il composa les onze chiffres, puis expira bruyamment. Il porta le combiné à son oreille, écoutant la sonnerie.

— Allez, réponds, *marmonna-t-il*.

C'était un signe évident qu'il était stressé par cela.

Cinq sonneries.

— ...

Toujours pas de réponse.

Sept sonneries. Il pourrait bientôt tomber sur la messagerie vocale. Mais avant cela, la sonnerie s'arrêta. L'appel passa.

— Oui ?

Une fille répondit, sa voix basse, clairement sur ses gardes. L'appel aurait dû provenir d'une cabine téléphonique.

Mais elle avait quand même répondu, parce qu'elle connaissait quelqu'un qui les utilisait tout le temps.

— C'est moi. Sakuta.

— Je m'en doutais, *dit-elle*, sa voix redevenue normale. Si légèrement agacée. Quoi ? *demandait-elle*.

C'était Nodoka.

— Désolé. Tu es occupée à te préparer pour ton concert ?

Nodoka faisait partie d'un groupe d'idoles appelé Sweet Bullet, et il savait qu'ils avaient un spectacle de Noël.

— Je viens de finir la répétition. Je suis en pause, donc... de quoi s'agit-il ?

— Tu sais où Mai est en ce moment ?

— À la station de télévision. Tournage des intérieurs.

— Je me demandais où se trouve cette station.

— Hein ?

— Je voulais aller la voir.

Autant être direct.

— Ils ne vont pas te laisser entrer si tu débarques juste là-bas, *déclara-t-elle. Comme si elle pensait qu'il était idiot.*

— Tu es complètement stupide ? ajouta-t-elle à voix haute.

— C'est pourquoi je te le demande.

— Hein ? Tu appelles ça poser une question ?

— S'il te plaît.

— ...

— Sérieusement, s'il te plaît. Je veux lui faire une surprise.

Il s'entêta. Il n'y aurait pas de reculade.

— ... Qu'est-ce qui se passe avec ce dimanche ? demanda Nodoka, répondant par une question. Après la coupe de cheveux de Kaede... il s'est passé quelque chose entre vous deux.

— ...

Il se souvenait. Comme Nodoka l'avait dit, ils étaient tous sortis ensemble pour emmener Kaede dans un salon de coiffure. Sur le chemin du retour, Sakuta et Mai s'étaient séparés. Ils avaient pris un train loin de chez eux, sur la ligne du Tokaido, jusqu'à Atami. Mai avait beaucoup pleuré là-bas.

Jusqu'à ce moment, Sakuta était prêt à se sacrifier pour sauver Shôko. Mais les larmes de Mai avaient fait tourner la tête.

Voir Mai pleurer avait ébranlé sa détermination.

Pour la première fois, il voulait vivre.

Le besoin n'avait jamais été aussi fort.

Il savait qu'il ne voulait plus jamais faire pleurer Mai comme ça.

Mais il n'avait pas réussi à lui dire cela. Il ne pouvait pas se résoudre à dire quelque chose d'aussi horrible. Horrible parce que cela signifiait abandonner Shôko à son destin.

— Elle est rentrée tard et... est allée directement dans sa chambre.
Elle ne m'a même pas dit un mot.

— Mmh.

— Ne grogne pas juste après moi !

— Je suppose que tu finiras par me frapper pour ça.

— Oh ? *Elle grognait déjà.* T'es où, Sakuta ?

— À Fujisawa. Près de l'hôpital.

— Va traîner à Shinbashi.

Il regarda sa montre.

— Ça me prendra une heure.

— Pas si tu prends un express. À quatre heures, à la sortie JR Karasumori. Côté Shiodome.

— Hein ? Mais tu as un spectacle, non ?

— J'ai du temps avant que ça commence, et apparemment, je dois d'abord te mettre une gifle.

— Wouah. Maintenant, je n'ai plus envie d'y aller.

— Et je n'ai même pas encore choisi de cadeau de Noël pour elle. Je ne le fais pas pour toi, compris ?

— Ne t'inquiète pas, rien de ce que tu as dit ne pourrait me donner cette idée.

— À quatre heures alors.

— D'accord. J'arrive.

Il répéta Shinbashi, sortie Karasumori, côté Shiodome et raccrocha. Il ramassa la rangée de pièces et quitta la cabine téléphonique.

4

Sakuta se dirigea vers la gare de Fujisawa et monta dans un train de la ligne JR Tokaido. Un express à destination de Koganei. Il vérifia une deuxième fois la carte de la ligne sur l'écran au-dessus des portes. Six arrêts entre ici et Shinbashi. Cela prendrait quarante et une minutes. Nodoka avait raison ; ce serait moins d'une heure. Il ne restait plus qu'à prier pour que la neige ne cause pas de retards. Aucun n'était prévu pour l'instant.

— Maman ! Il y a un homme lapin !

En chemin, une petite fille monta dans le train et pointa Sakuta du doigt. Il portait toujours ce costume. La tête du costume était dans ses mains, elle était trop grande pour tenir dans les porte-bagages.

Cela avait attiré beaucoup d'attention, et pas seulement de la part de la petite fille. La même chose s'était produite lorsqu'il était passé par les portiques à Fujisawa et en attendant l'arrivée du train.

Maintenant que Tomoe avait rendu possible le fait que les gens pussent le voir, il n'était plus vraiment nécessaire de continuer à porter le costume de lapin, mais émotionnellement, il n'était pas prêt à l'abandonner.

Et si les gens cessaient de le percevoir à nouveau ?

Il ne pouvait pas se défaire de cette peur. Cela le poussait à vouloir se démarquer, peu importe les regards bizarres qu'il recevait. Il voulait un rappel que les gens pouvaient le voir.

Heureusement, c'était le 24 décembre.

Tous ceux qui le regardaient se disaient : « Eh bien, c'est Noël. » Il était passé devant un policier en patrouille à Fujisawa sans être interrogé. Peut-être avaient-ils juste supposé qu'il faisait une pause d'un travail dans une pâtisserie. Il avait vu des Pères Noël et des rennes se promener dans les grands magasins de Fujisawa, donc ce n'était pas si étrange de penser qu'il y avait aussi un lapin parmi eux.

— Au revoir, monsieur lapin !

La petite fille et sa mère descendirent une station avant sa destination. Il leur fit un signe de la main. Il pensait que cela ne pouvait pas faire de mal de montrer à tout le monde qu'il était inoffensif. Il ne voulait certainement pas être étiqueté comme suspect et qu'on le signale à la police.

Tandis qu'il s'inquiétait de cela, le train arriva à la gare de Shinbashi. Il descendit du train avant même que les portes ne soient complètement ouvertes.

Il vérifia les panneaux devant lui, cherchant la sortie que Nodoka avait spécifiée. Sortie Hibiya, sortie Ginza, sortie Shiodome ; il y avait vraiment beaucoup de sorties. Et la sortie Karasumori était, de manière déroutante, divisée en deux, avec un côté étiqueté « Pour SHIODOME » et l'autre « Pour KARASUMORI ».

— Alors c'est ce que Toyohama voulait dire ?

Il s'était demandé pourquoi elle avait précisé un côté après le nom de la sortie. Tout cela avait du sens maintenant qu'il était là.

Il suivit les flèches, se pressant pour rejoindre le lieu de rendez-vous. Les horloges sur le quai indiquaient qu'il était presque quatre heures.

En bas des escaliers, il aperçut Nodoka qui l'attendait juste à l'extérieur des portiques.

Il fit passer son billet dans la machine et sortit. Elle se précipita vers lui dès qu'il franchit les portiques. Sous son manteau de type duffle, il pouvait voir

un T-shirt jaune dépasser, la couleur de Nodoka. C'était un logo de Sweet Bullet dessus.

Juste avant un concert, son maquillage était particulièrement intense. Ce qui amplifiait vraiment le regard perçant qu'elle lui lança.

— Tu te moques de moi.

Évidemment, elle faisait référence à sa tenue.

— C'est le résultat d'une réflexion sérieuse sur un problème que j'avais.

Ce qu'il disait était vrai. Il le pensait sincèrement. Le problème était simplement incroyablement complexe et prendrait une éternité à expliquer.

— Mais je suppose que ça simplifie certaines choses, *lâcha Nodoka, avant qu'il ne trouvât les mots.*

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Suis-moi.

Elle partit à grandes enjambées. Alors qu'il haussait les épaules, il la suivit.

En se disant qu'il valait mieux ne pas tenter le destin, il ne mentionna pas le coup de poing qu'elle lui avait promis.



Il y avait un véhicule familier garé devant la gare. Un minivan blanc. Le même type que celui conduit par la manager de Mai, Ryouko Hanawa.

Et alors qu'il avait cette pensée en tête, il aperçut Ryouko assise sur le siège conducteur.

— Monte, *dit Nodoka en ouvrant la porte arrière*. Tout au fond.

Elle le poussa à l'intérieur et grimpa derrière lui.

— Tu as parlé à sa manager ? *demandait-il*.

Il supposait que c'était pour cela qu'elle était là.

— Même moi, je ne peux pas entrer dans un studio de télévision si je n'y tourne pas. Heureusement, j'avais le numéro de Ryouko en cas d'urgence.

— Je ne te l'ai pas donné pour ce genre de choses, *répliqua Ryouko en les regardant d'un air réprobateur dans le rétroviseur*.

— Désolé, *dit Sakuta*.

— Je t'aide cette fois, mais... essaye de ne pas te disputer en premier lieu.

Leurs regards se croisèrent dans le rétroviseur. Un rappel que c'était déjà la deuxième fois. Il l'avait forcée à l'aider à Kanazawa, pour l'anniversaire de Mai. Cela lui laissait assurément peu de marge pour se justifier.

— Désolé, *répéta-t-il*.

Comme Ryouko ne disait rien de plus, il se tourna vers Nodoka.

— Le studio est-il loin ? *questionna-t-il.*

Son temps était limité. Il espérait que ce n'était pas trop loin.

— C'est là, *montra-t-elle en pointant le bâtiment juste à côté d'eux.*

Un immense édifice qui était dans son champ de vision depuis qu'il était sorti de la gare.

— Hein ?

C'était à une minute ou deux à pied de la gare. Et les routes étaient vraiment très encombrées, donc en voiture cela prendrait probablement plus de temps. Ils roulaient déjà depuis trois minutes et venaient tout juste de tourner dans le garage.

— Sakuta, mets la tête de lapin, *dit Nodoka.*

Elle tendit la main pour l'aider.

Il avait maintenant beaucoup de mal à voir. Il ne pouvait discerner qu'un champ de vision étroit à travers les trous du nez du costume. La fourgonnette s'engagea dans le garage et s'arrêta près du poste de sécurité.

— Artiste pour un tournage, *dit Ryouko en montrant son badge au garde en uniforme.*

— Très bien. Bon tournage.

Ryouko acquiesça d'un signe de tête, et la barrière se leva. La voiture avança, et Sakuta hocha la tête en passant devant le garde. La voiture se dirigea vers l'arrière du parking.

— C'est plus facile de passer la sécurité ici qu'à l'entrée principale en haut, *expliqua Ryouko une fois qu'ils furent garés.*

C'était pour cela qu'elle avait pris la peine de le conduire.

Il suivit Nodoka en sortant de la fourgonnette. Il avait du mal à se déplacer avec la tête du costume en place. Il leva la main pour l'enlever, mais Ryouko l'arrêta.

— Garde-la, *avertit-elle*. Je ne veux pas que les médias fassent tout un scandale parce que son petit ami est apparu au studio.

Elle parlait à voix basse, mais elle avait clairement fait passer son message.

Il acquiesça, totalement d'accord. Cela devait être le plan depuis le début. Cela expliquait pourquoi il y avait un costume de renne sur la troisième rangée de sièges dans la fourgonnette. Pourquoi Nodoka avait parlé d'un raccourci.

— C'est juste un peu difficile de marcher.

Il ne pouvait voir qu'un champ de vision restreint devant lui. Rien sur les côtés, et il n'était pas sûr de pouvoir éviter de se cogner contre des objets.

— Je vais te guider, alors, *dit Nodoka en lui prenant le bras droit*. Allez, viens.

Elle commença à le traîner.

— Tu as dit à Mai que je venais ?

En tenant compte de l'avertissement de Ryouko, il baissa la voix.

Il posait la question à Nodoka, mais c'était Ryouko qui répondit :

— Non. Elle était en train de tourner quand l'appel est arrivé. Elle devrait avoir fini et être dans la loge maintenant.

Ils avaient dû monter dans les ascenseurs. Il ne pouvait pas vraiment voir, mais il ressentit la montée soudaine.

L'ascenseur fit plusieurs arrêts. Du personnel de la télévision entra et sortit en nombre. Il ne vit personne de particulièrement célèbre.

Lorsque la sonnerie annonça leur étage, il ne restait plus que les trois d'entre eux.

— On y est, *dit Nodoka*.

Lorsque les portes s'ouvrirent, elle le tira et ils sortirent. Il fit quelques pas en se tortillant, essayant de regarder autour de lui.

Un long couloir s'étendait dans les deux directions. Des portes étaient placées à intervalles réguliers. Les noms des talents étaient inscrits à côté de chaque porte.

Il aperçut le nom « MAI SAKURAJIMA » sur une porte à une dizaine de mètres dans le couloir.

— ... !

Il se raidit.

Mai était là.

Juste une porte les séparait.

Mai. Vivante.

Rien que cette pensée le faisait trembler.

— Sakuta ?

Nodoka devait avoir senti qu'il tremblait.

Avant qu'il ne pût répondre, Ryouko frappa à la porte de Mai.

— C'est Hanawa. Je peux entrer ?

— Oui, allez-y.

La voix de Mai, à travers la porte.

Il la connaissait.

Il la reconnaîtrait n'importe où.

Les ondes sonores résonnaient en lui. Il pouvait sentir sa présence. C'était Mai. Elle était vraiment là.

— ...

Il avait voulu murmurer son nom, mais aucun son ne sortit.

Ryouko ouvrit la porte de la loge.

— Bon travail aujourd'hui, *dit-elle en traversant le seuil.*

— Merci, Ryouko. Toi aussi.

— J'ai amené de la compagnie.

— De la compagnie ?

Nodoka entra ensuite.

— Nodoka ! Que fais-tu ici ?
— J'ai un cadeau de Noël pour toi.

Nodoka tira son bras, et Sakuta entra dans la pièce. Ryouko se glissa rapidement derrière lui ; puis il entendit la porte se fermer en claquant.

Il ajusta le champ de vision étroit du costume jusqu'à ce qu'il ait Mai en vue, là, de l'autre côté de ce petit trou. Elle se tenait là, vivante.

Mai le regardait. Dans sa direction.

— ... ?

À moitié confuse, à moitié intriguée. Mais elle ne détournait pas le regard. Ses yeux fixaient un costume qui ne disait rien.

Il avait envie de crier. Il pensa à retirer la tête du costume et à se révéler.

Mais il ne pouvait pas faire l'un ni l'autre pour l'instant.

Et lui seul savait pourquoi. Il ne se souvenait même pas quand la première larme était tombée. Les digues avaient cédé depuis longtemps, et il ne pouvait rien faire pour arrêter le déluge.

— ...

Il avait tant de choses à lui dire, mais il ne parvenait pas à commencer. S'il disait quoi que ce soit, sa voix serait étouffée par les larmes, et elle saurait qu'il pleurait.

Chaque cellule de son corps tremblait de joie à l'idée que Mai était en vie. Il sanglotait de bonheur. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était suivre le courant de ses émotions. Attendre simplement que la tempête passe.

— Merci, *Nodoka*, dit Mai en se tournant vers elle. Et, Ryouko, désolée de t'avoir impliquée encore une fois. Je peux gérer la suite. Pouvez-vous nous laisser seuls un moment ?

Il semblait qu'elle avait deviné que quelque chose se passait, ce qui était un énorme soulagement.

Sakuta ne reconnaissait pas l'odeur dans la loge. Il y avait un immense miroir avec une vaste gamme de maquillage devant lui. Des costumes pour le tournage pendaient sur un portant derrière eux. Tout cela, combiné à ce genre de parfum que portaient les adultes, laissait une douce fragrance persistante.

La pièce elle-même était assez grande, peut-être 16 mètres carrés. La moitié de l'espace était une surface surélevée avec des *tatamis*.

Sakuta était assis sur le bord de cela, toujours dans le costume de lapin. La tête était toujours en place. Il attendait juste que les tremblements s'apaisent.

Au bout d'une minute, la porte s'ouvrit de l'extérieur.

Mai avait raccompagné Nodoka à l'ascenseur et était revenue vers lui.

Elle referma la porte derrière elle.

Ses yeux se posèrent sur lui.

— Combien de temps vas-tu rester assis là ? *demandait-elle*.

Il secoua la tête une fois, tentant de répondre. Il ne pouvait toujours pas parler sans révéler ses larmes.

— Est-ce que tu es venu ici pour rester silencieux ?

Ses pas se rapprochèrent.

Il avait la tête baissée, et il vit ses pieds apparaître dans son champ de vision. Ils s'arrêtèrent juste devant lui.



— Ce n'est pas pour ça que tu es revenu du futur, n'est-ce pas ?

— ?!

— Tu comptes me laisser tout faire ?

— Mai...

Sa tête se leva. Et son champ de vision étroit et sombre fut submergé de lumière. Mai avait retiré la tête de son costume.

Mai était juste là devant lui.

Il pouvait maintenant la voir clairement.

Elle lui souriait.

— C'est vraiment toi, *dit-il*.

Une toute nouvelle vague de larmes jaillit. Entre les larmes et la transpiration, son visage devait être un vrai désastre. Mais elle tendit les mains vers lui, les enveloppa autour de sa tête et l'attira contre sa poitrine.

— Mai... ?

— C'est bien, *dit-elle*. *Il ne savait pas ce que cela voulait dire*. J'ai pu te sauver.

— ...

Ses mots touchaient au cœur du problème, et ce n'était pas comme s'ils ne le savaient pas déjà. Mais il savait aussi immédiatement qu'elle savait déjà tout.

— C'est bien, *répéta-t-elle à nouveau*.

— ... Ce n'est pas bien du tout, Mai. *Sa voix se brisa. Son nez était bouché.* C'est de ma faute si tu...

— J'ai enfin pu faire quelque chose pour toi.

— ... !

Il ne pouvait pas exprimer ses sentiments en mots, mais il voulait réfuter cela, alors il secoua la tête tel un bambin en pleine crise de colère.

— Je n'aurais jamais pensé que tu ferais ça, *parvint-il à dire.*

— Je te l'ai dit. Je t'aime beaucoup plus que tu ne le penses.

Ses bras se resserrèrent autour de sa tête. Dans son étreinte, il pouvait distinctement sentir son cœur battre. La preuve qu'elle était en vie. Le pouls de la vie.

À cet instant, Mai avait déjà pris sa décision. Il aurait dû le savoir, mais ce n'est qu'avec sa chaleur autour de lui que la réalisation se fit.

Quoi qu'il arrive, elle le sauverait. C'était la décision de Mai.

— Je suis désolée, Sakuta, *dit-elle d'une voix douce.*

— Pourquoi tu t'excuses ?

— Je t'ai fait pleurer comme ça.

— Je...

— Je t'ai laissé seul.

— ... Je... Je ne fais que...

Il ne pouvait pas en dire plus, ne pouvait rien trouver d'autre à dire. Ses sentiments pour elle ne pouvaient pas être exprimés en mots, seulement en larmes.

Ici, dans ses bras, chaque partie de lui pouvait ressentir Mai. Sa respiration dans son oreille lui apportait la paix. Ses sentiments pour lui atteignaient

son cœur même. Il ne cherchait plus à arrêter de pleurer. Mai lui avait donné ces larmes. Alors il s'accrocha à elle, les laissant sortir, comme s'il lui rendait la pareille.

Mais ils ne pouvaient pas rester ainsi pour toujours.

Sakuta avait des choses à faire.

Et Mai aussi.

— Sakuta, *dit-elle en se reculant*. Laisse-moi voir ton visage.

Elle le prit dans ses deux mains. Il leva les yeux vers elle.

— Tu n'as pas beaucoup grandi, *dit-elle, un peu émue elle-même*.

— Je viens du futur, mais seulement de quatre jours.

— Oh. J'ai reçu un message vocal de Sakuta disant qu'il y avait un toi du futur autour, alors je me suis tout de suite excitée.

— Je grandirai finalement, mais tu devras attendre que cela se produise.

Le sourire de Mai semblait légèrement conflictuel.

— Je dois y aller.

— Aller... ?

— On a un rendez-vous, tu te souviens ?

Elle prit un manteau sur le porte-manteau. Elle se dirigeait déjà vers la porte.

— Attends, Mai.

Il se leva et attrapa son bras.

— Lâche-moi.

Elle parla doucement mais elle tint bon.

— Tout ira bien, *dit-il*.

— C'est pas possible ! *s'écria-t-elle. Elle se retourna vers lui, les larmes aux yeux.* Si Sakuta sait que je serai dans l'accident, ça ne fera que le pousser à vouloir se sacrifier encore plus ! Il prendra juste ça comme preuve qu'il devrait être celui qui meurt !

— ...

— Il ne voudrait jamais à vivre au prix de l'avenir des deux Shôko.

Il savait absolument à quel point elle avait raison. Mai le comprenait parfaitement.

— Si je n'y vais pas, Sakuta va mourir !

Elle le comprenait, mais pas cette version de lui. Elle ne connaissait pas le Sakuta du futur. Elle ne comprenait pas ce que perdre lui avait fait.

— Lâche-moi !

Elle essaya de se dégager, mais il la tira contre lui, enlaçant ses bras autour d'elle par-derrière.

— S'il te plaît, Mai. Reste ici.

Il resserra son étreinte, ne la laissant pas s'échapper.

— S'il te plaît...

Mais sa voix était à peine un murmure.

Il savait qu'il tremblait comme une feuille.

Tremblant. Un vrai désastre.

— ... Sakuta ?

Il essayait de la tenir fermement, mais il n'y avait presque aucune force. Et cela, à son tour, la fit arrêter de se battre contre lui.

— Je ne peux pas... Je ne peux pas te perdre à nouveau.

Les tremblements ne s'arrêtaient pas. Il tremblait tellement fort que ses talons se soulevaient du sol.

— Reste ici jusqu'après six heures.

— Mais...

— Tout ira bien.

— Je vais m'occuper de moi-même.

Il savait que ça ne sonnait pas convaincant.

Il tremblait toujours de façon pathétique.

La peur était accablante.

Il avait peur de perdre Mai.

Une peur viscérale.

Et il avait peur de ce qu'il s'apprêtait à tenter.

Après tout, cela signifiait voler l'avenir de Shôko.

— Tu es vraiment d'accord avec ça ? *demande Mai, réprimant ses propres sentiments.*

Il hocha la tête sans dire un mot :

— J'ai pris ma décision.

Sa voix était un grincement. À peine contenait-elle les émotions.

— Alors j'ai besoin que tu attends ici.

— ...

Mai hésitait toujours. Il pouvait l'entendre dans sa respiration.

— Je veux dire, c'est moi qu'on parle, alors je suis sûr que je reviendrai vers toi en larmes.

— ... Sakuta.

— Et j'aurai encore besoin de tes bras autour de moi.

— Tu es sûr ?

— Tu m'aideras à surmonter ça.

— Sakuta...

— Et je te rendrai heureuse.

— ...

Sakuta entendit son reniflement. Il glissa une clé dans sa main. La clé de son appartement. Celle qu'il avait prise dans la boîte aux lettres.

— Prends ça. S'il te plaît.

— ... D'accord, *chuchota-t-elle. Tenant la clé fermement.*

— Merci, Mai.

— Mais tu te trompes sur une chose, Sakuta.

Elle se retourna dans ses bras et le regarda. Son front toucha le sien.

— Je n'ai pas besoin que tu me rendes heureuse.

— ... Hein ?

— Nous serons heureux ensemble. Toi et moi.

Les mots de Mai le touchèrent en plein cœur. Puis il sentit sa présence en lui, se répandant à travers chaque fibre de son être. Une chaleur, comme le soleil de printemps. Il était sûr que des moments comme celui-ci étaient ce que signifiait le bonheur.

— Je le savais, *dit-il, un sourire s'esquissa sur ses lèvres.*

— Tu savais quoi ? *lui lança-t-elle un regard mécontent.*

— Je ne serai jamais à ta hauteur, Mai.

Avec une seule phrase, elle avait arrêté ses tremblements.

Ils seraient heureux ensemble.

Armé de ces mots, il pouvait encore avoir des doutes et des inquiétudes, mais il savait qu'à la fin, il trouverait son chemin. Si leurs pensées étaient alignées, tout irait bien.

Avec un peu de réticence, Sakuta la laissa partir. Il sentit que s'il s'accrochait à elle plus longtemps, il ne partirait jamais. Il voudrait sentir sa présence pour toujours.

Mais Sakuta devait partir.

Retourner sous la neige qui tombait.

— Je t'attendrai, Sakuta.

— Je sais.

Mai avait placé sa confiance en lui, alors il devait tenir cette promesse.

— Je t'attendrai, alors tu dois rentrer à la maison auprès de moi.

— Je le ferai.

Et pour tenir cette promesse, il devait quitter son côté.

— Vas-y, Sakuta.

— À bientôt, Mai.

5

Lorsque Sakuta quitta la loge verte de Mai, il trouva sa manager en attente dans le couloir et la convainquit de lui raccompagner jusqu'à la gare de Shinbashi. Bien sûr, il voyageait en costume de lapin complet pour éviter toute attention médiatique inattendue.

À la gare, il monta à bord d'un train en direction inverse. Un train en direction d'Atami sur la ligne JR Tokaido. Quarante-cinq minutes de balancement en costume de lapin. Il descendit à sa gare d'origine (Fujisawa) et passa à la ligne Odakyu Enoshima.

Le train quitta la gare de retournement, le quartier commerçant défilant à l'extérieur des fenêtres. La vue se transforma rapidement en un quartier résidentiel calme. Toutes les maisons étaient recouvertes d'une légère couche de neige. Sakuta les regarda défiler alors que le train s'arrêtait à Hon-Kugenuma et à la plage de Kugenuma. Puis il atteignit la fin de la ligne - la gare de Katase-Enoshima.

Certaines parties du quai n'étaient pas couvertes, et il y avait un pouce de neige amoncelée. Un petit garçon sautillait joyeusement dans la neige intacte, laissant des empreintes derrière lui.

Il vérifia l'heure sur l'horloge de la gare. Pas encore 17h30.

Trente minutes avant l'accident.

Il glissa son billet dans la porte et sortit de la gare. La foule se dispersa à l'extérieur. Un flux se dirigeait vers la droite, en direction de l'aquarium, tandis que l'autre allait droit vers le pont Benten et Enoshima.

Contrairement au premier 24 décembre, Sakuta ne se dirigea pas vers l'aquarium. Il prit la route menant au pont Benten. Malgré la neige tourbillonnante, la route était encombrée. Des couples d'étudiants partageant des parapluies et des familles avec de jeunes enfants excités par la neige remplissaient les rues. Personne ne se plaignait. Ils accueillaient

avec joie l'atmosphère animée, c'était la nuit sainte, après tout. La neige ne faisait qu'embellir les choses.

C'était une ville côtière où la neige ne tenait presque jamais. Et cela faisait des années que cela n'avait pas neigé la veille de Noël. Tout le monde était ravi.

Sakuta se frayait un chemin à travers la foule, sans parapluie. Il sentait son cœur battre la chamade à mesure qu'il approchait du lieu de l'accident. Il sentait le stress monter. Ses pieds devenaient instables. Il n'était pas revenu ici depuis que cela s'était produit. Cela ne ferait que lui rappeler Mai, étendue là, baignée par les lampadaires.

Son instinct lui criait de ne pas y aller. Mais il était là. Il y avait des choses qu'il ne pouvait faire qu'ici. Des choses qu'il devait faire. Mais c'était encore un peu tôt pour cela.

— ...

Honnêtement, il n'était pas sûr de devoir faire cela. Mais parce qu'il n'était pas sûr, il s'éloigna du lieu de l'accident et se dirigea vers le passage souterrain qui menait de l'autre côté de la Route 134. Ce tunnel avait été conçu pour maintenir un flux constant de piétons sous la principale artère animée, envoyant les touristes vers le pont Benten et Enoshima au-delà.

Sakuta ressortit de l'autre côté et se retrouva juste devant le pont. La plupart des gens se dirigeaient droit vers l'île. Sakuta, lui, se détacha de la foule. Il s'arrêta près des deux lanternes en forme de dragon. C'était là qu'il avait convenu de rencontrer la grande Shôko il y a quatre jours, selon l'échelle de temps du futur Sakuta, le premier 24 décembre.

Elle n'était pas encore là. C'était un soulagement. Malgré le froid, il pouvait sentir son front humide de sueur. Marcher avec ce costume l'épuisait. Pour faire une pause, il ouvrit la fermeture éclair et libéra ses bras et sa partie supérieure. Il avait son survêtement d'école en dessous. Il s'assit sur le trottoir près de la lanterne, la tête reposant sur ses genoux, serrée contre sa poitrine.

Un certain nombre de couples passèrent près de lui. Tous étaient là pour voir l'illumination du Sea Candle, le phare au sommet d'Enoshima. On pouvait voir la lueur clairement d'ici. En haut, c'était comme un jardin de

lumières à vos pieds. Tout le monde regardait le garçon déguisé en lapin d'un air amusé, mais les lumières attiraient rapidement leur attention.

Seule une personne s'arrêta.

Elle avait l'air surprise de voir Sakuta là, et son esprit était clairement en ébullition. Mais quand elle arriva près de lui, elle retrouva son sourire habituel et calme.

— Tu m'attendais ?

— Absolument pas. Ce n'est même pas encore l'heure.

— Tu étais tellement excité à l'idée d'un rendez-vous avec moi que tu es venu en avance !

— Totalement.

Il venait de l'admettre. Il n'était pas là pour jouer à des jeux de mots.

— Tu as sûrement une façon inhabituelle de te préparer pour le grand rendez-vous, *plaisanta-t-elle en riant, en regardant son costume.*

— Je le porte toute la journée. C'est devenu une partie de moi.

Shôko portait une tenue assez standard pour elle. Un pull volumineux et une jupe longue. Elle avait une écharpe sur les épaules mais, comme Sakuta, pas de parapluie.

Elle tendit la main et toucha sa tête.

— Tu as de la neige sur toi, *dit-elle en la balayant.* Désolée.

Il leva les yeux pour demander pourquoi et vit de la tristesse dans son regard. Alors il n'interrogea pas.

— J'ai fait une erreur, hein ? *dit-elle.*

Il n'avait pas besoin qu'elle précisât ce qu'elle voulait dire.

— Je ne dirais pas ça.

— Mais te voilà. Provenant du futur.

Elle alla droit au but. Cela expliquait tout. Elle le savait déjà. Elle ne savait peut-être pas quel futur il avait vu, mais elle savait que c'était assez grave pour qu'il dût revenir. Tout comme elle.

Il secoua simplement la tête.

Elle n'avait pas commis d'erreur.

— Je suis là grâce à toi.

C'était vrai.

Les sentiments derrière ces mots l'étaient aussi.

Parce qu'elle lui avait dit ce qui l'attendait.

Parce qu'elle avait essayé de le sauver.

Parce qu'elle lui avait donné une chance de choisir.

C'était cela qui l'avait conduit ici.

C'était cela qui avait amené Sakuta ici.

Avec son choix fait.

Elle avait fait de même, deux ans auparavant.

Depuis leur première rencontre sur la plage de Shichirigahama, Shôko n'avait pas changé.

Elle avait été un soutien et l'objet de son aspiration.

Il voulait être là pour les autres comme elle l'était pour lui. Il avait vécu avec cet objectif depuis toujours. Il voulait être comme ça pour quelqu'un.

Même si ce n'était qu'une seule personne.

Il n'avait toujours pas réussi, mais il avait trouvé la sienne. Celle qu'il devait protéger, quel qu'en soit le prix. Celle avec qui il voulait être heureux. Celle avec qui il voulait partager sa vie.

S'il n'avait jamais rencontré Shôko, il pensait qu'il n'aurait jamais compris cela.

Shôko lui avait appris tout ce qui importait.

« Merci » n'était pas suffisant pour exprimer sa gratitude.

« Désolé » n'était pas suffisant pour exprimer la douleur qu'il ressentait.

Que devrait-il dire dans un moment comme celui-ci ?

Sakuta n'était toujours pas sûr. Shôko ne lui avait pas encore appris ça.

Mais bien sûr qu'il ne savait pas. Bien sûr qu'elle ne lui avait pas appris. Il pourrait chercher dans le monde entier mais ne trouvera jamais un mot qui exprimait autant de choses.

Pourtant, il ouvrit toujours la bouche pour essayer de lui dire quelque chose.

— Shôko, je...

Mais rien d'autre ne sortit. Il ne trouva pas les mots.

Il ne savait pas quoi dire. Les pensées étaient là, tourbillonnant en lui. Il débordait d'émotions, mais il n'y avait aucun moyen pour elles de sortir.

Shôko lui jeta un regard, sourit et déclara :

— Sakuta. Tiens ma main.

Il ne s'y attendait pas.

Elle tendit la main, et il la prit.

Il pouvait sentir sa présence sur sa paume. Chaque doigt confirmait qu'elle était réelle.

— C'est assez gênant, *dit-elle*, son sourire devenant hésitant.

Elle jeta un coup d'œil rapide à lui, puis à Enoshima.

L'illumination du Sea Candle éclairait la neige qui tombait du ciel nocturne.

Sakuta, lui aussi, tourna son regard vers les lumières.

La brise marine était fraîche en hiver.

Son corps devenait engourdi. Seule la chaleur de la paume de Shôko lui rappelait qu'il était vraiment là.

Elle lui serra un peu la main.

— ...

Il pouvait sentir qu'elle était anxieuse.

Alors il serra sa main. Cela la fit serrer encore plus fort. Mais sa prise ne semblait plus anxieuse.

Il y avait une force en elle qui semblait l'encourager. Elle tenait bon, comme si elle le soutenait, pour l'avenir qu'il essayait de façonner.

Après une minute, elle relâcha sa prise. Elle balança leurs mains jointes doucement d'avant en arrière. Ils devaient sembler être un couple en train de plaisanter. Ni anxieux ni encourageants. C'était la taquinerie classique de Shôko.

Se tenir la main avait transmis plus que des mots ne pourraient jamais le faire.

Il était assez sûr qu'elle avait compris ce qu'il ressentait aussi.

Alors il lui parla une fois de plus :

— Shôko.

Il devait simplement faire de son mieux avec les mots qu'il avait. Mais aussi maladroit que cela pût être, il sentait que ce serait suffisant.

— ...

Shôko ne dit rien. Mais il savait qu'elle écoutait.

— Je vais tout emporter avec moi.

— ...

— Je vais tout emporter dans le futur.

— ...

— Le temps que j'ai passé avec toi, tout ce que tu m'as donné... tout ce pour quoi Makinohara a travaillé, et mes souvenirs de tout ça. Je ne laisserai rien derrière moi. Tout restera avec moi dans le futur.

— ...

Shôko secoua doucement la tête.

— Sakuta, sais-tu pourquoi les gens oublient les choses ?

— Je n'oublierai pas.

— Je sais pourquoi. C'est parce qu'il y a des choses qu'ils veulent oublier.

— ...

— Rien n'est pire que les souvenirs douloureux qui durent éternellement.

— C'est d'autant plus une raison pour laquelle je ne t'oublierai pas.

— ... Comment ça ?

— Mes souvenirs de toi sont les souvenirs aigres-doux d'un premier amour. Pourquoi j'aurais besoin d'oublier ça ?

— Sérieusement.

Son ton était chargé, mais elle s'arrêta sans rien ajouter.

Sakuta se tourna vers elle, curieux.

— Tu es vraiment un imbécile, *déclara-t-elle avec un sourire*.

Il ne répondit pas. Il pouvait dire qu'elle ne voulait pas qu'il le fît.

Tous les deux regardaient droit devant eux.

À travers le long pont vers Enoshima.

Une petite île, flottant sur l'océan.

Et en haut, un monde de lumière dans un cristal fait de neige.

Tout ce qu'il voulait faire maintenant, c'était se souvenir de l'avoir vu avec Shôko. Se souvenir de comment sa main se sentait dans la sienne.

Ils ne pouvaient pas rester ainsi longtemps.

Sakuta avait encore des choses à faire.

Et leur bref moment ensemble prit bientôt fin.

— Je dois y aller, *dit-il*.

C'était certes un peu à contrecœur. Mais il n'y avait aucune hésitation.

— D'accord, *répondit Shôko*.

Elle lâcha sa main.

Sakuta remit son costume et Shôko l'aida avec la fermeture éclair dans le dos.

Tenant la tête, il se tourna une fois de plus vers elle.

Il était venu ici pour lui dire quelque chose, mais il se retrouva à court de mots.

Alors il la regarda dans les yeux et annonça :

— Adieu, Shôko.

Pour un instant, ses yeux se voilèrent. Mais elle garda son sourire.

— Au revoir, Sakuta.

Elle lui fit un petit signe de la main.

Sakuta se retourna et s'éloigna. Il savait que Shôko était toujours en train de lui faire signe.

Il en était absolument certain, mais il ne se retourna pas.

Chaque pas qu'il faisait lui semblait comme s'il devait décoller son pied du sol. Il se dirigea à travers le tunnel sous la Route 134 vers l'autre côté.

Il était presque six heures.

Lorsqu'il fut en vue du lieu de l'accident, il mit la tête du costume de lapin.

Le Sakuta du futur ne pouvait jamais rencontrer le Sakuta d'aujourd'hui. Il était impossible que les deux soient perçus dans le même espace au même moment.

Mais s'il renversait cette idée, les deux pouvaient coexister tant qu'ils n'étaient pas observés. C'était le principe qui lui avait permis de parler au Sakuta actuel au téléphone.

Il devait donc simplement créer une situation où les gens ne pouvaient pas dire qui il était.

Comme le chat dans une boîte, piégé dans un état entre la vie et la mort. Cela pourrait être Sakuta dans ce costume ; ou peut-être pas.

Alors que Sakuta retenait son souffle à l'intérieur du costume, il entendit quelqu'un haleter. Une respiration saccadée, se rapprochant. Et cela prouvait que son plan fonctionnait.

Le Sakuta actuel courait à travers la mince couche de neige, luttant contre le temps. Sakuta pouvait le voir clairement à travers les trous du nez du costume. Lui-même, dans son uniforme scolaire.

Essayant de garder ses distances par rapport au lieu de l'accident, il avait délibérément conduit le Sakuta actuel vers l'aquarium, mais visiblement, cette ruse n'avait pas tenu longtemps.

Le Sakuta actuel regardait de l'autre côté de la rue, vers les lanternes de dragon. Sa tête se leva. Il devait avoir trouvé Shôko.

En même temps, un klaxon de voiture retentit. Le Sakuta déguisé était déjà en mouvement.

La camionnette noire freina brusquement et les pneus patinèrent. La voiture devant elle avait ralenti brusquement, et la camionnette avait failli la percuter. Mais une fois que les pneus eurent perdu leur adhérence, la voiture fut complètement hors de contrôle.

— Sakuta ! s'écria Shôko.

Le Sakuta actuel vit la camionnette arriver et se figea. Mais son visage exprimait la sérénité.

Naturellement. Il était convaincu que se sacrifier était le meilleur choix.

Sakuta le savait parce qu'il l'avait lui-même pensé.

S'il pouvait garantir un avenir à Shôko, alors c'était ce qu'il voulait, et tant que Mai ne prenait pas sa place, alors cet accident était la façon dont les choses devraient être.

Mais après avoir perdu Mai une fois... Les souvenirs de cette douleur avaient forcé Sakuta à faire un choix différent.

Il devait survivre et rendre Mai heureuse. Il n'y avait rien pour lui sauf être heureux avec Mai.

Les gens avaient vu la camionnette glisser vers eux et avaient crié. Tout cela lui semblait si lointain. Mais son corps continuait à bouger avec une claire détermination. Son objectif était simple.

Le Sakuta actuel se tenait immobile sur le chemin de la camionnette dérapante, jusqu'à ce que le Sakuta futur, déguisé en lapin, le repoussait hors de la trajectoire.

6

Il sentit quelqu'un le pousser de côté.

Et sentit qu'il poussait quelqu'un.

Puis il sentit le froid contre ses paumes. À droite et à gauche.

Sakuta ouvrit les yeux et vit ses mains sur l'asphalte recouvert de neige. Elles commençaient à s'engourdir du froid.

— Qu'est-ce que... ?

N'étant pas sûr de ce qui se passait, il se releva lentement du sol.

Tout semblait très étrange. La tension dans l'air était palpable.

Le klaxon strident de la voiture résonnait dans l'air.

Il se tourna vers le son et vit une camionnette noire reposant contre un panneau de signalisation renversé. L'avant était enfoncé à la suite de l'impact avec le poteau.

La foule semblait stupéfaite. Elle grossissait alors que les gens s'arrêtaient pour voir ce qui s'était passé. Tout le monde regardait la camionnette et chuchotait entre eux.

— Êtes-vous blessé ? Avez-vous mal quelque part ?

Étourdi, Sakuta se retourna pour trouver un jeune policier qui lui parlait. Il y avait une guérite de police à proximité, et il devait être venu en courant. Un autre policier, plus âgé, était à la radio, signalant l'incident.

— Est-ce à vous ? *interrogea l'agent, en brandissant la tête du costume de lapin.*

Le reste du costume était étendu aux pieds de Sakuta.

Les deux parties étaient vides. Il n'y avait rien à l'intérieur.

Il y a quelques instants à peine, Sakuta portait ce costume. Ces souvenirs restaient en lui. Mais en même temps, il avait un autre ensemble de souvenirs et de sensations, et cet ensemble était très confus.

— Oh... donc..., *marmonna-t-il.*

Dès le départ, le Sakuta du futur avait été une création du Syndrome de l'Adolescence de Sakuta du présent. Incapable de décider entre le futur de Shôko ou un futur avec Mai, son esprit avait cédé à la pression et avait rejeté le futur lui-même, espérant que le moment de l'accident n'arriverait jamais. Et ce désir avait ralenti le monde qu'il percevait. Si l'on prenait Rio au mot, plus les choses avançaient rapidement, plus le temps passait lentement pour eux. Par conséquent, le Sakuta qui avait rejeté le futur avait fini par apprendre ce qui allait se passer en premier.

Mais maintenant que la cause de ce Syndrome de l'Adolescence avait été éliminée, la division de la conscience de Sakuta s'était fusionnée. Après six heures le 24 décembre, il n'était plus nécessaire de choisir entre le futur de Shôko et son futur avec Mai.

Le costume vide lui racontait tout cela, et ses souvenirs et sensations se fondaient ensemble. La séparation entre les deux Sakuta s'estompaient. Ils étaient tous les deux Sakuta. Il n'y avait ni vrai ni faux. Il était simplement lui-même à nouveau.

— Il y a une ambulance en route. Vous devriez vous faire examiner, *annonça l'agent, visiblement préoccupé.*

— Ça va, répondit Sakuta, et il se retourna pour s'en aller.

L'agent l'appela, inquiet, mais Sakuta ne répondit pas.

Il retourna à travers le tunnel et s'arrêta près des lanternes en forme de dragon. Regardant de l'une à l'autre.

— ...

Cela n'a pas fait apparaître Shôko.

La grande Shôko n'était plus là.

Sakuta avait volé son futur.

Et il l'avait fait volontairement.

Il avait passé toute la journée à courir pour que cela se produise.

Et ayant obtenu le résultat qu'il voulait, il ne ressentait aucun sentiment de triomphe, aucune exaltation d'aucune sorte. Il n'y avait qu'une douleur dans sa poitrine.

La douleur était si grande qu'il ne pouvait pas supporter de s'arrêter.

Comme s'il essayait de s'en éloigner, il commença à avancer péniblement vers Enoshima.

Le pont Benten s'étendait à travers la surface de l'océan. Il mesurait plus de quatre cents mètres de long, droit et plat. Sakuta traversa seul.

La mer nocturne gémissait en dessous. Cela ressemblait à quelqu'un en deuil.

Il sentait une chaleur monter en lui, derrière ses yeux. Le fond de son nez lui faisait mal. Mais il retenait désespérément ses larmes, avançant pas à pas, incertain d'où il essayait même d'aller.

Il continuait simplement à mettre un pied devant l'autre.

Il avait l'impression que cela le mènerait finalement quelque part.

Il traversa tout le pont.

Cela le mena sur Enoshima proprement dite.

Sakuta ne s'arrêta pas là. Il continua simplement à avancer.

Directement jusqu'à la colline, passant devant la rangée de magasins, à travers le sanctuaire d'Enoshima, en haut du long escalier. Un pas après l'autre.

Sa respiration devenait saccadée.

Ses jambes lui criaient.

Mais il ne s'arrêta pas pour se reposer. Il devait être quelque part, pas ici.

À chaque pas, il se posait la question :

Était-ce bien ?

Était-ce juste ?

Était-ce mal ?

N'y avait-il vraiment pas d'autre moyen ?

Une question déroutante après l'autre.

Et il répondit à chacune à voix haute.

— Non. Il n'y avait pas d'autre moyen.

Il serra les dents et posa son pied sur la marche suivante.

— Bien sûr que ce n'est pas juste. Regarde ce que j'ai fait.

Une autre marche.

— Tout est faux.

Les larmes qu'il retenait tombaient sur ses genoux.

— Ce n'est pas du tout correct... Rien de tout ça n'est correct.

Il renifla, essuya ses yeux et prit un autre pas.

Il n'y avait rien de bon dans tout cela.

Un bon résultat aurait été celui où Shôko avait un avenir, où Sakuta était en sécurité, et où Mai était également en vie. Un avenir où tous pourraient sourire. C'était ce qu'il avait voulu.

Il n'avait pas voulu cela.

Mais peu importe ce qu'il avait voulu. C'était sa seule option.

Il n'y avait aucun résultat où tout le monde était heureux. Aucun tour de magie ne pouvait y arriver.

Tout ce que Sakuta pouvait faire était de choisir Mai. Et non Shôko.

— Mais ça... ne rend pas les choses correctes. Alors ne me demande pas... *croassa-t-il entre ses dents et se força à gravir la dernière marche.*

Il chancelait, à bout de souffle, juste au moment où il atteignait la base du Sea Candle.

C'était un tunnel de lumières, comme un jardin de glycines. Au-delà se trouvait un lit de fleurs faites de lumière. Et aujourd'hui, il y avait le cadeau supplémentaire de la neige qui tombait. L'illumination captait les flocons de neige, donnant à tout le jardin une splendeur surnaturelle.

C'était tel un rêve devenu réalité.

Il y avait des couples tout autour de lui. Des groupes d'étudiants. Quelques familles. Sakuta était la seule personne ici seule.

Peu importe où il regardait, tout ce qu'il trouvait était des ciels nocturnes, de la neige et des lumières. Aucun signe de Shôko. Il commençait lentement à réaliser qu'il était venu jusqu'ici pour confirmer cette vérité évidente de ses propres yeux.

La grande Shôko n'existe plus.

Son avenir ne viendrait jamais.
Il avait été perdu pour toujours.
Emporté... par la main de Sakuta.

Il avait dépassé le stade de ressentir quoi que ce soit.
Il n'avait pas froid. Il n'était pas triste.
Il savait que cette vue était belle, mais elle ne l'émut pas du tout.

À personne en particulier, il murmura :

— Faut rentrer à la maison, *comme s'il venait de se souvenir de quelque chose d'important.*

Il ne se souvenait pas vraiment comment il était rentré chez lui.
Avait-il marché tout le chemin ? Avait-il pris un train ? Peut-être un bus ?
Les souvenirs étaient flous. Mais il y était arrivé. En voyant son immeuble d'appartements en vue, il vit quelqu'un debout au bord de la route.
Une grande fille avec un parapluie. Elle semblait avoir froid et se frottait les mains autour du manche du parapluie. Elle avait dû être là depuis longtemps. Il y avait beaucoup de neige accumulée sur ce grand parapluie.

— ... Mai, fit Sakuta, s'arrêtant sur place.

Mai le vit aussi. Leurs regards se croisèrent. Ses yeux scintillaient de soulagement.

Puis elle se mordit la lèvre, s'arrêtant avant de se mettre à pleurer.

C'était tout ce qu'elle fit.

Elle n'appela pas son nom et elle ne courut pas vers lui.

Elle se contenta de tenir son regard et d'attendre qu'il vienne vers elle.

— ... Oh. C'est pour ça.

Ils s'étaient chacun fait une promesse. Il rentrerait chez lui et elle serait là à l'attendre. Elle avait tenu parole et avait patiemment attendu qu'il tenait la sienne.

Ses glandes lacrymales étaient complètement hors de contrôle à ce stade. Après toutes les larmes qu'il avait versées, elles en produisaient encore. Des larmes chaudes coulaient le long de ses joues.

Il ne tenta pas de les essuyer. Sous une pluie de neige, Sakuta fit un pas après l'autre, retournant vers Mai. Chaque pas le rapprochait de la maison. Se remémorant tout ce qui l'avait amené ici...

Réfléchissant à la signification de chaque pas...

Les pieds de Sakuta l'emmenèrent jusqu'au bout du chemin.

Puis il se retrouva sous le parapluie de Mai. C'était le seul endroit où il n'y avait presque pas de neige.

— ...

Mai ne dit rien. Elle lui tendit silencieusement le parapluie.

— ...

Il y avait un regard d'attente dans ses yeux.

Il savait ce qu'elle attendait. N'importe quel enfant le saurait. C'était ce que tout le monde disait après être revenu.

— Je suis rentré, Mai, *déclara-t-il*.

Elle esquissa lentement un sourire.

— Bon retour, Sakuta.

Sa voix était chaude et accueillante.

Chapitre 3

Aucun rêve de son premier amour

Chapitre 3 : Aucun rêve de son premier amour

1

Il sentait l'odeur du pain qui grillé. Il y avait un crémitement venant de la poêle. Des œufs étaient en train de frire. Des chaussons passèrent devant lui. Puis il entendit les rideaux s'ouvrir, la lumière frappa ses paupières.

Les bruits de pas revinrent vers Sakuta. Il sentit quelque chose se rapprocher de lui, puis quelque chose claqua sur son front.

— Hé ! Il est dix heures passées ! Réveille-toi Sakuta !

— Je suis déjà debout Mai, *lâcha-i-il sans ouvrir les yeux.*

— Alors mange ton petit déjeuner avant que ça ne refroidisse. Je dois y aller.

Mai s'éloigna. Voulant la suivre, Sakuta essaya d'ouvrir ses yeux pour les trouver collés ensemble. Il avait beaucoup pleuré la veille et s'était endormi en pleurant. Ses larmes avaient séché, collant ses cils l'un contre l'autre. Il se frotta et cligna des yeux plusieurs fois avant de finalement se retirer hors du *kotatsu* du salon.

— Où vas-tu ? *interrogea-t-il, mais il comprit avant que la réponse ne vînt.*

Un regard vers Mai suffisait pour répondre à sa question. Elle était en uniforme du lycée Minegahara. Elle enfilait son manteau par-dessus son blazer.

— Je vais en cours, *répondit-elle.*

— Les vacances d'hiver ont commencé aujourd'hui, *déclara-t-il*.

Heureusement, ils allaient être en retard.

— Je n'ai pas encore reçu mon bulletin. J'ai été absente hier à pour le tournage.

— Alors je viens avec toi, *répondit-il... et laissa échapper un énorme bâillement*.

Sakuta prit son petit-déjeuner préparé par Mai et enfila rapidement son uniforme, puis ils partirent de la maison tous les deux.

Sur le chemin de la gare de Fujisawa, Mai essaya de peigner ses cheveux à la main, mais une mèche rebelle refusa de se laisser dompter.

Aucun des deux ne l'avait proposé à voix haute, mais ils se tenaient la main, de l'appartement jusqu'à la gare. Ils ressemblaient à un couple de jeunes amoureux.

Ils étaient si ouverts à ce sujet que les passants qu'ils croisaient ne remarquaient même pas qu'elle était Mai Sakurajima.

Les routes menant à la gare de Fujisawa avaient été déneigées depuis que la neige avait cessé. Il y avait pas mal de monticules de neige de presque un mètre de haut parsemant le bord de la route. La circulation des voitures et des piétons était fluide. Comme n'importe quel autre jour.

Les seules zones où il restait de la neige étaient les ruelles rarement empruntées. Dans ces petites rues, il y avait environ de dix centimètres de neige, sans trace de pas.

Mais regarder ces étendues blanches lui rappelait la veille.

Il s'en souviendrait probablement à chaque fois qu'il neigeait. Comment Shôko s'était estompée avant que la neige ne fonde.

— ...

Alors qu'il regardait la neige, quelque chose glacé se pressa soudainement contre sa joue.

— Hééé ! *s'écria-t-il.*

Il se retourna et trouva Mai qui tenait une boule de neige dans sa main, souriante.

— Tu es vraiment une enfant, Mai.
— Oh ? Alors je le ferai toute seule.
— Tu veux en faire un dans la cour de l'école ?

Si tout l'endroit était recouvert de neige, ils pourraient faire un bonhomme de neige impressionnant.

— Tu vois que tu en as envie.

Sakuta ne pensait vraiment pas que Mai voulait réellement faire un bonhomme de neige. Ce n'était pas le but. Ils essayaient tous les deux d'agir normalement, même si ça ne fonctionnait pas vraiment... le jeu en valait la chandelle.

Les mots qu'ils échangeaient n'avaient pas de réelles de signification. Mais il y avait un sens à partager des mots insignifiants entre eux. Il suffisait que les deux comprennent.

La gare de Fujisawa ressemblait à celle qu'elle avait toujours été. C'était l'heure de pointe alors la gare était bondée. Le seul véritable changement était que tous les étudiants qui étaient en vacances d'hiver, donc même pendant un jour de la semaine, il y avait autant de monde que le week-end.

C'était aussi animé que ce à quoi on pouvait s'y attendre un 25 décembre, mais cela en soi n'était pas extraordinaire. C'était juste un Noël comme un autre.

Hier avait été une crise bouleversante.

Et Sakuta en ressentait encore les répercussions. Les eaux de son cœur étaient encore agitées. Le rugissement des vagues, les vagues se brisant. Et cela lui coûtait physiquement ; il avait passé toute la matinée à se sentir s'il allait attraper quelque chose. Il avait été pris au piège au bord de la panique tout en essayant d'agir comme si tout était normal.

Mais la ville allait bien, contrairement à ce qui se passait à l'intérieur de lui.

Quoi qu'il arrivât, quoi qu'il essayât de faire, cela n'affectait pas le monde en question.

Tout le monde continuait simplement sa vie.

Il y avait des stands devant les grands magasins. Des Pères Noël et des rennes offraient aux passants des gâteaux à moitié prix. Lorsque Sakuta et Mai atteignirent le quai, le train arriva à l'heure.

Sakuta avait versé toute une vie de larmes qui auraient suffi pour toute une vie, mais sangloter ne changerait pas le monde. C'était ainsi. C'était ainsi que le monde était fait.

Il ne lui en voulait pas.

Cela semblait être comme les choses devaient être

Sakuta lui-même aurait passé devant un étranger à de nombreuses reprises dans le passé, sans jamais remarquer les problèmes qui n'étaient pas les siens. Le fait de savoir, d'être impliqué et d'être affecté lui avait donné une perspective différente sur les choses. Il était investi de façons dont il ne l'avait jamais été auparavant.

Et tout le monde traversait la vie en étant mêlé à des choses ainsi.

— Magnifique, murmura Mai.

Elle regardait par les fenêtres du train.

- Toi, tu l'es, *déclara-t-il.*
- Je parlais de l'océan.

C'était un regard glacial.

- Eh bien, oui. Magnifique.
- Moi, ou... ?
- L'océan.
- Hmph.
- Toi aussi, tu es super magnifique.
- Si tu le dis.
- Mais je le pensais vraiment...

Il la regardait, mais elle ne le regardait pas. Il abandonna et observa également l'océan. Sous le ciel d'hiver, l'eau captait la lumière du soleil et scintillait.

Il voyait cela tout le temps. C'était juste la vue de son trajet habituel. Une routine quotidienne. Mais aujourd'hui, l'océan semblait différent.

Il était plus joli que d'habitude.

Il sentait que c'était parce qu'il avait choisi de vivre.

Et parce que Mai était avec lui.

Il prenait cette vue pour acquise, mais à ce moment-là, c'était nouveau.

Quelque chose qu'il voyait tous les jours pourrait un jour ne plus être là. Et cette connaissance changeait sa façon de voir les choses.

Le train longeait le côté. Aujourd'hui, la lenteur notoire de l'Enoden lui fit du bien. Celle-ci lui donna le temps de profiter de la vue. Parfait pour un cœur blessé.

Les freins crissèrent, et le train s'arrêta. Gare de Shichirigahama, la destination de Sakuta et Mai. Sakuta se leva et tira la main de Mai, la conduisant sur le quai.

- Ce ne serait pas Mai Sakurajima là-bas ?

Des voix provenant du train derrière eux.

- Tu plaisantes ? En personne ?
- C'est son petit ami ?
- Il a l'air plutôt... ordinaire ?

Il était à presque sûr que cela venait du groupe de lycéennes rassemblées autour de la porte. Il ne prit pas la peine de se retourner. Elles continuèrent à bavarder, mais les portes se fermèrent et il ne put entendre le reste. Le train s'éloigna, et leurs regards curieux furent emportés vers Kamakura.

— Ceux qui pensent que tu es ordinaire ne sont pas de bons juges en quoi que soit.

Ne lâchant pas sa main, Mai passa son pass de transport IC à travers le portique. Elle semblait extrêmement contente.

- Mais, en tant qu'excellente juge de tout, Mai, qu'en penses-tu ?
- ... Hmm.

Elle lui jeta un coup d'œil de côté, l'observant attentivement.

— Bon, ton visage est plutôt ordinaire, *admit-elle*.

Franche.

Puis rajouta rapidement :

— J'aime être la seule à savoir à quel point tu es cool.

Peut-être que dire cela l'avait embarrassée. Elle se mit soudainement à marcher très vite.

Comme ils se tenaient toujours la main, il se retrouva traîné derrière elle.

- Mai
- Quoi ?
- Redis-le encore une fois.
- Hors de question. Ça va juste te monter à la tête.
- Aw.
- Ce côté de toi n'est pas du tout cool.

Mai lui jeta un regard par-dessus son épaule, souriant, triomphante. Elle se délectait clairement de l'air consterné de Sakuta. Elle semblait heureuse. Et cela le rendait heureux.

Accumuler des moments comme celui-ci rendrait leur vie à tous les deux heureuse.

Ils ne cherchaient rien qui d'extraordinaire. Juste des moments qui les faisaient sourire au milieu d'une journée ordinaire. C'est ce qui faisait que tout cela en valait la peine.

Cela semblait être un objectif réalisable, ce qui lui soulageait beaucoup.

Ils traversèrent les rails et se faufilent par la grille entrouverte pour entrer sur le terrain de l'école.

Le chemin menant au bâtiment principal avait été déblayé. L'une des équipes sportives avait probablement été enrôlée à contribution. Mais le déblayage avait fini par se transformer en bataille de boules de neige. Il y avait des traces de lancers manqués tout autour.

Ils avaient dû pénétrer par la porte d'entrée.

— Trouve un endroit pour tuer le temps, *dit Mai en lâchant sa main.*

Elle se dirigeait vers le bureau des professeurs à l'étage.

— Je viens avec toi.

— Je ne vais pas faire exhiber mon copain devant les professeurs.

— Je ne veux pas me séparer de toi !

— Ça ne prendra pas longtemps. Attends juste un peu.

Elle ne lui laissa pas le temps d'ajouter un mot de plus.

— Tuer le temps, comment ? *marmonna-t-il en se grattant la tête.*

Il ne voyait qu'une seule option.

— Mais elle ne sera sûrement pas là aujourd'hui.

Il se dirigea tout de même vers le laboratoire scientifique. La porte bougea lorsqu'il la toucha, elle n'était pas verrouillée. Les lumières n'étaient pas allumées, elle n'était pas verrouillée.

Les lumières n'étaient pas allumées, mais il appela :

— Futaba ? *en ouvrant la porte.*

C'était les vacances d'hiver, mais Rio se tenait quand même au tableau. Dans sa blouse blanche, près de la table d'expérimentation.

— ...

Elle le regarda et resta figée, un tube à essai à la main.

— On dirait que tu as vu un fantôme, *dit-il en refermant la porte derrière lui.*

Contrairement au couloir, le laboratoire était assez chaud et confortable grâce au chauffage d'appoint qui effectuait un travail respectable. C'était assez confortable.

Aussi chaude que fut la pièce, la vue à travers les fenêtres était toute blanche. Le soleil se reflétait sur la neige, éclairant la pièce.

Les lèvres de Rio s'entrouvrirent légèrement, et une voix faible s'échappa :

— Azusagawa...

Avant qu'il ne pût répondre, ses genoux se fléchirent, et frappèrent le sol derrière la table. C'était clairement moins « s'asseoir », mais « s'effondrer ».

— Y-yo, *dit-il en se précipitant vers elle.* Futaba, ça va ?

Il s'agenouilla à côté d'elle et lui prit le tube à essai. Il était vide, mais Sakuta ne voulait pas qu'il se brise. Il le plaça en toute sécurité dans le support sur la table.

— ... Pas vraiment, *entendit-il murmurer Rio, mais sa voix se bloqua dans sa gorge et il ne put pas tout comprendre.*

— Futaba ? *dit-il en scrutant son visage.*

— Je ne vais pas bien !

Sa tête se redressa brusquement. Il y avait déjà de grosses larmes qui tombaient de ses yeux, ce qui signifiait qu'il n'y avait qu'une seule chose qu'il pouvait dire.

— Désolé. Je t'ai inquiétée, hein ?
— Je ne vais pas bien... ! *répéta-t-elle encore.*

Elle avait les poings serrés et les abattit sur les genoux de Sakuta. Il n'eut pas mal, mais sa protestation molle le fit se sentir terriblement coupable. Il ressentait une tension familière dans sa poitrine.

Mais ce n'était rien comparé à la peur qu'elle avait dû ressentir.

— Je suis vraiment désolé, *dit-il.*

Il ne savait pas ce qu'il pouvait faire d'autre.

— Je ne vais pas bien du tout... *Rio lui asséna toute une série de coups faibles.* Je pensais que je ne te reverrais jamais. Je savais... J'étais sûre que tu te sacrifierais !

— Ouais...

Elle n'avait pas tort. Il avait fait ce choix une fois. Mais ça ne s'était pas passé comme prévu. Il n'était pas mort, parce que Mai l'avait sauvé. Et elle était morte à sa place.

Pour changer ce résultat inéluctable, il était revenu du futur... et s'était retrouvé ici.

— Mais personne n'a appelé hier... Personne ne m'a dit que tu avais eu un accident. Il n'y a eu aucune couverture médiatique ni en ligne ni aux infos... alors j'ai pensé peut-être, juste peut-être, et j'ai attendu toute la nuit. Mais tu ne m'as pas appelé pour me dire que tu allais bien !

Elle n'essaya même pas de cacher son visage ou d'essuyer ses larmes. Elle laissait simplement libre cours à tous ses sentiments. Cela contrastait avec la manière dont Rio avait l'habitude de gérer les choses. Il n'y avait pas la moindre trace de son calme habituel et logique.

Elle affichait toutes ses émotions à mesure que les mots sortaient.

Et la voir comme ça faisait ressentir Sakuta une chaleur intérieure. D'après ce qu'elle disait, il pouvait supposer que Futaba était furieuse. Ses paroles étaient des accusations enflammées.

Mais les poings qui le frappaient ne cherchaient pas du tout à lui faire mal.



— Dieu merci, *dit-elle alors que sa colère cérait la place au soulagement*. Les larmes continuaient de couler encore. Sa blouse de laboratoire devenait très humide. Je suis contente que tu sois en vie, Azusagawa.

Rio parvint enfin à sourire.

— Tiens, *dit-il en prenant une boîte de mouchoirs sur la table et en la lui tendant*.

Rio enleva ses lunettes. Elle devait s'être suffisamment remise pour ressentir à nouveau de la honte, car elle répliqua :

— Ne me regarde pas, *et commença à essuyer ses larmes*.

Elle passa quelques instants à se calmer et à sécher ses lunettes. Puis elle les remit et se tourna vers Sakuta, les yeux et le nez encore assez rouge.

— Que s'est-il passé hier ?

— Beaucoup de choses, *dit-il*. Je ne sais pas par où commencer.

— Et ceci ? *demandait-elle en pointant du doigt le message griffonné au milieu des formules compliquées et les graphiques*.

Regarde-moi, Futaba !

Les seuls mots de son écriture. Le message qu'il avait écrit pour attirer son attention.

— C'était toi, n'est-ce pas ?

— Ouais.

— Et ça ?

Elle lui montra son téléphone. Un court message à « Sakurajima-senpai » enregistré dans le dossier des brouillons.

C'était Sakuta.

— Alors... oui, hier...

Il essaya d'expliquer, mais soudain ne put plus respirer. Des pensées de la grande Shôko remplirent soudain son esprit, et sa voix se brisa. Il se sentit sur le point de pleurer. Il réussit à éviter de s'effondrer en prenant une très grande respiration.

— Hier, j'ai fait ce que j'avais à faire.

Il se le disait avant tout à lui-même, comme pour se rassurer.

Il se leva, lorsque Rio le regarda, il lui prit les mains et la tira sur ses pieds. Elle semblait assez stable, mais il avait l'impression qu'elle allait s'effondrer à nouveau s'il la lâchait, alors il la conduisit à une chaise.

Ensuite, il se mit ensuite à parler, comme s'il revoyait ses propres actions.

Il lui raconta comment il était allé de l'avant dans le futur.

À propos de son Syndrome de l'Adolescence.

Comment sa propre faiblesse lui avait donné une seconde chance.

Et du choix qu'il avait fait.

Il lui dit tout, y compris ce que ce choix signifiait.

Il n'y avait pas à tourner autour du pot, juste la simple vérité.

Rio écouta en silence. Les seules réactions qu'elle offrit furent quelques changements dans sa respiration ou de petits hochements de tête d'encouragement pour qu'il poursuive.

Lorsqu'il eut fini, elle ne dit toujours rien.

Au lieu de cela, elle remplit un bêcher d'eau, le plaça sur le grillage métallique et alluma la lampe à alcool. Ils attendirent que l'eau bouille, puis elle prépara du café instantané pour eux deux.

Son café était dans une vraie tasse, mais celui de Sakuta était, comme toujours, dans le même bêcher qu'elle avait utilisé pour faire bouillir l'eau. Le café était plutôt fort. Tous deux prirent une gorgée.

Il laissa le liquide amer reposer sur sa langue. Il le ressentit à l'arrière de son nez. Puis il apprécia la chaleur du liquide qui descendait le long de sa gorge.

Finalement, Rio prit la parole :

— Il s'est donc passé beaucoup de choses, *déclara-t-elle*.

Ni approbation, ni désapprobation. Ni encouragement, ni réconfort. Juste une reconnaissance de la compréhension.

Et pour cela, il lui en était éternellement reconnaissant.

Ils terminèrent leur café amer en silence.

Aucun des deux ne trouvait les mots. Il avait déjà tout dit à Rio. Il n'avait plus rien à rajouter.

Alors, lorsque son gobelet fut vide, Sakuta se leva.

— Azusagawa.

— Mmh ?

— Je suis contente que tu sois en vie.

— ...

— Je le pense vraiment.

— ... Mmh.

Il n'avait pas de réponse appropriée. Les émotions tourbillonnaient en lui, et il voulait dire quelque chose pour reconnaître ses paroles et ses sentiments. Mais s'il essayait, il savait qu'il se mettrait à pleurer, alors il ne dit rien à la place.

— C'est tout, *dit Rio en se dirigeant vers les fenêtres. Soudain, elle cligna des yeux.* Est-ce que c'est Sakurajima ?

Elle se dirigea en vitesse vers la fenêtre. Elle attrapa la poignée et l'ouvrit. Un souffle d'air froid s'engouffra dans la pièce. Sakuta se rapprocha d'elle, regardant à l'extérieur dans la cour.

Un manteau de neige blanche recouvrait tout.

Il n'avait pas neigé du tout l'année dernière, c'était donc la première fois qu'ils semblaient voir le lycée de Minegahara dans cet état.

La neige avait probablement contraint les équipes de baseball et de foot à annuler leur entraînement. Il n'y avait qu'une seule personne dehors.

Et c'était Mai.

Elle se frayait prudemment un chemin à travers le terrain enneigé vierge. Cela semblait assez glissant et elle faillit perdre l'équilibre plusieurs fois. Elle parvint finalement à atteindre au centre de la cour, visiblement ravie.

Puis elle s'agenouilla et posa ses mains sur la neige.

— Sakurajima, qu'est-ce que tu fais ? *appela Rio.*

Pendant ce temps, Sakuta avait le pied sur le rebord de la fenêtre.

— Allez, hop ! *dit-il, et il sauta de la fenêtre.*

— Azusagawa ?

— On va faire un bonhomme de neige.

— Hein ?

Rio le regarda bouche bée.

— Tu veux venir ?

Rio regarda de Sakuta à Mai. Puis elle sourit, comme si elle avait compris.

— Trop froid pour moi, *dit-elle avant de refermer la fenêtre.*

Elle avait dit quelque chose à travers la vitre, mais il ne put l'entendre.

Cependant, il pouvait le deviner à son expression.

Elle ne voulait pas être une troisième roue du carrosse.

2

Sakuta et Mai prirent leur temps et finirent par faire trois bonshommes de neige. Deux d'entre eux mesuraient environ soixante-quinze centimètres de haut, résultat d'une compétition entre eux. Le plus grand était plus haut que Sakuta, et cela avait nécessité qu'ils travaillent tous les deux ensemble, roulant d'énormes boules de neige.

Mais à cette taille, ils n'avaient pas réussi à poser la tête sur le corps, alors ils avaient fini par convaincre Rio de venir les aider. La tête à elle seule mesurait une bonne trentaine de centimètres de diamètre, et même à trois, c'était trop lourd. Alors lorsque l'équipe de Yuuma, fit une pause, ils l'attrapèrent, et ainsi tous les quatre terminèrent le bonhomme de neige ensemble.

C'était complètement frivole. Ils auraient pu tout aussi bien s'arrêter là. Mais se tenir devant ce gigantesque bonhomme de neige leur donnait un réel sentiment d'accomplissement.

Ils placèrent les bonshommes de neige près de l'entrée, comme s'ils veillaient sur les élèves qui arrivaient.

Mai prit une photo avec son téléphone, visiblement très satisfaite.

Dans le train du retour, Mai feuilleta les photos qu'elle avait prises et les montra joyeusement à Sakuta. Tous les deux, avec les bonshommes de neige. Un tas de clichés avec Rio et Yuuma, aussi. Rien de remarquable, juste plein de photos amusantes.

— On ressemble à des lycéens, *lança-t-elle*.

Ils étaient lycéens, donc cela aurait dû sembler étrange, mais était parfaitement logique pour Sakuta.

— Totalement, *répondit-il*.

Cela correspondait exactement au stéréotype. C'était comme l'un de ces souvenirs heureux d'un flash-back dans une série télévisée sur les drames adolescents. Cela s'inscrivait parfaitement dans cette formule.

Ils étaient encore en train de regarder les photos lorsque le train arriva à la gare de Fujisawa. Ils passèrent par les portiques et traversèrent le pont en direction du bâtiment JR. Mais à mi-chemin, Sakuta s'arrêta.

Mai s'en aperçut un instant plus tard et se retourna.

— Sakuta ?

— Ce chien..., *dit-il.*

Il regardait un grand chien, allongé au bout du passage. Un labrador retriever. Il y avait deux femmes avec lui, l'une dans la quarantaine et l'autre dans la vingtaine, portant des vestes vert clair de membre personnel collectant de l'argent pour dresser des chiens guides pour les personnes aveugles.

Il avait déjà vu des gens récolter des fonds ici de nombreuses fois auparavant. Il avait même déjà vu ce labrador couché là. Mais c'était la première fois qu'il s'arrêtait. Il sortit son portefeuille et vida la monnaie sur sa paume. Peut-être deux cents yens au total. Il s'approcha de la femme plus âgée et dit :

— Tenez.

— Merci pour votre aide ! *dit-elle en tendant la boîte.*

Sakuta y déposa la monnaie.

— Wow, gros donateur ! *dit-elle avec un sourire.*

— C'est moins que ce que l'on pourrait croire, *déclara-t-il.*

— Nous vous sommes reconnaissants de tout le soutien que vous pouvez nous offrir.

La femme pensait le pensait clairement. Une multitude de gens passaient derrière lui.

— Il est aussi content, vous voyez ? *dit-elle en désignant le labrador.*

Il remuait la queue. Ces yeux qui regardaient Sakuta étaient si purs qu'ils lui donnaient un sentiment de culpabilité. Il ne pensait pas que c'était la bienveillance qui l'avait poussé à faire ce don.

Sakuta le savait mieux que quiconque.

Il avait choisi une vie avec Mai plutôt que l'avenir de Shôko.

Et c'était le résidu persistant de ce choix qui le motivait.

Comme si faire quelque chose de bien lui vaudrait le pardon, comme si

faire quelque chose de bien conduirait à la guérison de la petite Shôko. Ce qu'il pouvait offrir n'était guère un échange équitable, mais cela équivalait à une prière à tous les Dieux qui pourraient l'observer. À côté de lui, Mai glissa aussi quelques pièces de monnaie.

— Euh, attendez, est-ce que vous êtes... ?

La jeune femme d'une vingtaine d'années reconnut Mai Sakurajima et lui tendit la main. Mai la serra.

— Avons-nous le droit de caresser le chien ?

— Oui. C'est un bon garçon, alors s'il vous plaît, faites-le lui savoir.

Mai caressa la tête du labrador. Il ferma les yeux, semblant heureux.

— Hé, est-ce que c'est... ?

La foule autour d'eux commençait à remarquer la célébrité parmi eux, alors Sakuta et Mai s'éloignèrent rapidement du chien. Ils traversèrent la gare JR et sortirent de l'autre côté. Ils s'étaient mêlés dans la foule.

— Rien n'est jamais simple, *murmura Mai en regardant droit devant elle.*

Elle voulait certainement qu'il ne l'entendît pas. C'était un peu comme si elle se parlait à elle-même.

— Je suis d'accord, *finit-il par dire.*

Il savait pertinemment qu'elle ne cherchait pas une réponse. Mais il était sûr qu'ils ressentaient la même chose.

Il y avait des gens qui avaient besoin d'aide. Des gens qu'ils ne connaissaient pas et qu'ils n'avaient jamais rencontrés. Cela rendait facile de les oublier. Ils pouvaient apercevoir la souffrance du coin de l'œil, mais c'était trop simple de l'ignorer comme les problèmes de quelqu'un d'autre. Mais savoir à quel point la petite Shôko devait attendre un cœur de donneur signifiait qu'ils étaient impliqués. Cela compterait toujours pour eux. Sa rencontre avec Shôko avait appris à Sakuta que ce sera peut-être

son futur lui qui finirait par sauver ceux qui en avaient besoin. Comme l'avait dit Mai, les choses ne pourraient plus jamais être simples. Savoir combien l'état de Shôko la faisait souffrir leur avait ouvert les yeux. Ils étaient heureux d'avoir fait cette découverte, mais étant donné leur implication pour Shôko... Il était impossible d'être pleinement heureux. Mais certaines prises de conscience ne venaient que de cette manière. Si ouvrir les yeux sur la souffrance du monde avait été plus facile, moins de gens se seraient dépêchés de passer devant ce labrador sans y réfléchir à deux fois.

Peut-être que le cercle des donneurs d'organes serait bien plus large. La petite Shôko aurait pu être opérée il y a longtemps et serait déjà en bonne santé.

Mais ce n'était pas ainsi que le monde fonctionnait.

Trop de choses avaient été perdues sans que personne ne s'en rende compte, sans que personne n'eût la chance de s'en apercevoir, sans que personne ne le sache. Personne ne se rendait même compte que cela se produisait.

Personne n'était à blâmer. Ce n'était la faute de personne. Les gens n'étaient simplement pas faits pour cela.

Sakuta lui-même n'en avait aucune idée de la souffrance des autres jusqu'à ce qu'il soit personnellement impliqué.

Tout le monde avait des choses à faire ou ce qu'ils voulaient faire. Ils étaient tous occupés à tout donner, ou faisaient déjà tout ce qu'ils pouvaient, ou étaient trop absorbés sur leur propre vie pour prêter attention à autre chose.

Ils avaient peut-être des devoirs ou un travail à finir pour le lendemain. Ils avaient peut-être des vidéos à regarder pour pouvoir en parler à leurs amis. Ils avaient peut-être des messages auxquels ils devaient répondre, des courses qu'il fallait faire avant le dîner. Des chambres à nettoyer avant que leurs parents ne leur criassent dessus.

Toutes ces choses étaient triviales comparées à la vie de quelqu'un. Mais pour les gens concernés, l'ampleur du problème n'avait pas d'importance ; c'était des choses qui ne pouvaient tout simplement pas être ignorées.

Et il était dans la nature humaine de se concentrer sur le problème immédiat.

Si tout le monde se concentrerait sur les problèmes des autres, ce serait en réalité un peu effrayant. Sept milliards de personnes s'inquiétant pour les

sept milliards d'autres est épuisant. Personne ne pourrait jamais faire face à tant de soucis.

Tout ce que Sakuta pouvait faire, c'était ce qu'il voulait faire et ce qu'il estimait devoir faire ; sans d'attentes grandioses ou d'actes futiles.

S'il gardait cela à l'esprit, il pouvait y arriver.

Et ce moment avait tout réglé.

— Euh, Mai..., *dit-il en s'arrêtant net.*

— Mmh ?

— Je veux faire un arrêt avant de rentrer à la maison.

— Tu vas voir Shôko ? Si c'est le cas, je viens aussi.

Elle commença à marcher vers l'hôpital. Sakuta la rattrapa rapidement, et Mai lui prit la main.

Il frappa à la porte de la chambre 301, mais il n'y eut pas de réponse.

— ... J'entre. *dit-il, et il fit glisser la porte.*

La pièce était sombre et silencieuse. Le bruit du silence. Le léger bourdonnement du mini-réfrigérateur, l'afflux de sang dans ses oreilles, le bruit de ses propres pas, le froissement de ses vêtements, et le bruit de sa propre respiration.

Les lumières étaient éteintes et les rideaux tirés. Protégé par le silence, l'air dans la chambre semblait stagnant et vieux. Comme si cette chambre d'hôpital avait été laissée à l'abandon dans un passé lointain.

Il regarda vers le lit, mais Shôko n'était pas là. Elle était aux soins intensifs. Sans autorisation spéciale, seule ses proches pouvaient lui rendre visite. Sur le lit vide se trouvaient trois cadeaux magnifiquement emballés et un ours en peluche avec un grand nœud. Des cadeaux de Noël de la part de ses parents et du personnel de l'hôpital.

— J'avais complètement oublié... *dit-il.*

Hier, il ne pensait pas vivre jusqu'au 25 décembre. Jusqu'à ce qu'il vive l'expérience de la mort de Mai, il avait supposé qu'aujourd'hui ne viendrait jamais. Il ne lui était jamais venu à l'esprit de lui offrir un cadeau. C'était bien au-delà de ses capacités.

— J'espère que Shôko ira mieux, dit Mai en redressant l'ours en peluche.

— Ouais.

Si elle allait mieux et qu'elle sortait de l'hôpital, elle pourrait emmener Hayate pour jouer. Ils laveraien les deux chats ensemble, les recouvriraient de shampoing et riraient aux éclats.

Peut-être qu'il n'avait pas le droit de penser ainsi, pas après avoir détruit ses chances d'avenir. Il avait l'impression qu'il ne méritait pas de souhaiter sa guérison.

Mais il ne pouvait pas s'en empêcher.

Peu importait ce que les autres pouvaient lui dire.

Du fond de son cœur, il espérait – *priait* – que Shôko irait mieux.

Sakuta avait même versé cette prière dans le bonhomme de neige qu'ils avaient fait.

S'il vous plaît, sauvez Makinohara.

Ces sentiments, eux aussi, étaient sincères. S'il existait un moyen pour elle de survivre, il le souhaitait plus que tout. Sakuta avait eu une chance de la sauver. Mais cela s'était avéré être le seul choix qu'il ne pouvait pas faire. Agir ainsi signifierait qu'il ne pourrait pas rendre Mai heureuse.

Pendant ce temps, Mai avait trouvé quelque chose sur la table de chevet et le prit dans ses mains.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

— Ça.

Elle tendit un morceau de papier. Une photocopie de l'école, brunie par l'âge. Il avait déjà vu cela auparavant, l'emploi du temps de Shôko pour l'avenir.

Elle avait reçu cela comme devoir en quatrième année. Mais sachant pertinemment que son état ne lui laissait pas beaucoup d'*« avenir »*, elle n'avait pas pu se résoudre à le remplir complètement.

Les médecins lui avaient dit que sans une transplantation de cœur, il était peu probable qu'elle terminait le collège.

Alors, comment pouvait-elle faire des plans pour au-delà de cela ?

Shôko ne pouvait pas s'imaginer au lycée, à l'université ou en adulte. Sakuta parcourut l'emploi du temps, lisant ce qu'elle y avait écrit.

— ... ?

Il remarqua immédiatement l'anomalie.

Cela avait changé.

Il se souvenait qu'il y en avait beaucoup plus ici.

L'écriture au crayon se terminait au milieu du collège. Avant même qu'elle ne fût diplômée.

La dernière fois qu'il l'avait vue, elle était remplie jusqu'à l'université. C'était la raison pour laquelle Shôko lui avait demandé son avis, parce qu'elle ne se souvenait pas d'avoir écrit les dernières écritures.

Et ce n'était pas juste un oubli. La première fois qu'elle lui avait montré l'emploi du temps, il était rempli jusqu'au lycée. Mais lorsqu'il l'avait de nouveau regardé quelques jours plus tard, il avait vu la section de l'université remplie, elle aussi.

Et il y avait des traces de cela sur la page qu'il tenait en main.

C'était comme si elle avait écrit jusqu'à l'université, puis effacer ses idées.

Il pouvait encore voir de faibles traces des lettres.

Obtenir mon diplôme de collège.

Intégrer un lycée avec vue sur la mer ! (Le lycée Minegahara est mon premier choix !)

Rencontrer le garçon destiné à être avec moi.

Obtenir mon diplôme en bonne santé.

Commencer l'université.

Retrouver le garçon prédestiné.

Lui avouer ce que je ressens !

Il pouvait à peine distinguer son écriture. Mais grâce à ses souvenirs, il arrivait à déchiffrer. Il ne savait pas pourquoi ils avaient été effacés.

Regarder cela lui rappelait à quel point le véritable avenir de Shôko avait été effacé, ce qui lui faisait mal. Il se souvint qu'elle avait eu du mal à sourire. Elle avait finalement souri afin d'éviter d'inquiéter ses parents ou Sakuta. Luttant contre des peurs bien plus grandes que son propre corps, la frustration fit repartir ses canaux lacrymaux.

D'une seconde à l'autre, ils allaient commencer à couler. Mais c'était l'avenir qu'il avait choisi. Il ne pouvait pas pleurer ici, pas devant Mai, et certainement pas dans la chambre d'hôpital de Shôko.

— Je vais aller nous chercher à boire, *lança-t-il*.

Il tendit la photocopie à Mai et quitta la chambre seul.

Il s'avança dans le couloir vide, gardant la tête haute.

Ses yeux rivés sur les deux rangées de lumières fluorescentes.

Les compter inutilement semblait l'aider à retenir ses larmes. Il prit l'ascenseur jusqu'au premier étage, juste pour être seul. Il avait choisi les distributeurs automatiques les plus éloignés possible.

Au moment où il atteignit la rangée de machine près de la boutique de souvenirs, il se sentait mieux.

Il sortit un billet de mille yens de son portefeuille et le glissa dans la fente. Il appuya d'abord sur le bouton pour un : « *thé au lait chaud* ». C'était pour Mai.

Ensuite, il s'acheta une boisson énergisante avec un logo bleu. La bouteille tomba avec fracas.

Il se mit à réfléchir comme :

Mai le féliciterait-elle pour avoir pensé à lui acheter quelque chose ? Rirait-elle parce qu'il avait choisi la boisson pour laquelle elle faisait des publicités ? Il imaginait comment elle pourrait réagir en fonction de la situation, il se pencha finalement pour prendre les boissons.

Il sentit soudain quelque chose de mouillé tomber sur sa main.

— Hein ?

Pris au dépourvu, il émit un bruit étrange. Il regarda sa main, regarda une deuxième fois, puis une troisième fois. Sa main était clairement recouverte de liquide clair.

Un instant plus tard, il réalisa qu'il s'agissait de soulagement. Tout ce qu'il faisait, c'était d'acheter la boisson préférée de Mai et une autre dont elle faisait de la publicité. Le fait de s'imaginer comment celle-ci pouvait réagir

en voyant les boissons le soulagea. La petite joie de ces actions quotidiennes l'avait ému aux larmes.

Verser des larmes pour quelque chose de totalement banal. Une chaleur lente et douce l'entourait. Il n'y avait aucun moyen d'y résister. Rien ne pouvait empêcher ses larmes de joie.

Il ne le pouvait certainement pas. Pourquoi le voudrait-il ?

Incapable de prendre les boissons, il s'appuya contre la machine, se recroquevillant en boule. Ses épaules se tressaillaient.

Il ne voulait pas inquiéter les inconnus, alors il réprima sa voix... et attendit que cette douce étreinte passât.

Ce faisant, il réalisa quelque chose.

Quelque chose de très simple.

— Je suis déjà heureux.

S'il pouvait pleurer ainsi...

Et cette pensée lui provoqua une nouvelle vague de larmes.

— Je suis... déjà heureux, *murmura-t-il*.

C'était pour lui-même. Il voulait l'entendre à voix haute.

Conscient du petit bonheur tout proche.

Conscient du bonheur qu'il avait déjà.

Il se rappelait enfin ce que c'était, le véritable bonheur.

Il fit un sacré détour pour retrouver Mai. Alors quand Sakuta revint à la chambre 301, une bonne demi-heure s'était écoulée.

Il portait le thé au lait et la boisson énergisante, ainsi qu'un bonhomme de neige suffisamment petit pour tenir dans une main.

— Celui-ci est pour toi, Mai.

Il lui tendit le thé. Il n'était plus vraiment chaud, mais Mai ne fit pas de remarque à ce sujet ni combien de temps il avait été absent.

Au lieu de cela, elle regarda le bonhomme de neige.

— Un cadeau de Noël pour Shôko ? *demandait-elle*.

Un coup d'œil à ses yeux suffisait pour voir qu'il avait pleuré, mais elle fit

semblant de ne pas s'en apercevoir.

Il mit le bonhomme de neige dans le congélateur vide du mini-réfrigérateur. Ensuite, il attrapa un post-it et écrivit : « *Rangement Bonhomme de neige* » dessus. La dernière chose qu'il souhaitait, c'était que les infirmières ou la mère de Shôko l'ouvraient sans savoir et paniquaient. Mai prit une gorgée de son thé. Quant à lui, il dévissa le bouchon de sa propre boisson. Le craquement fut étrangement satisfaisant. Il avait perdu beaucoup de liquide en pleurant, alors il but la moitié de la bouteille d'un coup.

— On dirait que tu veux une récompense, *déclara Mai en haussant un sourcil*.

— Reste avec moi pour toujours.

— C'est tout ?

À en juger par son sourire, elle avait vraiment apprécié cette réponse.

3

Alors qu'ils sortaient de l'hôpital, Mai dit :

— Ouf, j'ai complètement oublié qu'il n'y a absolument rien dans le frigo.

Ils s'étaient arrêtés dans une épicerie sur le chemin du retour.

Ils achetèrent de quoi manger pour les prochains jours. Sakuta prit le grand sac et Mai le petit, ils continuèrent leur chemin en se tenant par la main.

Devant leurs immeubles, Mai ne le lâcha pas. Elle suivit Sakuta dans l'ascenseur de son immeuble. Il était évident qu'elle avait l'intention de passer la soirée chez lui. Comme c'était une bonne chose, il choisit de ne pas le mentionner.

À ce rythme, il y avait de fortes chances qu'elle cuisinât pour lui.

Impatient de cela, il ouvrit la porte. Il regretta immédiatement d'avoir emmené Mai avec lui.

Des chaussures étaient alignées dans l'entrée, et il ne les reconnaissait pas toutes. La première paire appartenait à Kaede, elle les avait manifestement jetées dès son retour, les laissant tomber n'importe où. Mais la deuxième paire était soigneusement alignée, mocassin contre mocassin.

— Oh, tu es rentré !

Il entendit des chaussettes glisser sur le parquet.

Sa sœur, Kaede, courut à sa rencontre. C'était encore étrange de voir ses cheveux coupés jusqu'aux épaules. Cela ne faisait que quelques jours qu'ils s'étaient rendus au salon de coiffure. Kaede avait passé la majeure partie de son temps chez ses grands-parents, donc Sakuta n'avait pas vraiment eu le temps de s'habituer à son nouveau look.

— Oh, Mai ! Bienvenue à la maison.

— Merci de m'accueillir, répondit Mai, détournant ses yeux de la paire de chaussures supplémentaire

Kaede n'était certainement pas la seule ici. Et il ne faisait guère doute quant à l'identité de l'autre personne. Il s'agissait bien évidemment du

père de Sakuta, qui avait ramené Kaede à la maison.

Pendant une seconde, Sakuta se demanda s'il fallait empêcher Mai d'enlever ses chaussures.

Cependant, comme ils étaient déjà là, il décida de ne rien dire. Comme ils ne vivaient plus avec leur père, c'était peut-être une bonne occasion de présenter officiellement Mai à lui. Pas besoin de donner à qui que ce soit plus de raisons de s'inquiéter, et aucune raison de continuer à repousser cela.

C'était juste un peu gênant.

C'était le seul vrai problème.

— Papa ! Sakuta est rentré, *dit Kaede en appelant dans le couloir.*

Son père passa la tête par l'encadrement de la porte du salon.

— Bon retour, Sakuta, *dit-il doucement.*

— Merci, papa.

Pour ne pas perdre cette confrontation, Sakuta opta un ton tout aussi calme.

Il vit Mai hocher la tête du coin de l'œil, tandis que son père fit de même.

— Alors, euh, Mai... voici mon père, *dit Sakuta.* Et voici ma petite amie, Mai Sakurajima.

Il ne savait pas trop comment le dire autrement, alors il décida de le faire de manière directe.

Ce n'était pas la première fois qu'ils se rencontraient.

Ils s'étaient croisés à l'hôpital pendant les problèmes avec Kaede, alors ils étaient au moins conscients l'un de l'autre. Son père était passé au-delà du stade plus d'être surpris par l'arrivée d'une actrice célèbre.

— Merci de t'occuper de mon fils.

— S'il vous plaît, pardonnez cette introduction tardive et désolé de vous le prendre au dépourvu comme ça.

— Non, je sais que tu es occupée.

— Même si...

— ...

— ...

À court de formalités, ils sombrèrent dans un silence gênant.

— Je ne suis pas habitué à ce genre de choses, *annonça son père avec un sourire maladroit.*

— Ressaisis-toi, papa.

Kaede lui donna un coup de coude dans les côtes.

— Je sais, mais c'est déjà surréaliste d'avoir la fille de la télé en face de moi, et quand tu dis qu'elle est avec Sakuta... Je ne sais pas quoi dire.

— Tu me fais vraiment honte.

— Kaede, tu as paniqué aussi.

— Je sais, mais...

— Sakuta, *dit Mai en lui poussant dans le dos.* Je vais rentrer chez moi.

— Non, j'allais justement partir, *expliqua leur père. Il avait effectivement sa mallette à la main.* Je ne peux pas laisser ta mère seule trop longtemps.

Ce commentaire s'adressait à Sakuta. Mais il savait que Mai comprendrait. Il lui avait expliqué la situation il y a longtemps : comment Kaede avait été victime de harcèlement, comment elle avait développé le Syndrome de l'Adolescence, et comment leur mère avait perdu confiance en ses capacités parentales et avait fait une dépression nerveuse.

Sakuta remit ses chaussures.

— Je te raccompagne en bas, *dit-il.*

— Non, c'est bon, ne t'inquiète pas.

Sakuta ignora les protestations de son père et sortit le premier. Mai le suivit. Kaede leur fit un signe d'adieu depuis la porte, et ils la laissèrent garder la maison. Tous les trois prirent l'ascenseur pour descendre. Il n'y eut aucun arrêt en chemin, et ils se dirigèrent directement vers les

portes d'entrée pour finalement s'arrêter dans la rue à l'extérieur. Le père de Sakuta le regarda, puis se tourna vers Mai.

— Nous ne vivons pas ensemble, donc je ne pourrai peut-être pas parler avec beaucoup d'autorité. Mais je sais que Sakuta a accepté de vivre ainsi pour le bien de sa mère et de Kaede. Je crois que c'est révélateur d'une âme attentionnée.

Prit de court par ce discours, Sakuta fut immédiatement profondément mal à l'aise. Il ne voulait pas que Mai entende tout cela et voulait désespérément l'interrompre. Mais son père parlait clairement avec sincérité, alors il n'osa pas dire un mot.

— Je suis aussi très conscient du fardeau que je lui ai imposé. Peut-être que je n'ai pas le droit de demander, mais j'espère que vous resterez à ses côtés.

— Avec plaisir, répondit Mai doucement. C'est moi qui veux être ici.

Son père parut soulagé. Il esquissa faiblement un faible sourire. Sakuta n'avait jamais vu son père sourire ainsi. Il fut décontenancé, mais également soulagé. Mai l'avait aidé à le rassurer.

— Prends soin de toi, dit Sakuta.

— Viens voir ta mère après le Nouvel An, répondit son père avant de s'éloigner.

Il devait être garé sur le parking près de la gare. Il fut rapidement hors de vue.

Mai soupira de soulagement et déclara :

— C'était stressant.

— Même toi, tu es parfois déconcerté, hein ?

— Qu'est-ce que tu crois que je suis ?

— Ma future fiancée ?

— Eh bien, cela n'arrivera pas si ton père me déteste, dit-elle en imitant le même ton plaisantin. Certaines personnes ont bien plus de mal avec les célébrités.

— Ça ne semble pas poser un problème.

— Eh bien, c'est ton père.

Il n'était pas sûr de la pertinence de cette remarque, mais parler de sa famille était toujours gênant, alors il choisit de changer de sujet.

— Je suppose que je devrai rencontrer tes parents un de ces jours.
— Pfft, pas question.

Mai rejeta catégoriquement l'idée et retourna à l'intérieur. Réalisant qu'elle ne pouvait pas entrer sans clé, elle sortit le double de sa poche. Elle avait encore la clé qu'il lui avait donnée la veille.

Il la suivit rapidement, et ils montèrent ensemble par l'ascenseur. Les tensions avec ses parents, en particulier sa mère, étaient si grandes qu'elle ne voulait même pas en parler.

— Je ne sais pas si je devrais te dire ça..., commença Sakuta avec une certaine hésitation.

— ...

Mai gardait les yeux rivés sur le numéro d'étage.

— Mais après l'accident... dans l'autre futur.

Il sentait son cœur battre la chamade, mais il se força à continuer à parler.

— À l'hôpital, ta mère est arrivée en courant. Elle était désespérée. Elle suppliait les médecins de te sauver.

— ...

Mai ne disait rien.

— Elle m'a aussi giflé très fort et m'a exigé de te ramener.

— Je sais qu'elle s'en tient encore à moi.

— ...

— Mais je ne veux pas entendre les opinions qu'elle pourrait avoir sur toi. Alors pas... pas maintenant.

— D'accord.

L'ascenseur retentit.

Il ouvrit la porte d'entrée et ils entrèrent.

Kaede revint en tenant Nasuno dans ses bras. Elle semblait les avoir attendus pour une raison précise.

- Sakuta, *dit-elle*, l'air tendu.
- Quoi ?
- Tu as une minute ?
- Je suis occupé à flirter.
- Beurk.
- Rien n'a plus d'importance que... Aïe !

Mai lui tapa l'arrière de la tête. Au lieu de le réprimander davantage, elle rétorqua :

- Je vais juste emprunter ton évier, *et continua plus loin.*
- Alors ? Quoi ? *demanda Sakuta en croisant le regard de Kaede.*
- J'ai une faveur à te demander.
- Encore une augmentation d'argent de poche ?
- Non.
- Ouf.
- Enfin, aussi ça, mais...
- Ah bon ? Nos finances sont en crise.
- Je veux que tu m'aides à m'entraîner, *dit-elle d'un air renfrogné.*
- Ah ça ? Bien sûr.
- Est-ce que tu comprends vraiment ?

Elle avait l'air dubitative.

- C'est à propos de l'école, pas vrai ?
- O-oui, *répondit-elle, un peu déconcertée.*

Pensait-elle vraiment qu'il ne comprendrait pas ?

- Tu commences ta troisième année, non ?
- Mmh.

Elle hocha la tête.

Il avait l'impression que c'était une promesse qu'elle avait faite à l'autre

Kaede.

- Alors demain...
- Prépare ton uniforme.
- Je l'ai déjà fait.

Elle le dévisagea, comme si elle n'aimait pas être traitée comme une enfant. Mais si elle ne le voulait pas, elle devrait probablement arrêter de faire des grimaces.

- Demain, alors.
- Mmh !

Kaede acquiesça énergiquement et retourna au salon. Elle semblait encore un peu tendue, mais Sakuta pensait que faire cette promesse était une véritable réussite.

Lorsqu'aujourd'hui serait terminé, ce serait demain. Et une fois ce serait demain, ils pourraient faire les choses de demain.

Prendre un jour à la fois, à mesure que l'avenir se rapprochait.

Peu importe ce que demain réservait, ils devaient y aller. Sakuta avait choisi un avenir qui avait un lendemain. Il vivrait la vie que Shôko lui avait donnée.

4

Comme promis, le lendemain, Sakuta aida Kaede à s'entraîner à aller à l'école. Ils commencèrent par lui faire enfiler son uniforme et faire un tour de leur immeuble. Le deuxième jour, ils se dirigèrent vers le collège de Kaede.

Comme c'était les vacances d'hiver, il n'y avait personne d'autre qui portait cet uniforme, et Kaede craignait que cela attirait plus d'attention, mais chaque jour, ils se rapprochaient de son école.

Le troisième jour, ils se rapprochèrent suffisamment pour voir le filet vert autour des terrains de l'école. Ils croisèrent des élèves qui se rendaient vers leur entraînement, alors ils battirent rapidement en retraite, mais ils progressaient bien plus vite que Sakuta ne l'avait prévu.

Il estimait qu'il était possible d'aller à l'école une fois les vacances terminées.

Dans l'après-midi du 29 décembre, Sakuta emmena Kaede dans un train à Ueno, pensant que ce serait une bonne pause dans son entraînement.

— Je suis au collège maintenant ! Aller au zoo avec mon frère, c'est juste humiliant.

Kaede grogna tout au long du chemin, mais une fois arrivée là-bas...

— Sakuta ! C'est un panda ! Regarde le panda ! il mange du bambou !

Elle était plus excitée que les enfants avec leurs parents. À la sortie, dans la boutique de souvenirs, elle avait même supplié pour un animal en peluche.

— Sakuta, celui-là est vraiment mignon !

— C'est vrai.

— Vraiment mignon !

— Tu en as déjà un à la maison.

— Mais il est tellement mignon !

— Tu vas rentrer en troisième année, tu n'es pas un peu vieille pour les peluches ?

— Je suis encore au niveau d'une première année à l'intérieur !

En conséquence, il craqua finalement. Le portefeuille déjà vide de Sakuta se retrouva encore plus vide. Il devait de l'argent à Tomoe, donc il ne pouvait vraiment pas se permettre de faire plus de folies.

Dans l'optique de régler ses soucis d'argent, Sakuta prit autant d'heures supplémentaires qu'il le pouvait. Ces jours-là avaient été spécialement demandés par son manager, car il était difficile de trouver du personnel prêt à faire des heures supplémentaires en cette période de fête. Mais Sakuta n'en avait refusé aucun. Il n'avait rien d'autre de prévu, et il y avait des moments où rester occupé l'a aidait.

Le 30, Tomoe et lui travaillaient tous les deux, la première fois qu'ils se voyaient depuis qu'il était revenu du futur le 24 décembre.

Pendant la pause, il lui rendit sa montre et les trois mille yens.

— Tout va bien maintenant ? *demandait-elle*.

— Ces trois mille yens, c'est tout ce que j'ai, donc ça va être un Nouvel An très rude.

— Pas ça. Enfin, je voulais dire... lequel es-tu ?

— Les deux. Nous avons fusionné.

— ...

— C'est pour ça que je vais bien. Pas besoin de s'inquiéter, je te le promets.

— Eh bien, si tu vas mieux, alors... d'accord.

Elle ne semblait certainement pas d'accord.

Elle avait les lèvres pincées, visiblement pas entièrement satisfaite de son explication.

— Alors arrête déjà de faire cette grimace.

— Je voulais juste t'aider, tu sais.

C'était une chose terriblement mignonne à dire.

— Tu ne t'en rends peut-être pas compte, mais tu as été la MVP¹ cette fois-ci.

¹ Aujourd'hui, cette expression qui signifie « *Most Valuable Player* » est également utilisée dans l'univers du jeu vidéo et des compétitions e-sportives. Dans ce contexte, ce terme désigne la personne qui a été la plus utile ou la plus forte durant un match ou une compétition.

Il le pensait vraiment.

Sans Tomoe, son voyage dans le temps n'aurait mené à rien. Il aurait été forcé de se ronger les doigts, en observant le pire se dérouler à nouveau. Comme un enfer sur terre. Rien que d'y penser lui suffisait pour avoir des sueurs froides.

— Je te dois beaucoup.

— Je n'ai rien fait.

— Pour te remercier, utilise ces trois mille yens et commande le parfait² que tu veux.

— Oh, euh, bien sûr... mais attends, ce sont mes trois mille yens !

— Ne te soucie pas des détails.

— Trois mille yens, ce n'est pas un détail !

— ...

— Trouve quelque chose à dire !

— Ce travail est beaucoup plus amusant quand tu es là, Koga.

Pouvoir plaisanter avec elle était un soulagement, et cela fit glisser quelque chose de sincère. En la regardant, il avait l'impression d'être à deux doigts de fondre à nouveau en larmes.

— Senpai, tu es sûr que tout va bien ?

Elle se pencha, inquiète.

— Peut-être pas... Aïe, mon ventre gargouille. Occupe-toi de la salle pour moi !

Il se retira rapidement vers les toilettes.

Lorsqu'il rentra du travail, il était temps de manger le dîner de Mai. Elle cuisinait maintenant chaque soir.

Généralement, il n'y avait que Sakuta, Mai et Kaede, mais aujourd'hui, Nodoka les avait rejoints. Son complexe de sœur était en surmultiplié et elle restait collée au côté de Mai comme de la glue pendant tout le temps qu'elle cuisinait.

Sakuta demanda pourquoi.

² Un parfait est un entremets glacé français sans cuisson, à base de crème fraîche, d'œufs, et d'un ingrédient servant à l'aromatiser

- Elle a fait un mauvais rêve ce matin, *déclara Mai.*
- À propos de quoi ?
- Je ne veux pas en parler, *répliqua Nodoka.*

Il n'avait pas l'air d'avoir l'intention de lui arracher quoi que ce soit. Épluchant un oignon, il jeta un coup d'œil dans la direction de Mai.

- Elle a rêvé que je me faisais renverser par une voiture.
- ...

Étant donné que Sakuta avait personnellement vécu cela une fois, il lui fallut un moment pour dire quoi que ce soit. Même dans un rêve, ce serait indicible. Nodoka aimait Mai presque autant que lui.

- Eh bien, d'accord. Je vais te laisser emprunter ma Mai pour aujourd'hui.
- Je n'ai pas besoin de ta permission, et elle n'est pas à toi pour commencer.

Elle finit par avoir de nouveau le moral, et ils mangèrent ensemble.

- Tu devrais apprendre à cuisiner, Toyohama. Au lieu de venir ici.
- Je suis ici pour m'assurer que tu n'essaies rien.
- Mai n'est pas ta mère.
- Elle te cuisine des plats tous les jours ! Ma sœur n'est pas ta mère non plus !
- Non, c'est ma future femme.
- Si toi et Mai vous mariez, est-ce que ça ferait de Nodoka ta belle-sœur ? *demanda Kaede en mâchant une pomme de terre.*
- ...

Les baguettes de Nodoka se figèrent en plein air.

- Je n'ai pas besoin d'une go-go girl pour sœur, *répliqua-t-il.*
- Pfft, pourquoi tu parles comme si on était dans les années soixante ?!

Kaede se mit à rire.

— ...
— Quoi ?

Nodoka le regarda d'un air sévère.

— Peut-être que ce ne serait pas si mal d'être ton grand frère.
— Va au diable.
— Ne dis pas ça. C'est trop triste.

Comme Kaede, il grignotait la viande et les pommes de terre de Mai. Il jeta un coup d'œil à Mai et trouva ses yeux fixés sur lui.

— Je le savais ! *s'exclama Nodoka, complètement à côté de la plaque.*
Il s'est passé quelque chose à Noël !
— Rien à voir avec ce que tu penses, Nodoka, *répondit Mai sereinement.*
— J-Je ne pense pas... L-la nourriture était excellente !

Elle s'enfuit vers l'évier avec son assiette vide.

— En d'autres termes, c'était une affaire bien plus importante que ce que Toyohama avait en tête.
— V-vraiment ? *haleta Kaede.*
— Qu'est-ce que tu as fait ?
— ... N'exagère pas, *dit Mai en tapant du pied sous la table.*

Et c'est ainsi qu'ils passèrent la soirée. La vie de Sakuta continuait de bon train. Il savourait chaque jour, un à la fois. Essayent d'agir naturellement.

Rire de choses ordinaires, plaisanter, se faire réprimander par Mai, se faire rabrouer par Rio, taquiner Tomoe, faire l'idiot avec Kaede, énerver Nodoka, faire rire Yuuma... comme il l'avait toujours fait.

Et au milieu de toutes ces choses normales du quotidien, il était parfois frappé par une envie soudaine de pleurer, et il s'y accrochait jusqu'à ce que cela passait. Les plus petites choses pouvaient lui rappeler à quel point il

avait de la chance d'être en vie. Et plus ses journées étaient paisibles, plus sa culpabilité s'aggravait. Ses larmes étaient une prière pour sauver la petite Shôko.

Sakuta naviguait à travers les tempêtes de son cœur tourmenté.

S'il essayait de les refouler, il cesserait de fonctionner complètement.

Il n'avait pas beaucoup d'autre choix que de rester parfaitement immobile jusqu'à ce que la vague se retirait.

Mais il savait qu'avec le temps qu'il surmonterait cela.

S'il prenait les choses un jour à la fois, l'année finirait par se terminer.

Peut-être que quelque chose changerait l'année prochaine.

Les vacances d'hiver prendraient fin, le mois d'avril commencerait, Kaede serait de nouveau à l'école... et janvier serait terminé avant que quiconque ne s'en rendait compte.

En février, Mai lui offrait du chocolat... et en mars, elle serait diplômée de Minegahara.

Rien de ce que Sakuta ressentait ne pouvait arrêter le cours du temps.

Indépendamment de ses sentiments, les saisons passeraient et le printemps viendrait.

Il n'y avait rien qu'il pouvait faire à ce sujet.

Et peu de temps après avoir pris de conscience de cela...

... le téléphone sonna.

Le 31 décembre. Réveillon du Nouvel An.

Sakuta était debout à sept heures, prêt à aider Kaede à s'entraîner pour aller à l'école. Il se lava le visage, déjeuna, et attendait que Kaede finissait de se changer en uniforme lorsque l'appel arriva.

Il se dirigea vers le téléphone du salon.

Alors qu'il tendait la main vers le combiné, il se figea.

— Sakuta ? *demanda Kaede.*

Elle était sortie de sa chambre et avait vu l'expression sur son visage. Il ne pouvait pas répondre. Ses yeux étaient rivés sur l'écran du téléphone. Il reconnut le numéro qui y figurait. C'était le téléphone portable de Shôko. Cela signifiait une des deux choses.

Soit c'était une bonne nouvelle.

Soit ce ne l'était pas.

— ...

Il expira lentement tout l'air de ses poumons, puis décrocha le téléphone.

— Ici Azusagawa.

— Oh... Désolée de vous appeler si tôt. C'est Makinohara...

La voix d'une femme adulte.

— La mère de Makinohara, n'est-ce pas ? C'est moi.

— Oh, bien. Je déteste vous mettre dans l'embarras...

Chaque mot qu'elle prononçait faisait battre son cœur à tout rompre.

— Pas de problème, *parvint-il à dire.*

Sa gorge se contracta comme s'il suffoquait.

— J'ai trouvé votre numéro... sur le téléphone de Shôko.

— D'accord.

Tout ce qu'il put faire fut de répondre le plus brièvement possible. L'idée de demander ce qui s'était passé se terrait au fond de sa bouche. Sa langue craignait même de formuler la question.

Chaque fissure et chaque crevasse de son corps était remplie d'apprehension.

Ne sachant où poser les yeux, il regarda l'horloge. Il n'était même pas encore huit heures trente. Comme l'avait dit la mère de Shôko, c'était un peu tôt pour appeler qui que ce soit. Donc, si elle appelait maintenant, il devait y avoir une raison.

— Voulez-vous voir Shôko ?

— ...

— S'il vous plaît.

Sa voix tremblait. Il ne pouvait plus repousser la question.

— Que s'est-il passé ? *demandait-il, comme s'il traversait une forêt*

d'épines.

Ses lèvres tremblaient. La main qui tenait le combiné tremblait. La corde s'entrechoqua contre le mur.

— Elle n'a... *Deux mots, et la voix de la mère de Shôko se brisa.* Shôko n'a plus...

Sa voix était empreinte de larmes. Le nom de sa fille bien-aimée s'effaça par le chagrin.

Sakuta lutta contre l'envie de se couvrir les oreilles. L'angoisse dans la voix de sa mère faisait gémir tout son corps. Sa poitrine lui faisait mal. C'était comme si quelqu'un avait saisi son cœur dans sa main.

Mais il garda le combiné près de son oreille car écouter était la seule chose qu'il pouvait faire.

— Le médecin a dit... elle n'a plus... elle n'a plus beaucoup... de temps.
Je suis désolée.

Les sanglots de sa mère prouvaient à quel point les choses allaient mal. Ils privèrent Sakuta du luxe de l'hésitation.

— D'accord. J'arrive tout de suite.

Il réussit à dire cela clairement.

— Merci... et désolée...
— On se voit à l'hôpital.

Il reposa lentement le combiné sans faire un bruit. Il faisait tout ce qu'il pouvait pour atténuer les nouvelles que sa mère lui avait annoncée. Pour l'envelopper dans du coton.

Elle était celle qui aimait le plus Shôko.

Celle qui avait prié le plus fort pour le rétablissement de Shôko. Et cela signifiait qu'il n'y avait personne de plus fragile qu'elle maintenant.

— Sakuta ? *dit Kaede d'un air inquiet.*

Il se vit dans ses yeux et réalisa que ses joues étaient humides.

— Désolée, Kaede. Je dois aller à l'hôpital. Tu es d'accord pour ne pas t'entraîner aujourd'hui ?

— Oui, bien sûr...

Elle était clairement plus inquiète pour lui.

Il s'essuya les joues, essayant de montrer qu'il allait bien. Puis il reprit le téléphone. Il composa un numéro de mémoire. Il l'avait composé tellement de fois qu'il n'avait même plus besoin de réfléchir.

Il entendit la sonnerie.

Une fois. Deux fois. La personne décrocha à moitié du troisième coup.

— Azusagawa ? *dit Rio, semblant complètement alerte.*

— Tu étais déjà réveillée ?

— Je me lève toujours à sept heures.

C'était très Rio de maintenir cet emploi du temps, même en vacances.

— ... Quelque chose s'est passé avec Shôko ? *demanda-t-elle avant qu'il ne pût dire un mot.*

Quiconque connaissait l'état de Shôko soupçonnerait immédiatement une mauvaise nouvelle s'il appelait si tôt. C'était l'hypothèse naturelle.

— Je viens juste de décrocher du téléphone avec sa mère.

— D'accord.

— Elle n'a plus beaucoup de temps.

— Tu vas là-bas ?

— Ouais.

— Je viens aussi.

— D'accord.

— On se voit là-bas, *répondit Rio, prêt à raccrocher.*

— Attends, Futaba..., *dit-il, la stoppant.*

Il n'était pas encore arrivé à son vrai point. Il avait appelé Rio avant Mai parce qu'il avait quelque chose à lui demander.

— Quoi ?

Elle se mit immédiatement sur ses gardes.

Et entendre cela le rassura un peu. La tension dans sa voix prouvait que ce qu'il s'apprêtait à dire n'était pas complètement insensé.

— Il y a un moyen, non ?

— ...

Il l'entendit déglutir. Le son était si léger qu'il l'aurait manqué s'il ne l'avait pas écouté attentivement. Elle ne dit pas un mot.

— C'est une possibilité lointaine, mais qui pourrait valoir le risque.

— ...

— Nous pourrions encore peut-être la sauver.

Sa main se resserra autour du combiné, s'agrippant à lui fermement.

— ...

Rio ne disait toujours rien.

— Jusqu'à ce que Mai soit en sécurité, je ne pouvais penser à rien d'autre. Alors j'ai oublié. Mais le Syndrome de l'Adolescence de Makinohara continue de faire des ravages. En voyant son emploi du temps futur dans sa chambre d'hôpital m'a rappelé cela.

— ...

— Tout ce qui devait arriver après le collège avait été effacé. Je pouvais encore voir les marques de crayon là où quelqu'un les avait gommées.

Il n'y avait rien de mécanique dans ce changement. De toute évidence, cela avait été fait par une main humaine. Par quelqu'un. Manuellement. Il en était sûr.

— C'est Makinohara qui l'a écrit et effacé. Elle a très probablement fait les deux en même temps... en CM2.

— ...

Rio ne dit rien, mais il pouvait entendre l'agitation dans sa respiration. Il pouvait dire qu'elle avait presque envie de dire quelque chose puis décidaient de ne pas le faire. Elle devait probablement se demander si elle devait l'éloigner du cœur du problème.

Mais il était déjà trop près pour que cela fonctionne.

— Il y a trois ans, Makino hara a écrit son emploi du temps puis l'a effacé. Ses peurs pour l'avenir ont causé son Syndrome de l'Adolescence. Est-ce que j'ai raison ?

— Tu comprends ce que tu dis, Azusagawa ? *lui demanda-t-elle finalement directement. Mais elle connaissait déjà la réponse.*

— Je dis que nous ne sommes pas dans le présent. C'est le futur.

— ...

— Donc, si nous pouvons sauver la Makino hara du « présent », celle du CM2, alors nous devrions aussi pouvoir sauver celle du collège.

— Azusagawa.

Rio l'appela par son nom, comme si elle essayait de lui faire entendre raison.

— Il y a une chance, pas vrai ?

— Ça ne vaut même pas la peine d'être appelé une « chance ».

— ...

— Ce que tu dis n'est qu'un vœu pieux.

— C'est dur.

— C'est à peine mieux que d'espérer qu'elle trouve un donneur aujourd'hui.

— Je suis sûr que tu as raison, mais...

— Shôko est venu du futur, et tu es revenu quatre jours du passé, dans les deux cas, c'était possible parce que vous aviez le Syndrome de l'Adolescence. Une seule conscience qui s'est divisée en deux, avec des perceptions différentes de l'écoulement du temps. Shôko est aux soins intensifs. Penses-tu qu'elle pourrait se sauver si elle remontait le temps ?

— Je pense que ce serait difficile même si elle n'était pas aux soins intensifs.

Sakuta ne pensait pas qu'une enfant de treize ans ayant besoin d'une greffe de cœur pourrait se sauver. Sakuta était bien plus âgé, et il en était incapable. Les adultes non plus ne le pouvaient pas. C'était exactement la raison pour laquelle ses parents avaient tant souffert.

— L'état de santé de Shôko n'est pas quelque chose qu'un retour dans le passé aiderait. Revenir trois ans en arrière ne mènera pas à des avancées médicales révolutionnaires. Elle vivrait simplement trois années très similaires et revenir à ce moment-ci.

— Mais ce serait un peu différent si son Syndrome de l'Adolescence était résolu.

— Parce que tu as eu un cas similaire et te souviens de ton voyage dans le futur ? Dans son cas, cela ne fera aucune différence. Savoir son propre futur ne lui donnera pas les moyens de se sauver. Il n'y a pas de tel moyen. C'est pour ça qu'elle ne l'a pas fait.

Il savait que Rio avait raison.

— Ce n'est pas comme éviter un accident de la route.

C'était également vrai. Mais il ne pouvait pas laisser le désespoir l'arrêter. Il devait trouver un peu d'espoir quelque part.

— Futaba.

— ...

— Toyohama a dit qu'elle avait rêvé de l'accident de Mai. Tu penses que c'est parce que le Syndrome de l'Adolescence m'a envoyé quatre jours dans le futur ? Si c'est le cas, ça signifie que les souvenirs peuvent être partagés avec d'autres personnes qui voyagent dans le temps.

— Et je te dis que ce n'est qu'un vœu pieux, Azusagawa.

— ...

Rio restait ferme sur la question. Et il savait exactement pourquoi.

— J'ai fait un rêve similaire.

— ...

— Après que ton Syndrome de l'Adolescence ait été résolu... j'ai rêvé que je te ramenais chez moi. Tu étais au bout du rouleau.

— Alors...

— Mais même si tu parvins à envoyer les souvenirs d'aujourd'hui à toi-même d'il y a trois ans, ça ne changera rien. Ça ne fera aucune différence.

— Ouais, je me serais probablement dit : « Quel rêve bizarre. »

S'il ne savait pas que cela l'affectait, il était facile de passer à autre chose. Sakuta en était bien conscient.

— Même si ça te tracassait, le problème de base serait exactement le même. Il y a trois ans, tu n'avais toujours pas de moyen de sauver Shôko.

Ni maintenant, ni à l'époque.

— Azusagawa, même si... *Sa voix devint sombre.* Supposons qu'un miracle se produise. Le passé est changé à jamais et l'état de Shôko est guéri. Est-ce vraiment ce que tu veux ?

Sakuta savait exactement ce qu'elle lui demandait.

— Le rétablissement de Makinohara est une bonne chose.

Et c'était précisément pour cela qu'il feignait l'ignorance.

— Tu as soulevé cette question, alors je suis sûre que tu comprends. Tu sais ce que changer le passé implique.

Elle ne le laissait pas s'en tirer si facilement.

— ... Ouais.

— Si Shôko, élève du CM2, surmonte ses peurs de l'avenir et n'a pas le Syndrome de l'Adolescence... alors la grande Shôko n'existera jamais.

— Je le sais.

— Non, Azusagawa.

Sa voix était calme, mais elle tremblait légèrement. Elle espérait qu'il ne comprendrait pas.

— Si la grande Shôko n'existe pas, tu ne l'aurais pas rencontrée sur la plage de Shichirigahama il y a deux ans.

— C'est vrai.

— Si tu ne la rencontres pas là-bas, alors tu ne cherches pas à

l'imiter.

- Mmh.
- Tu ne passes pas le test d'entrée à Minegahara pour la suivre.
- Ouais.
- Tu ne nous rencontreras ni moi, ni Kunimi.
- ... Mmh.
- Tu ne croiseras jamais le chemin de Sakurajima.

Sakuta avait déjà réfléchi à tout cela.

- Est-ce que ça te convient ?
- Bien sûr que non.

Comment pourrait-il en être autrement ?

- Une vie où je ne rencontre pas Mai n'est pas une vie du tout.
- Alors...
- Et soyons clairs, je suis catégoriquement opposé à ce que je termine le lycée sans toi et Kunimi.

Ou Tomoe et Nodoka. Sa rencontre avec Shôko il y a deux ans avait fait de lui ce qu'il était aujourd'hui. Si ce passé changeait, il en serait de même pour ce futur. Juste au moment où la Shôko qui avait reçu son cœur n'était plus parmi eux.

- C'est pourquoi j'ai prétendu que je n'avais pas compris, même si je savais. En priant pour que quelqu'un sauve Makino hara pour moi.
- Azusagawa...
- Mais ça n'a pas marché. On ne peut pas laisser ces choses au destin.

Rien de tout cela n'était drôle, mais il éclata quand même de rire. Cela l'aida à chasser ses peurs.

- Tu as choisi un avenir avec Mai.
- Exactement. À ce moment-là. Je l'ai choisi sans me rendre compte que cette option existait. Je pensais devoir choisir entre avoir l'accident et

sauver Makino hara, ou éviter l'accident et vivre ma vie avec Mai.

— Et c'est tout ce qui t'attend. Sakurajima et toi allez enfin être heureux. Et tu ne fais que de le laisser s'échapper.

— Une fois que j'ai compris, c'était fini. Maintenant que je sais qu'il y a encore une chance... faire semblant de ne pas le savoir est trop difficile.

— Je pensais que tu ne choisissais que des combats que tu pouvais gagner.

— Exactement. Je veux seulement me battre que quand je peux gagner.

— Dit l'homme sur le point de tout sacrifier, tout ce qui compte pour lui, tout ce qu'il a construit pour lui-même, pour une chance si mince qu'elle pourrait même ne pas exister. As-tu seulement le culot de dire tout ça à Mai ?

— C'est ça le vrai défi ! Si elle se met à pleurer, j'ai des ennuis.

5

Quand il eut terminé de parler à Rio, Sakuta appela Mai.
Il lui raconta l'appel de la mère de Shôko.

— D'accord, *répondit-elle*. Je sors tout de suite. Attends en bas.

Puis elle raccrocha.

Sakuta demanda à Kaede de garder, et comme promis, en moins de cinq minutes, Mai le rejoignit à dehors.

— Allons-y, *dit-elle*.

Il acquiesça et ils commencèrent à marcher. Il adopta un rythme plus rapide que d'habitude, mais Mai le suivit sans problème.

Sur la route principale, ils virent un bus en direction de l'hôpital arriver par-derrière.

— Prenons-le !

Ils coururent jusqu'à l'arrêt de bus et montèrent par les portes arrière. C'était le réveillon du Nouvel An. Les commerces et les écoles étaient fermés, donc le bus était presque vide. La longue banquette tout au fond était libre, alors ils s'y assirent tous les deux.

Les portes se fermèrent, et le chauffeur de bus alluma le clignotant et commença à s'éloigner lentement.

Alors qu'il le faisait, Sakuta dit :

— Mai.

— Oui ?

— Je veux toujours sauver Makino hara.

Il parla clairement, regardant droit devant lui. Gardant sa voix basse et calme, mais ferme. S'assurer qu'elle comprenait ce qu'il pensait.

— Mmh.

Sa voix était tout aussi calme. Il la vit acquiescer du coin de l'œil. C'était tout. Elle n'était ni surprise ni contrariée. Elle ne lui demanda pas plus de détails et ne s'agita pas.

Elle se contenta de dire :

— Si tu veux le faire, tu devrais.

— Mai... ?

Il ne lui avait encore rien dit. Il ne lui avait pas dit qu'il y avait d'autre chose que ce souhait désespéré. Mais c'était comme si elle savait déjà tout.

— L'emploi du temps du futur dans la chambre de Shôko. C'est elle qui l'a écrit et effacé, n'est-ce pas ? Cela a dû se produire lorsque son Syndrome de l'Adolescence s'est manifesté pour la première fois en CM2. Et c'est toujours actif, non ?

Il fut un peu surpris qu'elle eût tout compris. Mais cela expliquait également pourquoi elle prenait tout cela si sereinement.

— Alors vas-y. Change le passé.

La main de Sakuta reposait sur le siège entre eux, et elle posa la sienne par-dessus. Le siège devant eux les protégeait des regards indiscrets.

— Tu pleures à chaque fois que je te laisse seul.

— Seulement, genre, un jour sur deux.

— Tu es vraiment un menteur.

Il ne pouvait pas tromper Mai. Cependant, le mensonge valait la peine d'être dit.

Agir durement l'avait fait sourire.

— Ou tu changeras d'avis si je t'attrape et que je ne te lâche pas ?

— C'est difficile de te dire non.

— Alors je ne peux pas te le demander. Je pense que tu regretterais

ce choix toute ta vie.

— ...

— C'est dur de continuer à vivre en se demandant si l'on aurait pu faire une différence.

— Mmh.

— Mais je pense que ce sentiment s'estompera avec le temps. Tu pleureras moins souvent. Ensemble, nous pourrions le surmonter.

— Ouais. Ce n'est peut-être pas si mal.

— Mais nous avons fait une promesse. La veille de Noël, dans la salle verte de la chaîne de télévision. Que nous serions heureux ensemble.

— Ouais.

Il ne l'oublierait jamais. Ces mots étaient ce qui le faisait avancer.

— Donc, c'est juste le long chemin.

— Un peu, ouais.

— Nous devons juste tout oublier une fois et recommencer à zéro.

— Ouais. C'est tout.

— Je vais te rencontrer à nouveau.

— Mmh.

— Et retomber amoureux.

— C'est ça.

— Tu vas encore me demander de sortir.

— Je sais que je te trouverai.

Il serra sa main, ressentant sa chaleur. Il sentait sa présence avec toute sa paume.

— Et alors nous serons heureux ensemble.



— Je te le promets.

Il serra de nouveau sa main, plus fort.

Mai rit un peu comme si cela l'avait chatouillée.

Le bus atteignit l'arrêt près de l'hôpital.

Ils descendirent, toujours main dans la main.

À l'intérieur, l'infirmière habituelle les attendait. Shôko était aux soins intensifs, et ils ne pouvaient pas entrer et sortir comme ils le voulaient, la mère de Shôko avait dû arranger cela.

— Vas-y, Sakuta.

— Tu ne viens pas ?

— L'emploi du temps est dans sa chambre. Tu en auras besoin, non ?

— Ouais.

S'il y avait une clé pour résoudre le Syndrome de l'Adolescence de Shôko, ce serait celle-là.

— D'accord, Mai, tu t'en occupes.

Ils se séparèrent et il suivit l'infirmière.

L'unité de soins intensifs se trouvait à l'arrière du bâtiment, normalement interdite aux visiteurs. Le couloir était sans patients et presque sans médecins ni d'infirmières.

Au bout du couloir désert se trouvait une paire de portes automatiques. Il fut conduit dans le vestiaire des visiteurs. Comme la fois précédente, il enfila une sorte de blouse et reçut un bonnet qui ressemblait à celui que portaient les peintres. Des pantoufles spéciales pour ses pieds. Il se lava les mains avec une incroyable minutie.

L'infirmière l'examina attentivement et lui donna le feu vert pour continuer.

Il fut mené à travers une autre porte de l'autre côté du vestiaire. Ce n'était toujours pas la chambre des soins intensifs de Shôko, juste un couloir ultra stérile. Il y avait des fenêtres en verre le long du mur de droite, leur permettant de regarder chaque chambre.

L'infirmière qui le conduisait s'arrêta.

Sakuta vit des visages de l'autre côté de la vitre. Les parents de Shôko habillés exactement comme lui. Ils s'inclinèrent à sa vue. Il fit de même.

Une semaine auparavant, il n'avait pas été autorisé à entrer dans la

chambre proprement dite. Cette fois-ci, c'était différent.

— Allez-y, dit l'infirmière.

Alors, il entra dans l'unité de soins intensifs.

Il y eut un silence très distinct. Seul le bourdonnement des appareils médicaux troubloit le calme. L'un faisait exactement le même bruit à un réfrigérateur, tandis qu'un autre semblait pomper quelque chose. Et ces bruits mécaniques ne faisaient que rendre le silence plus prononcé. Comme si les appareils fabriquaient du silence.

Shôko était allongée sur le lit, entourée de ces machines. Ses yeux étaient fermés.

— Shôko, Azusagawa est là, dit sa mère.

Il y avait un tremblement dans sa voix.

Les yeux de Shôko s'ouvrirent à moitié. Au début, ils regardaient le plafond, mais ensuite, ils trouvèrent les visages de ses parents.

— Makinohara, dit Sakuta, incapable d'attendre.

Son regard erra et finit par se fixer sur lui.

— Sakuta...

Sa voix était étouffée par le masque à oxygène. Elle leva sa petite main et tendit la main vers lui.

— Approche, dit sa mère, se décalant pour lui laisser la place.

— Ouais, c'est moi.

Il ne savait pas quoi dire d'autre. Son corps bougea sans réfléchir, plaçant ses deux mains autour de la sienne. Il ne serra pas du tout sa prise. Sa main semblait si petite, ses doigts si fins qu'il avait peur que, s'il la serrait trop fort, elle fondrait.

— Je ne voulais pas que tu me voies comme ça.

— Pourquoi pas ?

- Je veux dire, entourée de machines...
- C'est plutôt impressionnant.
- Ce n'est pas vraiment un compliment que les filles recherchent.

Mais elle esquissa le plus petit des sourires.

De sa main libre, elle retira le masque. Il jeta un coup d'œil à l'infirmière pour voir si c'était acceptable. Elle hocha la tête.

Shôko posa le masque sur la table positionnée au-dessus de son lit. Sur celle-ci se trouvaient un manuel scolaire, une trousse et un crayon.

- Tu as étudié ?
- Quand j'en ai la force. De temps en temps.
- Nous serons juste dehors, Shôko, *dit sa mère*.

Elle inclina la tête en guise de salut, et les parents de Shôko ainsi que l'infirmière s'en allèrent.

Sakuta et Shôko se retrouvèrent seuls.

— ...

Il ne savait pas quoi dire au début. Le rythme régulier des machines et ses propres émotions étaient tous deux écrasants. Il pouvait sentir la tension s'enrouler autour de lui. Une vague invisible de peur s'élevait de ses semelles.

- Tu as tenu ta promesse.
- Mmh ?
- Maman m'a dit que tu venais me voir tous les jours.
- Certains jours, j'ai dû travailler.

Shôko se mit à rire. Elle savait pourquoi il plaisantait.

- Merci, *répondit-elle*.
- Makinohara.
- Oui ?
- Il y a quelque chose que tu dois entendre.

Une partie de lui ne savait pas s'il devait le lui dire. Mais s'il ne le faisait pas maintenant, il n'aurait jamais une autre chance. C'était dire à quel point son état était grave. Chaque détail de cette pièce le lui disait. Les regards sur les visages de sa famille le disaient plus fort que les mots.

— C'est à propos du l'emploi du temps de futur que tu m'as montré.

— ...

— Celui rempli de choses que tu n'as pas écrites.

— Sakuta, *dit-elle*, détournant le regard. *Vers rien en particulier. Les yeux fixés au-delà du plafond. Peut-être vers le ciel.* J'ai rêvé.

— Tu as rêvé ?

— Des rêves très étranges.

Elle parlait comme si elle était perdue dans ses souvenirs.

— J'étais au lycée, et j'ai rencontré un jeune toi sur la plage de Shichirigahama. Et je t'ai beaucoup taquiné.

— ...

Shôko avait pris le contrôle de la conversation, mais Sakuta n'avait jamais envisagé de l'arrêter. Il savait exactement de quoi elle parlait, ces souvenirs n'étaient pas facilement oubliés.

— Puis j'ai rêvé que j'étais à l'université, et je suis resté chez toi, j'ai cuisiné pour toi, nettoyé et j'ai donné des bains à Nasuno.

Ce n'était guère une coïncidence. Les rêves de la petite Shôko au lycée étaient ceux de la Shôko qui avait été le premier amour de Sakuta. Et la Shôko de l'université était celle qui était restée avec lui de fin novembre jusqu'à la veille de Noël.

— Chaque matin, je me réveillais, te disais bonjour... et te voyais partir par la porte d'entrée.

— ...

— Quand tu rentrais à la maison, je te souhaitais la bienvenue avec un tablier. Avant de dormir, je te disais bonne nuit. Et chaque matin, on recommençait. Comme si nous étions de jeunes mariés. C'était tellement amusant.

— Makinohara.

— Parfois, nous sortions ensemble.

— Ce n'était pas un rêve.

— Dans une chapelle avec une vue sur l'océan, j'ai essayé une robe de mariée, et tu avais l'air si mal à l'aise, mais j'ai quand même réussi à obtenir quelques compliments de ta part.

— Ce n'était pas...

— Même si ce n'était qu'un rêve, j'ai adoré passer du temps avec toi.

— Tout ça... s'est vraiment produit.

— C'était tellement amusant.

Shôko sourit, semblant complètement comblée.

Elle avait à nouveau tourné ses yeux vers lui. Il pouvait sentir son regard doux.

— Je sais, Sakuta.

Son sourire devint un peu espiègle.

Comme si elle imitait la plus âgée.

— Makinohara ?

— Je sais tout. Je sais que c'était un vrai futur et que nous sommes maintenant dans le futur. Je le sais déjà.

— Oui, c'est vrai. Et si nous changeons le passé, peut-être qu'il y a encore un moyen de te sauver.

Il savait que c'était un faible espoir. Les chances étaient presque nulles. Il en était douloureusement conscient.

— Mais je ne peux pas, répondit Shôko.

Elle secoua lentement la tête.

— Pourquoi pas... ?

— Je ne pense pas qu'un recommencement guérira ma condition.

— Nous ne le savons pas. Il doit y avoir quelque chose....

— Mais si je remonte dans le temps, peut-être que je pourrai te sauver du chagrin que tu ressens.

— Quoi... ?

— Je sais tout.

— ...

— Je te fais souffrir.

— Non, tu n'as rien fait de mal.

— Je craignais tellement l'avenir que j'ai développé le Syndrome de l'Adolescence. Et c'est comme ça que je t'ai rencontré.

— Et je te dois tout pour ça. Je n'ai jamais regretté une seule fois de t'avoir rencontrée, que ça soit toi enfant ou toi maintenant. Tout le temps passé ensemble compte pour moi. Je ne serais pas ce que je suis aujourd'hui si nous ne nous étions pas rencontrés.

Il y avait tant de choses qu'il voulait lui dire. Il voulait utiliser toutes les forces qu'il pouvait rassembler et le crier sur tous les toits.

Mais maintenant qu'il était face à elle, Sakuta ne pouvait rien faire de tout cela.

Il devait baisser la voix et rester calme.

— Tu as fait de ton mieux, Sakuta.

— ...

— Alors c'est bon.

Des larmes lui montaient aux yeux.

— Makinohara... ?

— Je vais réussir le remaniement cette fois-ci. Je vais créer un futur où nous ne nous rentrons jamais.

— Qu'est-ce que tu veux dire... ?

— Ainsi tu pourras avoir un futur où tu n'auras pas à être triste.

Même si cela signifie que nous ne nous rentrons jamais, si tu es heureux, alors...

— Non, tu ne peux pas, ce n'est pas ce que je voulais dire...

Les yeux de Shôko étaient de nouveau fixés sur le plafond, flous. Il semblait qu'elle ne pouvait pas l'entendre. Ses lèvres bougeaient à peine, sa voix presque inaudible.

Rien de ce que Sakuta disait ne lui parvenait.

— Ne fais pas ça, Makinohara !

Ses mots ne l'atteignaient pas.

— La remise à zéro devrait être pour *toi*.

Ses sentiments non plus.

— Tu n'as plus besoin de t'inquiéter, Sakuta.
— Je ne suis pas...
— Laisse-moi tout faire.
— Non...
— Je te promets de te rendre heureux.
— Toi aussi, tu comptes !

La main de Shôko se relâcha mollement.

— Makinohara... ?
— ...

Elle ne répondit pas. Aucune réponse du tout.

— À l'aide ! *cria-t-il*.

L'infirmière intervint rapidement et vérifia les signes vitaux de Shôko.

— Ne vous inquiétez pas. Elle est juste endormie.

Il ne pouvait pas ne pas s'inquiéter.

Dans cette assurance non dite se dissimulait un « pour l'instant », et cela le frappa profondément. Il était bouleversé. Shôko avait pris sa décision, et ce qu'elle avait dit l'avait ébranlé au plus profond de lui-même.

Sakuta était venu ici avec l'intention de la sauver. Elle était née avec cette terrible maladie, et il croyait qu'elle méritait d'être sauvée de son destin. Il le croyait toujours. Mais même maintenant, elle ne se préoccupait que de lui. Elle avait dit qu'elle voulait le sauver.

— Fais ce qu'il y a de mieux pour *toi*, Makinohara, *murmura-t-il en perdant peu à peu le contrôle de ses émotions tumultueuses*. C'est

normal de se mettre en premier.

Il retenait ses larmes, les épaules tremblantes.

— Sortons un instant, *suggéra l'infirmière*.

Il suivit son conseil. Il n'y avait rien qu'il pouvait faire ici maintenant. Il ne ferait que gêner.

À l'extérieur de la salle blanche, il regarda Shôko une fois à travers la vitre. Elle n'aurait pas pu être satisfaite de sa condition. Elle devait vouloir plus. Mais dans son sommeil, elle souriait, comme si elle était heureuse.

Il ne pouvait pas supporter de voir cette expression comblée. Il retourna rapidement au vestiaire. La blouse et le bonnet furent enlevés et jetés dans la poubelle à usage unique.

— Je vous appellerai s'il se passe quelque chose, *dit l'infirmière*.

Il acquiesça sans regarder en arrière et sortit.

De retour à travers les doubles portes.

Mai et Rio l'attendaient.

— Sakuta.

— Mai...

— Comment va Shôko ?

— Endormi.

— Oh.

Mai baissa les yeux et se mordit la lèvre.

— Sakurajima, il devrait le voir.

Rio regardait l'imprimé dans la main de Mai.

— Tiens, *dit Mai en le brandissant*.

— ... ?!

La surprise et le doute s'emparèrent de lui.

— Comment... ?

Les entrées avaient été réécrites.

Remplaçant complètement l'ancienne version.

Il n'y avait pas de remise de diplôme du premier cycle du secondaire.

Pas de collège. Pas de lycée.

On ne pouvait même plus l'appeler un emploi du temps du futur.

Pourtant, cela l'était totalement. Sakuta n'aurait jamais pu écrire des mots comme celui-ci, des mots qui parlaient directement à son cœur.

Tous les champs étaient remplis.

« Merci. »

« Bon travail. »

« Je t'aime. »

Vis ta vie et chéris les trois.

L'écriture n'était pas toujours stable, mais elle était tracée avec force.

Les trois choses préférées de la grande Shôko à entendre.

Les trois choses qu'il avait dites à la petite Shôko, à son tour.

Et tout en bas...

Je veux devenir une meilleure personne.

— ... Qu'est-ce que...

Quelque chose tomba sur la page. Il s'incrusta dans le papier, brouillant les mots : *Shôko Makinohara, classe CM2*.

Il savait que c'étaient ses larmes, mais il ne pouvait les arrêter.

— Pourquoi... ?

— Nous avons parlé à la mère de Shôko lorsqu'elle est sortie de l'unité de soins intensifs. Elle a dit qu'hier, Shôko a soudainement insisté pour qu'elle fasse ses devoirs.

— Qu'est-ce que je suis censé faire ? *demandait-il, se tournant désespérément vers Rio.*

— Comment suis-je censée l'aider ?

— ...

Rio regarda simplement vers le bas, visiblement abattu, sans rien dire.

— Makinohara... savait tout. À propos de Shôko, à propos de moi... Elle savait qu'elle avait une chance de changer l'histoire. Elle savait tout cela, et parce qu'elle le savait... Elle a dit que cette fois-ci, elle s'assurerait que nous ne nous rencontrions jamais. Elle a dit que de cette façon, même si elle disparaissait, je n'aurais pas à pleurer. Et je ne...

C'était son seul espoir. Une possibilité faible qui ne pouvait être réalisée qu'en remontant dans le temps. Pourtant, Shôko ne l'utilisait non pas pour elle-même, mais pour Sakuta.

— Désolée, Azusagawa, *dit Rio, visiblement bouleversée. Leurs regards se croisèrent.* Je ne vois qu'une seule chose à faire.

Elle tendit un crayon. Un rouge comme ceux que les enseignants utilisaient pour corriger les copies.

— ... ?

— Sakuta, *dit Mai.* Shôko a travaillé dur pour cela.

Elle posa sa main sur son dos.

— ...

— Donc tu dois marquer ses devoirs comme terminés.

— ?!

— Dis-lui à quel point elle a bien travaillé.

— Je...

Les doigts tremblants, il attrapa le crayon. Il n'arrivait pas à le tenir

correctement.

Mais il serra les dents et força ses doigts à se resserrer leur étreinte autour de lui. Ses larmes devraient attendre un moment.

Il posa l'imprimé sur une table basse, près d'un banc dans le couloir.

Il n'hésita pas davantage.

Conscient de la chaleur derrière ses yeux, Sakuta sourit et dessina une grande fleur. Il visait la plus grande marque de fleur qu'un devoir n'eut jamais vue. Elle couvrait toute la maudite page, comme un tournesol de plein été.

Quand il eut fini, il leva les yeux et vit Mai pleurer. Rio pleurait également. Pleurant comme une averse de soleil, rayonnant tout le temps.

Les cloches sonnèrent, marquant l'arrivée de la nouvelle année.

Ils avaient obtenu la permission de passer la nuit à l'hôpital.

Ils étaient dans le couloir juste à l'extérieur de l'unité de soins intensifs.

Assis sur un banc contre le mur, enveloppés dans des couvertures, en train d'attendre.

Les parents de Shôko avaient dit qu'ils pouvaient utiliser la chambre de Shôko dans l'aile principale, mais ils avaient décidé de rester plus près d'elle.

L'infirmière leur avait apporté les couvertures, disant qu'ils avaient l'air d'avoir froid.

Sakuta et Mai étaient enveloppés dans la même couverture, blottis l'un contre l'autre. Rio était assise sur un siège à proximité.

Yuuma était avec elle, arrivé plus tard.

Aucun d'eux ne parlait. Ils restaient simplement assis en silence.

— Une nouvelle année, *murmura Yuuma*.

Dans le couloir obscurci, la lumière de l'écran de son téléphone semblait très vive.

Personne n'avait envie de qualifier la nouvelle année de « joyeuse ».

Personne ici n'était d'humeur à faire la fête.

Le temps était sur le point de priver Shôko de sa vie, et le couloir était rempli de prières silencieuses pour que le temps s'arrête.

Mais peu à peu, le tintement des cloches des temples voisins s'estompa.

Le corridor de l'hôpital redevint silencieux. Le seul bruit était celui de

quelqu'un qui se déplaçait sur son siège.
Sakuta et Mai étaient assis côte à côte, et il pouvait entendre sa respiration.
À un moment donné, elle était devenue rythmique. Douce.
Ses yeux étaient fermés, son poids reposant contre lui.
Il regarda à côté, et Rio dormait avec les mains autour de ses genoux.
Yuuma, lui aussi, avait la tête baissée et dormait profondément.
Le ciel derrière la fenêtre s'éclaircissait.
Le matin était presque arrivé.
Le premier matin de la nouvelle année.
Sakuta murmura une prière au soleil encore non levé, espérant que Shôko irait bien.
Et c'était la dernière pensée qu'il eut avant que sa conscience ne s'évanouît.
Il crut entendre le cliquetis des portes de l'unité de soins intensifs qui s'ouvraient.

— *Shôko a...*

Il crut entendre quelqu'un parler.
Mais son esprit était plongé dans le monde du sommeil avant que l'un ou l'autre de ces sons ne n'atteignait ses oreilles.

Il rêva...

D'une salle de classe qu'il n'avait jamais vue.
De petits pupitres alignés.
Une école élémentaire.
Les enfants semblaient être en CM1 ou en CM2.
Tous faisaient face à leurs pupitres.
Écrivant quelque chose sur une copie.
Sakuta reconnut l'une des filles.
Une toute petite, assise bien droite sur sa chaise.
Absorbée dans son écriture.
Son expression sérieuse, mais excitée.
Il essaya de se rappeler son nom, mais il lui échappa.
Il avait l'impression qu'il *devrait* le savoir, mais fouiller dans sa mémoire

ne le menait nulle part.

- J'ai fini ! *s'exclama un garçon au milieu, levant la main.*
- Moi aussi !
- Pareil ici !

Des mains se levaient tout autour.

Alors que le reste de la classe devenait bruyant, la fille continuait d'écrire.

Tout le monde avait terminé et s'amusait, mais elle continuait.

L'institutrice s'approcha d'elle.

Elle s'agenouilla près de la jeune fille.

- Écris juste autant que tu te sens à l'aise, *lui rassura-t-elle.*

La jeune fille leva les yeux un moment plus tard.

Avec un sourire fier.

Elle tendit le page des deux mains.

- J'ai fini ! *s'écria-t-elle.*

Et offrit à sa professeure un sourire éclatant.

Chapitre

4

De la gentillesse, et une main
offerte avec bonté

Chapitre 4 : De la gentillesse, et une main offerte avec bonté

1

Quelqu'un le secouait.

Pendant qu'il dormait sur le ventre, quelqu'un l'avait secoué par le dos.

Ah ? C'est le matin ?

Alors que son esprit se réveillait...

— Lève-toi Sakuta !

C'était la voix de sa sœur. Il entrouvrit les yeux et tâtonna vers l'horloge près du lit. Ce faisant, le froid de l'hiver picota sa peau. Quitter la chaleur de la couette semblait être une tâche insurmontable. Il avait l'impression de vouloir rester au lit pour le reste de sa vie.

Il était huit heures et la température de sa pièce était de quinze degrés. C'était le 6 janvier.

— C'est toujours les vacances d'hiver, Kaede.

C'était le dernier jour de vacances. Le troisième trimestre commençait le lendemain. Il retira sa main sous la couverture, s'enroulant telle une glace qui fondait en été.

— C'est toi qui a un travail à neuf heures.

— Oh, tu devras me remplacer, Kaede.

— Wow. Tu vas vraiment le regretter. Tu envoies ta propre sœur travailler pour toi et tu n'en finiras jamais d'entendre parler.

— D'accord.

— Comment ça « d'accord » ?!

— Je peux le gérer, aucun problème.

— Eh bien moi, je ne peux pas ! Lève-toi et vite !

Kaede le secoua de plus en plus fort.

— Non ! je reste au lit !

— Tu ne peux pas !

— Qu'est-ce que tu en sais ?

Évidemment, toute cette discussion n'était clairement pas sérieuse.

C'était inutile. Il s'assit et ses yeux croisèrent ceux de Kaede. Bien que l'école de Kaede fut également fermée pendant les vacances, elle portait quand même son uniforme.

— Je commence à m'habituer à te voir comme ça.

— V-vraiment ?

Les problèmes avec les harceleurs dans son ancienne école avaient empêché Kaede d'assister aux cours pendant longtemps. Cependant, avec le troisième trimestre de sa troisième année qui approchait à grand pas, elle se sentait enfin prête à réessayer et ils obtenaient des résultats solides. Hier, elle était allée jusqu'aux portes de son école et en était revenue toute seule.

Elle était tout excitée de recommencer la nuit dernière.

— Tu comptes t'entraîner aujourd'hui encore ?
— Je l'ai déjà fait !
— Ouah !
— Mmh-hmm !
— Tu es allée là-bas sans problème ?
— Mmh... C'est toujours assez stressant, mais...

Il pouvait voir qu'elle se montrait courageuse, mais le sourire de Kaede semblait sincère. Elle était visiblement fière d'elle-même.

— Je suis content que tu sois devenue si indépendante.
— J-je l'ai toujours été ! *protesta-t-elle*.
— Il y a tout juste une semaine, tu ne pouvais pas aller à l'école sans me coller au dos.
— M-mais ça fait super longtemps, c'est de l'histoire ancienne maintenant !

Elle fit la moue une fois et se détourna.

Sa posture restait enfantine, et pour couronner le tout, son estomac gargouilla.

— Le petit-déjeuner est prêt ?
— Non.
— Je m'en doutais.
— Eh bien, tu dormais !

Elle voulait me donner l'impression de c'était ma faute. Elle n'avait pas couru l'estomac vide pour rien, elle voulait prendre le petit-déjeuner avec moi ; elle

était tout simplement incapable de cuisiner toute seule, même pour un simple petit-déjeuner.

— Tu n'es pas très indépendante, *murmura-t-il dans son coin*.

— Dépêche-toi ! J'ai faim ! *s'écria Kaede, lui tirant le bras comme si elle n'avait pas entendu*.

Sakuta se leva du lit et se dirigea vers la cuisine afin de préparer le petit-déjeuner à sa sœur.

— Bon appétit !

Sur la table, il y avait du pain grillé fraîchement sortit du grille-pain, du jambon et des œufs, ainsi que des saucisses accompagnées de quelques tomates de la salade hachée et de la laitue émincée.

Pas une seule chose dans ce repas n'était bien compliquée. Si Kaede le voulait, elle pourrait l'apprendre facilement.

— C'était très bon !

— Content que t'aies aimé.

Ils dévorèrent leur repas, puis il lava la vaisselle.

Ensuite, il se mit de l'eau sur le visage, se brossa les dents, coiffa ses cheveux en désordre, en quelque sorte, et s'habilla.

— Je pars travailler.

— Bye !

Kaede le vit partir de l'appartement. Alors qu'il prenait l'ascenseur jusqu'au premier étage, il rencontra un visage familier.

— Salut Sakuta.

Une lycéenne aux cheveux blonds éclatants attachés en queue de cheval sur le côté sortait de l'immeuble d'en face.

Même à cette heure-là, son maquillage était remarquable.

— Bonjour, *salua-t-elle*.

Nodoka Toyohama. Elle traînait une petite valise derrière ses mains.

— Bonjour, au revoir.

Il lui fit un signe de la main et commença à marcher vers la gare. Le restaurant où il travaillait se trouvait dans ce quartier.

— Hé ! Attends un peu !

Nodoka se précipita à sa poursuite, sa valise cliquetante. Ses talons faisaient également beaucoup de bruit.

— Pourquoi tu t'es enfui ?

— Ce n'est pas comme si on avait quelque chose de prévu.

— C'est vrai, mais si tu croises quelqu'un que tu connais, c'est normal de marcher ensemble ! Nous allons tous les deux à la gare. En plus, pourquoi tu es déjà debout à cette heure ? c'est encore les vacances d'hiver !

Il était trop tôt pour parler autant.

— C'est pour ça que j'ai pris plus d'heures de travail. *Il lui jeta un coup d'œil de travers*. Tu as fui de chez toi ?

Entre les cheveux, le maquillage et la valise, elle avait visiblement l'air d'une fugueuse. Exactement le genre de fille qu'ils montraient dans les reportages alarmistes sur les lycéennes qui passaient toute la nuit dehors.

— J'ai déjà fait ça.

— Ahh, je me souviens maintenant.

Nodoka avait déjà fui de sa maison à cause de désaccords avec sa mère.

Maintenant, elle vivait donc avec Mai, sa demi-sœur. Tout cela s'était passé il y a trois mois, à l'automne.

Elle trottinait un peu pour le suivre. Cela faisait encore plus de bruit avec sa valise.

— Laisse-moi porter ça pour toi, *dit-il en tendant la main vers sa valise.*

— Oh, d'accord. *Nodoka cligna des yeux d'abord devant l'offre mais le laissa rapidement la prendre.* Merci.

Elle ne semblait pas du genre à accepter volontiers de l'aide, ce qui rendait toujours cela un peu nouveau lorsqu'elle le faisait.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

Elle était vraiment légère.

— Nous avons un mini concert dans le centre commercial à Saitama.

On peut donc facilement supposer que c'était ce dont elle avait besoin pendant le spectacle. Il y avait une raison à son look légèrement excentrique :

elle était dans le show-business, plus précisément en tant que membre d'un groupe d'idols nommé « Sweet Bullet ».

Les week-ends, elle était toujours occupée quelque part, se lançant dans des concerts. En l'écoutant parler de tout cela, ils se dirigèrent ensemble vers la gare.

C'était encore l'heure de pointe, et la gare de Fujisawa était pleine à craquer. Des gens entraient, d'autres sortaient, certains changeaient de train.

Sakuta s'arrêta près des portillons JR.

— Passe un bon concert, *dit-il en rendant la valise à Nodoka.*

— Mmh, merci. Oh, au fait !

Il avait fait un pas dans la direction de son travail, mais elle lui retenait le bras.

— Mmh ?

— Tu devrais venir à notre concert pour la Saint-Valentin le mois prochain.

— Pourquoi ?

— J'ai déjà une place.

— Et alors ?

— Comme ça, tu pourras venir demander du chocolat à n'importe laquelle d'entre nous.

— D'accord, donc je peux en avoir de la fille qui ne porte pas de culotte ?

Il était déjà allé à l'un de leurs concerts auparavant, et la cheffe du groupe avait crié :

— *Les idols ne portent pas de culotte !*

Elle s'appelait Uzuki Hirokawa. Il avait oublié le reste de leurs noms, mais cette phrase avait marqué son esprit, alors il se souvenait du sien. De plus, elle avait une silhouette mince de mannequin qui ressemblait un peu à celle de Mai, ce qui avait aidé.

- Pourquoi pas moi ?!
- Tu es légalement obligé de me donner du chocolat de toute façon.
- Hein ?
- En tant que ma belle-sœur.
- N'importe quoi ! Et nous ne sommes pas encore beaux-frères et belles-sœurs.
- Ça va arriver, alors autant s'y habituer.
- Tu es vraiment sûr que Mai ne te larguera pas hein ?
- Je refuse même d'envisager cette possibilité.

Nodoka soupira de manière dramatique.

- D'accord. Elle a promis qu'elle viendrait donc...
- Alors j'y serais aussi !
- C'est un concert de taille normale. Six mille cinq cents yens.¹
- Sérieux ? Tu ne fais pas de prix pour la famille ?

C'était beaucoup d'argent pour lui.

- Tu devrais au moins payer pour le grand jour de ta belle-sœur, frérot.
- ...
- ...

¹ Équivalent à environ 38/40 euros.

Elle avait dit ce dernier mot pour le taquiner, mais lorsqu'il la fixa sans dire un mot, elle était devenue rouge vif. Pas seulement ses oreilles et son cou. Elle était probablement brûlante jusqu'aux orteils.

— Arrête de me fixer ! Salut ! *lança-t-elle avant de s'enfuir à travers les portillons.*

Il la regarda s'éloigner, considérant cela comme sa responsabilité en tant que son futur beau-frère.

— Être beau-frère, ce n'est peut-être pas si mal... *murmura-t-il.*

2

— Bonjour.

Le restaurant n'était pas encore ouvert.

Les lumières au sol étaient encore éteintes, et le chauffage venait tout juste de démarrer, c'était à peine mieux que l'extérieur.

Il se glissa derrière les casiers pour enfiler son uniforme.

Ce coin de la salle faisait également office de vestiaire pour les hommes.

Alors qu'il entrait, un grand garçon sortait, venant juste de finir de se changer.

— Salut.

Leurs regards se croisèrent, c'était un de ses amis d'école : Yuuma Kunimi.

— Yo.

Sakuta se glissa dans l'ombre à son tour.

— Il fait si froid, *grommela-t-il en se changeant aussi vite que possible.*

— Je ne te vois pas souvent ici le matin, Sakuta.

— Pareil pour toi. Pas d'entraînement ce matin ?

— Il a été décalé ce midi.

— Depuis quand tu travailles avant d'aller à ton entraînement ? T'as perdu la tête ?

— C'est l'anniversaire de Kamisato le mois prochain.

Saki Kamisato était la copine de Yuuma, dans la même classe que Sakuta.

— Combien tu vas dépenser pour ça ?

— Pas beaucoup. Je n'achète rien de si cher.

— Ce sont les sentiments qui comptent.

— Dixit l'homme qui a appris la date d'anniversaire de Sakurajima le jour J, *ricana Yuuma*. Et elle tournait à Kanazawa, alors tu as pris le *Shinkansen* jusque là-bas juste pour lui souhaiter : « Bon anniversaire ! », tu es bien plus fou que moi.

Yuuma en riait encore contrairement à Sakuta qui ne trouvait pas cela drôle.

— Tu m'avais dit que tu as dû emprunter de l'argent pour le billet de retour ? Combien ça t'a couté ?

— Trente mille², plus l'hôtel...

— Donc tu as dépensé bien plus.

— Les souvenirs n'ont pas de prix.

— Mais les dépenses sont bien réelles.

— C'est pour ça que je commence tôt ce matin.

Il sortit de derrière les casiers, attachant leur cordon du tablier.

— Alors, au boulot !

Yuuma se leva de son tabouret, poinçonna sa carte et celle de Sakuta, et puis quitta la salle de repos. Sakuta le suivit.

Rembourser sa dette envers Mai prendrait une bonne partie de ses salaires de vacances.

² Équivalent à environ 175/180 euros.

- Promets-moi juste que tu ne finiras pas gigolo, Sakuta.
- Être homme au foyer, c'est acceptable ?
- Tu devrais plutôt poser cette question à Sakurajima.
- Ça marche.

Il était midi, le début du coup de feu du déjeuner. Yuuma avait terminé sa matinée et allait partir pour son entraînement de basket.

- Le reste, c'est tout pour toi !
- Ordure !

Il fut remplacé par une élève d'un an en dessous d'eux, leur cadette à l'école : Tomoe Koga.

Une petite fille, mesurant seulement un mètre cinquante. Elle avait une coupe au carré à la mode, avec un maquillage mignon pour compléter le look. Elle finit d'enfiler son uniforme et le rejoignit.

- Oh ? Tu as travaillé toute la matinée, senpai ? *demandait-elle dès qu'elle le vit.*
- Tu arrives en retard ? Quel culot.
- Non, je commence à cette heure-là !
- ...
- Q-quoi ? j'ai quelque chose sur mon visage ?
- Non, c'est juste...
- Juste quoi ?
- Hmm, je ferais mieux de me taire.
- Hein ?

— Enfin, si je te le dis, tu m'accuseras à cent pour cent de ne pas avoir de tact, alors je me contente de le dire dans ma tête.

— Le fait de le penser sans tact, c'est aussi mal !

— Dans ce cas, autant le dire. Koga, tu n'aurais pas un peu grossi du visage ?

— Ugh, j'avais peur de ça !

Elle tenta de cacher son visage avec ses mains

— Tous ces *mochis* du Nouvel An t'ont donné des joues douces, hein ?

— Tu es le pire ! T'es terrible ! Ne me regarde pas !

— D'abord des fesses en forme de pêche, maintenant des joues douces en *mochi* ! Le pouvoir de ta féminité est en plein essor !

— Je vais perdre du poids ! Et quand ce sera fait, tu ferais mieux de t'excuser !

Elle gonfla ses joues en signe de mécontentement, mais réalisa ensuite que cela la rendait encore plus ronde, alors elle se dégonfla rapidement.

— Si ça arrive, je t'achèterai un cheeseburger.

— Je n'ai pas besoin de plus de calories ! j'ai surtout besoin de respect !

— Dans ce cas, je te promets que je mangerai ton cheeseburger à la place. Tu pourras regarder.

— Rien que de l'imaginer, ça m'énerve donc je le mangerais moi-même !

— Alors combien de kilos tu dois perdre pour que ça arrive ?

— Bah... eh bien, je fais quatre-vingts... Ne me fais pas dire ça à voix haute !

— Je ne le dirai à personne.

— Tu es vraiment une ordure ! Nous sommes au travail, fais ton boulot !

— D'accord, d'accord, arrête de faire régime et prends des commandes.

— Je ne suis pas encore au régime !

Furieuse, elle s'éloigna en direction d'une table en attente. Au moment où elle arriva, elle affichait un sourire professionnel.

— Les enfants sont tellement agités ces temps-ci.

Sakuta pensa qu'il devrait probablement se concentrer. Il repéra un autre client qui venait d'entrer.

— Bienvenue ! *dit-il en saisissant un menu et en s'approchant.*

Il réalisa rapidement qu'il la connaissait.

C'était une autre de ses amis : Rio Futaba.

C'était les vacances d'hiver, mais elle portait quand même son uniforme scolaire.

— Ce n'est pas souvent que tu viens ici, Futaba. Kunimi est déjà parti.

— Il est parti à son entraînement, non ? Je l'ai croisé à la gare.

— Alors tu étais à l'école pour faire des expériences ?

Rio faisait partie du club des Sciences et avait la particularité d'en être le seul membre. Ce qui signifiait qu'elle devait montrer des résultats concrets.

Elle passait beaucoup de temps à faire des expériences pour répondre à ces attentes.

Sakuta la conduisit à une table.

— Appuyez sur le bouton lorsque vous serez prête à commander, *dit-il*, très professionnel et fit un pas en arrière.

— Attendez, je suis prête, *annonça-t-elle*.

— Allez-y, *répondit-il*.

Il sortit son carnet de commandes de la poche de son tablier.

— Le carbonara, *dit Rio*, en pointant la photo en haut de la carte des pâtes.

— D'accord, un carbonara.

— ... Non désolée, je vais plutôt prendre celui-ci.

Elle pointa du doigt une sauce tomate garnie de légumes.

— Ah oui, celui avec deux cents calories de moins, bien sûr, *ajouta-t-il*.

— ...

Sa remarque était totalement exacte, mais cela lui valut un regard glacial.

— Y a-t-il une nouvelle folie des régimes qui traverse la population féminine ?

Il venait justement d'en discuter avec Tomoe.

— Presque certainement. C'est toujours le cas après les vacances.

— Tu as l'air exactement comme avant les vacances.

Il ne voyait certainement pas de différence visible.

— C'est dans les endroits que tu ne peux pas voir... murmura-t-elle.

— Oh, je comprends.

Les yeux de Sakuta dérivèrent vers sa veste. Celle-ci semblait un peu plus serrée. Son chemisier peinait clairement à contenir tout ce qui se trouvait en dessous.

Rio n'était pas beaucoup plus grande que Tomoe, mais sa poitrine remportait une victoire claire. Tomoe n'avait pas vraiment grand-chose dans ce domaine.

— Le monde n'est pas juste.

Alors qu'il regardait désespérément le buste de Rio, il réalisa qu'elle avait sorti son téléphone et le prenait en photo.

— Madame, nous demandons aux clients de s'abstenir de prendre des photos dans le restaurant.

— C'est une preuve.

— De quoi ?

— De toi qui me mates. Pour le rapport que je vais envoyer à Sakurajima.

— Euh, Futaba.

— Quoi ?

— J'ai rendez-vous avec Mai après mon travail.

— Et alors ?

— Je vais me faire gronder, alors... on peut garder ça entre nous ?

— Ce sourire narquois sur ton visage suggère que tu préfères que je le lui dise.

— J'adore les réprimandes de Mai.

— C'est pour ça que tu es un petit coquin.

Rio soupira, puis abandonna et rangea son téléphone.

3

Comme prévu, Sakuta travailla dur jusqu'à deux heures, puis se changea rapidement. Il sortit de là à 14 h 05.

— Je pars.

— Oh, d'accord senpai ! Passe une bonne journée !

Comme il l'avait dit à Rio, il avait prévu un rendez-vous amusant avec Mai.

Il était un peu tard pour une visite au sanctuaire du Nouvel An, mais ils allaient le faire tout de même.

Il passa juste devant les portillons JR que Nodoka avait pris ce matin-là, se dirigeant vers le côté sud de la gare de Fujisawa.

Il traversa un pont de liaison et s'apprêtait à tourner vers la station Enoden lorsque quelque chose le fit s'arrêter.

Il s'agissait d'un groupe d'élèves du collège qui organisaient une collecte de fonds.

Il resta immobile une minute, écoutant pour comprendre la cause de cette collecte. Il comprit vite qu'il s'agissait d'aider les enfants défavorisés des pays en développement à recevoir une éducation appropriée.

Sakuta sortit toutes les pièces de son portefeuille.

— Tenez, *dit-il en les déposant dans la boîte que tenait le garçon le plus proche.*

Les pièces tintèrent en tombant. Probablement trois cents yens³ au total.

³ Équivalent à environ 1.50/2 euros.

— Merci beaucoup !

La voix du garçon était si forte que Sakuta grimaça et s'enfuit rapidement de la scène. La dernière chose qu'il voulait, c'était que les gens pensaient qu'il le faisait pour attirer l'attention.

Il passa devant un grand magasin Odakyu et entra dans la gare d'Enoden Fujisawa, faisant passer son pass de train à travers les portillons.

Un train à destination de Kamakura venait juste d'arriver.

C'était le début de la ligne, donc les voies s'arrêtaient au bout du quai.

Il fit le tour du côté gauche du train vert crème et s'assit. Il était seul dans le wagon.

Lorsque l'heure du départ arriva, le train quitta lentement de la gare.

Le train avançait à grands pas, comme s'il était encore en train de prendre de la vitesse. Mais avant de le faire, il commença à ralentir pour s'arrêter à la station Ishigami. De là, il continua vers le sud, s'arrêtant à Yanagikoji, Kugenuma et Shonankaigankoen sur le chemin de la gare d'Enoshima.

Ensuite, les rails tournèrent vers l'est en direction de Kamakura, longeant la côte. Une fois passée Koshigoe, le train sortit des rangées de maisons et offrit une vue dégagée sur l'eau. Le ciel d'hiver clair, le bleu profond de l'océan ; une beauté apaisante propre à cette période de l'année.

Sakuta observa le paysage défiler jusqu'à ce que le train atteignît la gare de Kamakura, terminus de la ligne. Il descendit et franchit les portillons.

— Sakuta, *appela une voix.*

Mai se tenait près des distributeurs de billets. Ses cheveux étaient tressés et elle portait une paire de fausses lunettes, un déguisement. Néanmoins, son maquillage était impeccable, attirant tout de même beaucoup d'attention.

Elle avait dû remarquer qu'il observait son apparence.

— Juste pour être clair, ce n'est pas pour toi. C'est un reste du tournage.

— Aw. Même si ce n'est pas pour moi, tu aurais pu mentir en disant que si.

— Tu devrais être content que je n'aie pas pris la peine de l'enlever.

— C'était pour moi alors ?

— Alors, qu'a-tu à me dire ?

— Mai, tu es super mignonne. Je t'aime.

Elle sourit, visiblement satisfaite. Cela le fit l'aimer d'autant plus.

— Allons-y, *dit-elle en lui prenant la main.*

Ils s'en allèrent ensemble.

Mai et Sakuta étaient en visite à Tsurugaoka Hachimangu, à dix minutes à pied de la gare. Le jour de l'An, ce sanctuaire était si bondé que même les adultes pouvaient se perdre dans la foule.

Même le troisième jour, le personnel devait contrôler la taille de la foule.

Mai apparaissant à un endroit comme celui-là n'aurait apporté que des ennuis, donc ils avaient attendu jusqu'au sixième pour faire leur visite par excès de prudence.

Ils traversèrent la porte *torii* et empruntèrent le large chemin de gravier. Au bout d'un moment, ils atteignirent le bassin et se nettoyèrent la main gauche, puis la droite. Ensuite, ils prirent une gorgée d'eau de leur main droite. Enfin, ils inclinèrent la louche en arrière, laissant l'eau couler sur le manche.

Sakuta n'avait pas prévu d'être aussi formel à ce sujet, mais Mai insistait pour faire les choses correctement.

— Tu en sais beaucoup sur ce genre de choses, Mai ?

— Je l'ai appris pour un rôle.

Mai lui raconta cette histoire en avançant. Devant eux se dressait un grand escalier et le bâtiment principal du sanctuaire se trouvait au sommet.

Ils montèrent un à un les marches.

Arrivés en haut, Sakuta sortit son portefeuille pour y glisser une pièce.

— Ah...

Le porte-monnaie était vide.

— Quoi ?

— Mai, puis-je emprunter une pièce ?

— Hein ?

Elle le regarda avec étonnement.

— J'ai donné la mienne à la gare de Fujisawa.

— Oh... *Elle comprit de ce qui s'était passé.* Je ne veux pas te reprocher de tes passe-temps, mais...

Malgré ces grognements, elle ouvrit son portefeuille sans la moindre rancune.

— Ce n'est pas exactement le mot que j'utiliserais, *déclara-t-il.*

C'était juste une de ses habitudes.

Le premier don était destiné à la recherche sur une condition médicale complexe. C'était il y a peut-être trois ans ? Depuis lors, il vidait toutes ses

pièces dans n'importe quelle boîte de dons qu'il voyait. Même maintenant, il ne savait pas exactement pourquoi.

— Qui est-ce qui s'est retrouvé sans argent pour le déjeuner l'autre jour ?

— Mais j'ai pu manger la moitié de la tienne, alors j'appelle ça une victoire. Tu as même fait le truc du : « Dis ahh ! » ! Mon karma paie enfin.

— Je savais que tu dirais ça. Attends.

— Quoi ?

— Sakuta, est-ce que tu as des billets ?

— Ouais, un billet de mille yens⁴.

Il ne se présentait pas à un rendez-vous avec seulement une poignée de pièces. Mais il ne s'agissait que d'un seul billet...

Il le sortit de son portefeuille pour le lui montrer.

Elle le lui prit aussitôt des mains.

— Ah ! Mai !

Mais elle se dirigeait déjà vers le sanctuaire.

— Regarde, finalement tu avais de quoi faire une offrande !

Elle s'arrêta devant la boîte de collecte, marmonnant :

— Normalement, on met les billets dans des enveloppes...

Puis elle y déposa le billet.

⁴ Équivalent à environ 5/6 euros.

— Aughh !

Il laissa échapper un cri, mais Mai s'inclina deux fois, applaudit deux fois et s'inclina à nouveau.

— À ton tour.

Inutile de pleurer sur l'argent perdu. Il se tint à côté de Mai et joignit les mains.

— ...

Il fit un rapport approprié aux Dieux. Et il suivit avec sa demande habituelle. Une fois la prière, étonnamment coûteuse que prévu, terminée, ils passèrent devant les stands vendant des porte-bonheurs et descendirent par l'escalier latéral.

— Tu as fait une demande qui en valait la peine ?

— J'ai fait en sorte de dire aux Dieux que je te rendrai heureuse.

— Tu quoi ? *dit-elle en riant.*

— Ensuite, je leur ai demandé si nous pouvions faire en sorte avoir moins d'événements fous cette année.

— Il y en a eu beaucoup... mais c'est aussi ce qui nous a rapprochés.

— J'ai rencontré assez de bunny girl sauvages pour une vie.

Il avait rencontré Mai à la bibliothèque l'année dernière au printemps. Avant même l'arrivée de l'été, il s'était retrouvé mêlé aux histoires de la petite diablesse, pris entre deux Rio pendant les vacances d'été, et au début du second trimestre, il avait dû faire face à l'échange de corps entre Mai et Nodoka. Puis, à la fin de l'automne, sa sœur avait retrouvé sa mémoire et était redevenue elle-même.

C'était beaucoup pour une seule année, alors il espérait que celle-ci serait plus clémence avec lui.

— De plus, comme je suis fauché maintenant, j'ai aussi demandé que tu viennes chez moi pour cuisiner le dîne, *déclara-t-il d'une voix exagérée, en la regardant avec insistance.*

— D'accord. Je viendrai, *répondit-elle.*

— Super !

— Qu'est-ce que tu veux manger ?

— Tes steaks hachés.

— Si tu m'aides à faire les steaks.

— Ce serait donc mes steaks hachés.

— Ne te prend pas la tête pour des petites choses.

— Mais ça change tout !

Sur le chemin du retour du sanctuaire, ils prirent un train depuis la gare de Kamakura mais descendirent à mi-chemin, à la gare de Shichirigahama.

Une petite gare sur une ligne à voie unique. Ils passèrent leurs passes à travers le portillon simple, descendirent quelques marches, et se retrouvèrent sur la route à l'extérieur de la gare.

Ils traversèrent un petit pont, et à gauche se dressait leur école, le lycée Minegahara. Le troisième trimestre commencerait demain. Ils devraient venir ici tous les jours.

Mais Sakuta chassa cette pensée déprimante de son esprit et marcha dans la direction opposée, descendant doucement vers l'immensité de l'océan.

Le feu sur la Route 134 semblait durer une éternité, mais ils finirent par le traverser. De l'autre côté, ils descendirent les escaliers jusqu'à la plage. Le soleil était en train de se coucher.

Lui et Mai marchaient le long du rivage, leurs pieds s'enfonçant dans le sable. La brise marine était fraîche en hiver. Le grondement des vagues couvrait tous les autres sons.

Il y avait quelques personnes ici et là, mais pour la plupart, ils étaient seuls. C'est pour cela qu'il aimait venir ici.

— Tu aimes vraiment l'océan, hein ? *demande Mai.*

— Pas autant que je t'aime, répondit-il.

Il espérait que cela lui vaudrait une récompense, mais elle semblait peu disposée. En réalité, elle avait l'air un peu boudeuse. Il découvrit bientôt pourquoi.

— Autant que cette fille dans tes rêves ?

Il y avait un défi dans sa voix. Elle feignait de désintéret.

— Comme je l'ai déjà dit, ce n'est pas du tout ça. J'ai juste l'impression qu'elle m'a aidé.

— Et pourtant, tu viens ici en rendez-vous.

— Seulement dans mes rêves.

Ce qui signifiait que tout était très flou. Les détails étaient difficiles à se rappeler précisément.

Sakuta ne connaissait même pas son nom.

Il n'avait pas non plus une idée claire de son apparence.

C'était un rêve, donc ce qu'ils avaient discuté et à quoi sa voix ressemblait lui échappait.

Mais l'idée générale qu'elle l'avait sauvé était restée.

La même chose s'était produite il y a deux ans. Le harcèlement contre Kaede avait atteint son paroxysme, et la fille dans ses rêves lui avait donné le courage d'aller de l'avant.

Il avait réalisé que l'uniforme qu'elle portait venait du lycée de Minegahara, alors lorsque lui et sa sœur avaient dû emménager dans leur propre logement, il avait choisi de venir ici.

Avec un faible espoir de la retrouver.

Il ne l'avait pas trouvée.

Il n'avait rencontré aucun élève qui semblait être celle-là.

— Hmm, marmonna Mai.

— Mais toi aussi, tu aimes être ici, *dit-il*.

Les chances étaient minces, mais il tentait de changer de sujet.

— Je ne sais pas trop. J'ai juste des souvenirs ici.

— Ce film a été un énorme succès.

Il s'agissait d'un film qu'elle avait réalisé au collège.

Le film se déroulait près de Shichirigahama, et ils avaient tourné des scènes sur cette même plage. Mai y avait joué le rôle d'une jeune fille née avec une grave malformation cardiaque.

Une transplantation cardiaque était sa seule chance de survie. Mais aucun donneur ne s'était présenté pour la sauver. Une petite fille qui luttait pour profiter au maximum de sa vie tragiquement courte, tout le pays entier avait pleuré pour elle. Cette fille avait connu la valeur de la vie mieux que

quiconque, et cette représentation avait reçu des critiques élogieuses à l'étranger, ce qui avait valu au film d'importants prix internationaux.

Grâce à ce film, la sensibilisation à la condition du personnage principal avait explosé. Il avait changé les attitudes à l'égard du don d'organes. Pour le meilleur.

Sakuta avait une carte de donneur verte dans sa poche.

— Il fait froid. Rentrons à la maison.

Sans attendre de réponse, Mai s'éloigna de l'eau. Sakuta la rattrapa rapidement et lui prit la main.

— Tes mains sont froides, *dit-elle*.

— C'est pour ça que je te les réchauffe, *répondit-il*.

— C'est généralement l'inverse, *plaisanta-t-elle en roulant des yeux, mais elle ne chercha pas à se dégager*.

Au contraire, elle sourit et tenta de glisser leurs deux mains dans la poche de sa veste. Cela le fit rire.

Alors qu'ils faisaient des bêtises, ils atteignirent les escaliers menant à la route, croisant une famille en chemin. Les parents semblaient être dans la trentaine. Très proches l'un de l'autre. Et entre eux, il y avait une collégienne. Elle discutait avec ses parents, le visage rayonnant de sourire. Son sourire si lumineux attira vraiment l'attention de Sakuta.

Elle courut vers les vagues, et son père lui appela après :

— Mais juste un peu ! Je ne veux pas que tu te fatigues !

— Oui, je sais que tu as eu ton opération, mais... *commença sa mère*.

Avant que sa mère n'eût fini, la jeune fille répondit :

— Je vais bien maintenant ! Ça va aller !

Elle se retourna et leur fit un signe de la main.

Sakuta s'arrêta net.

— Sakuta ?

Mai fronça les sourcils et se pencha vers lui.

— Cette fille... *articula-t-il difficilement.*

Il avait l'impression de connaître la fille qui courait le long des vagues.

Riant alors qu'elle fuyait la vague qui arrivait.

Ravi d'être en vie.

Ses longs cheveux flottaient derrière elle.

Il tenta de se souvenir, mais rien ne lui vint à l'esprit.

Pas son nom.

Pas où ils s'étaient rencontrés.

Rien du tout.

Réfléchir plus intensément ne lui apporta pas de réponses. Il n'y avait rien à découvrir.

— ... Peu importe, *déclara-t-il, et il prit un pas sur les escaliers avec Mai.*

Puis...

... son corps bougea de sa propre volonté.

Son cœur devança ses pensées.

Il se tourna vers l'eau et hurla un nom qu'il n'avait jamais entendu.

— Makinohara !

Assez fort pour être entendu au-dessus du rugissement des vagues.
Le vent l'emporta, le portant loin.
Et en prononçant ce nom, il se souvint.
Le nom qui lui enseigna la gentillesse.
Tous les précieux souvenirs lui revinrent, et il sentit une chaleur derrière ses yeux.

— ...

La fille semblait très surprise.
Elle se retourna vers lui, comme si elle n'arrivait pas à y croire.
Puis, un moment plus tard, son visage s'effondra. Elle ne prit même pas la peine d'essuyer ses larmes.

— C'est bien ça, Sakuta ! *dit Shôko avec un sourire.*



Postface

Depuis que j'ai commencé à élaborer les plans initiaux, je suis investi sur cette série depuis trois ans.

Je ne sais pas encore jusqu'à quand cela durera, mais si vous décidez de continuer à lire l'histoire de Sakuta et Mai, cela me remplirait de joie.

Hajime Kamoshida

La fin d'une année que
Sakuta n'oubliera jamais.



**Le prochain
volume aura
de nouveaux
développements !**

Mai : J'ai trouvé

Mai.

Juin : Je suis devenu le faux petit ami de Tomoe.



Septembre : J'ai vu Nodoka mûrir.



Août :
J'ai réussi à prouver que lui et Rio sont de vrais amis.



Octobre : J'ai accepté la décision de Kaede.



Décembre :

J'ai cru en l'avenir de Shôkô.



Traduction par des fans pour des fans.

Interdit à la vente.

**Veuillez acheter la série une fois licenciée
en France pour soutenir l'auteur.**



***LN UNION regroupe des traducteurs
indépendants voulant diffuser leur
travail à plus grande échelle.***

***J-Garden.fr fait ainsi office de
plateforme de promotion et aide
pour toute la partie graphique.***